Sur l'auteur

Haruki Murakami est né à Kobe en 1949. Après des études de théâtre et de cinéma, il ouvre un club de jazz à Tokyo avant de se consacrer à l'écriture. Pour échapper au conformisme de la société japonaise, il rêve d'Amérique, raison pour laquelle il devient le traducteur de Fitzgerald et de Carver. Il rencontre le succès dès son premier roman paru au Japon en 1979, *Écoute le chant du vent*, pour lequel il reçoit le prix Gunzo. Après la publication de plusieurs ouvrages – *La Course au mouton sauvage*, *La Fin des temps*, *La Ballade de l'impossible*, *Danse, danse, danse*, ou encore *L'éléphant s'évapore* –, il s'expatrie en Grèce et en Italie, puis aux États-Unis. Il enseigne la littérature japonaise à Princeton et entame l'écriture d'*Au sud de la frontière, à l'ouest du soleil*. En 1995, après le séisme de Kobe et l'attentat de la secte Aum, il rentre au Japon et publie *Après le tremblement de terre*. Il a depuis publié deux romans : *Les Amants du Spoutnik* et *Kafka sur le rivage* (Éditions Belfond, 2006).

HARUKI MURAKAMI

LES AMANTS DU SPOUTNIK

Traduit du japonais par Corinne ATLAN

Table des matières

SPOUTNIK : Le 4 octobre 1957, l'Union soviétique lançait depuis le centre spatial de Baïkonour, dans la république du Kazakhstan, le premier satellite artificiel au monde, Spoutnik 1. Mesurant 58 centimètres de diamètre et pesant 83,6 kilos, Spoutnik fit le tour de la Terre en orbite en quatre-vingt-seize minutes et douze secondes.

Le 3 novembre de l'année suivante, Spoutnik 2 fut envoyé à son tour avec succès. La chienne Laïka, première créature vivante à quitter la stratosphère, était à son bord. Le satellite n'ayant pu être récupéré, Laïka fut sacrifiée sur l'autel de la recherche biologique dans l'espace.

(D'après les Chroniques complètes de l'Histoire mondiale, *aux éditions Kodansha.)*

1

Au printemps de sa vingt-deuxième année, Sumire tomba amoureuse pour la première fois de sa vie. Cet amour aussi dévastateur qu'une tornade dans une vaste plaine ravagea tout sur son passage, lançant des choses dans les airs, les réduisant en menus morceaux, les écrabouillant sans ménagement. Avec une violence qui ne connaissait pas un instant de relâchement, la tornade souffla sur les océans, réduisit sans pitié le site d'Angkor Vat à néant, incendia la jungle indienne et les malheureux tigres qui y vivaient encore, se mua au-dessus des déserts de Perse en une tempête de sable qui engloutit toute une ville fortifiée au charme exotique. L'objet de cet amour absolument mémorable était marié, avait dix- sept ans de plus que Sumire et, surtout, était une femme. C'est de là que partit toute cette histoire, et là aussi qu'elle s'acheva (ou presque).

À l'époque, Sumire menait littéralement un combat désespéré pour devenir écrivain et vivre de sa plume. Peu lui importait la diversité des choix qui s'offrent à l'accomplissement d'une destinée humaine ; pour elle, il n'existait qu'une seule voie : écrire. Cette décision inébranlable ne pouvait souffrir aucun compromis. Sa vie et sa foi en la littérature ne faisaient qu'un.

Après avoir achevé ses études secondaires dans un lycée public de la préfecture de Kanagawa, elle s'était inscrite en section artistique dans une agréable petite université privée de Tokyo. Mais pareilles études ne lui convenaient pas. À ses yeux, l'enseignement insipide proposé par cet établissement manquait d'esprit d'aventure, et tout ce qu'elle y faisait ne suscitait chez elle qu'un profond désespoir. La plupart des étudiants qui l'entouraient (et dont je faisais partie) étaient des êtres de qualité inférieure, d'une irrémédiable banalité. Aussi s'empressa-t-elle dès la fin de la deuxième année d'interrompre ses études, et de disparaître du cadre universitaire. Elle était parvenue à la conclusion qu'y rester davantage serait une perte de temps. (Je suis persuadé qu'elle avait raison. Pourtant, au risque d'énoncer un lieu commun de plus et de généraliser, j'ajouterai qu'une certaine part d'inutilité me paraît indispensable à nos vies imparfaites. Si nous en retirions tout ce qui est inutile, l'imperfection elle-même disparaîtrait.)

Sumire était une indécrottable romantique, doublée d'une cynique et d'une têtue. Pour s'exprimer plus joliment, elle n'avait aucune expérience de la vie.

Capable de parler pendant des heures, elle pouvait aussi se réfugier dans un mutisme total en présence de quelqu'un qui lui déplaisait (c'est-à-dire la majorité des individus). Elle fumait trop, égarait son billet chaque fois qu'elle prenait le train et avait tendance à oublier de se nourrir quand elle réfléchissait intensément – en conséquence, elle était maigre comme une de ces orphelines de guerre qu'on voit dans les vieux films italiens, avec de grands yeux ressortant dans un visage émacié. Une photo serait bien plus parlante que tous ces mots, malheureusement je n'en ai aucune. Elle détestait prendre la pose, ne souhaitant pas laisser à la postérité de « portrait de l'artiste dans sa jeunesse ». Si j'avais une photo d'elle, je suis sûr que ce serait un document inestimable pour montrer à quel point certains êtres humains peuvent être particuliers.

Mais revenons à nos moutons. La femme dont Sumire était tombée amoureuse, donc, s'appelait « Miu ». Du moins est-ce sous ce diminutif affectueux que tout le monde la connaissait. J'ignorais son véritable prénom (ce qui devait par la suite se révéler une source d'embarras, mais j'en parlerai en temps voulu). Miu était de nationalité coréenne, bien qu'elle n'ait pas parlé un mot de cette langue jusqu'à ce qu'elle se mette en tête de l'étudier, à vingt ans passés. Elle était née au Japon, y avait été élevée, avait fait ses études dans un conservatoire de musique en France, si bien que, outre le japonais, elle parlait couramment le français et l'anglais. Toujours vêtue avec une rare élégance, elle portait sans affectation de petits accessoires de luxe, et conduisait une Jaguar bleu marine de douze cylindres.

Lors de leur première rencontre, Sumire et Miu parlèrent de Jack Kerouac. Sumire changeait à intervalles réguliers d'idole littéraire et son admiration du moment allait exclusivement à cet écrivain un peu passé de mode. Elle avait en permanence dans la poche de sa veste un exemplaire de *Sur la route* ou du *Vagabond solitaire*, qu'elle feuilletait dès qu'elle avait une minute. Quand elle tombait sur une phrase qui lui plaisait particulièrement, elle la soulignait et l'apprenait par cœur comme un soutra aux vertus salvatrices. Son passage préféré se trouvait dans la partie du *Vagabond solitaire* où Kerouac passe trois mois seul dans une hutte de montagne isolée à surveiller les incendies de forêt.

Aucun homme ne devrait achever son existence sans avoir connu une fois cette solitude saine, même si elle est ennuyeuse, dans un endroit désertique ; on ne dépend plus que de soi et on apprend ainsi à connaître sa force véritable et cachée[1].

— Ça ne te paraît pas fabuleux ? m'avait demandé Sumire. Debout au sommet d'une montagne, contempler chaque jour un panorama à 360 degrés pour guetter l'apparition d'un feu de forêt ? C'est sa seule obligation. Il peut consacrer le reste de son temps à lire des livres qu'il aime et à écrire des romans. La nuit, un gros ours tout poilu vient rôder autour de sa cabane… Voilà le genre de vie qui me plairait. À côté, étudier la littérature à l'université a l'amertume d'un concombre pas mûr.

— Le problème, c'est qu'il faut redescendre un jour ou l'autre de la montagne, avais-je répondu.

Mais, comme d'habitude, cette réflexion banale et terre à terre avait laissé Sumire de marbre.

Sumire s'efforçait sérieusement d'être aussi décontractée, incontrôlable et excessive que les personnages de Kerouac. Le nez chaussé de lunettes à monture noire en celluloïd, style Dizzy Gillespie (bien qu'elle ne fût pas particulièrement myope), elle regardait le ciel d'un œil vague, les mains dans les poches, les cheveux savamment ébouriffés. Été comme hiver, elle portait un manteau à chevrons trop grand acheté d'occasion ainsi que de gros souliers de marche. Si elle avait pu de surcroît se laisser pousser la barbe, nul doute qu'elle l'aurait fait.

Ce n'était pas une beauté au sens classique du terme. Les joues creuses, la bouche un peu trop large, un petit nez légèrement retroussé, son visage était très expressif, et si elle avait le sens de l'humour, on ne l'entendait jamais rire. Elle était petite, et parlait d'un ton agressif même lorsqu'elle était de bonne humeur. Je crois bien qu'elle n'avait jamais touché un tube de rouge à lèvres ou de mascara de sa vie, et je doute qu'elle se soit jamais rendu compte qu'il existe différentes tailles de soutien-gorge. Pourtant, elle avait un je-ne-sais-quoi qui attirait l'attention. Je serais incapable d'expliquer exactement la nature de ce mystérieux élément, mais quand on la regardait dans les yeux on le voyait s'y refléter, tout au fond.

Autant l’avouer tout de suite : j’étais amoureux de Sumire. Elle m’avait fortement attiré dès notre première rencontre, et ce sentiment avait évolué peu à peu vers un véritable amour, sans possible retour en arrière. Pendant longtemps, elle accapara mon esprit ; rien n’existait pour moi en dehors d’elle. Bien sûr, j’essayai plusieurs fois de lui faire part de mes sentiments. Mais face à elle, je ne réussissais jamais à trouver les mots justes pour les exprimer. Finalement, c’est peut-être mieux ainsi. Parce que si jamais j’y étais parvenu, Sumire m’aurait sans nul doute répondu par un éclat de rire.

Pendant la période où j’entretins cette « amitié » avec elle, j’eus des relations avec deux ou trois filles (ce n’est pas que j’aie oublié leur nombre exact, mais tout dépend comment on compte : si j’ajoutais celles avec qui j’ai couché juste une fois ou deux, la liste s’allongerait encore). En enlaçant ces filles, je pensais souvent à Sumire. Ou plutôt, elle était sans cesse présente dans un coin de ma tête. Il m’arriva aussi de fantasmer et de m’imaginer que le corps serré contre le mien était le sien. Naturellement, ce n’était pas très honnête. Mais je ne pouvais m’en empêcher.

Revenons à la rencontre de Sumire et Miu.

Miu avait vaguement entendu parler de Kerouac et se rappelait qu’il était romancier. En revanche, elle ne savait plus trop ce qu’il avait écrit.

— Kerouac, Kerouac… Voyons… Ce n’était pas plus ou moins un Spoutnik ?

Sumire resta un moment la fourchette et le couteau en l’air, réfléchissant aux paroles de Miu.

— Un Spoutnik ? Vous voulez dire le premier satellite artificiel que les Russes ont envoyé dans l’espace, au cours des années 50 ? Kerouac était un écrivain américain. De la même époque, certes, mais…

— Mais justement, à l’époque, les écrivains, on ne les appelait pas des Spoutnik ? insista Miu en traçant des ronds sur la table du bout du doigt, comme si elle remuait le fond d’une jarre à souvenirs.

— Des Spoutnik ?

— Mais oui, c’était le nom d’un mouvement… d’une école littéraire, quoi, comme l’école du Bouleau Blanc au Japon dans les années 20.

Sumire comprit enfin.

— Ah, les beatniks !

Miu s’essuya délicatement la bouche avec sa serviette.

— Spoutnik, beatnik… Moi, j’oublie aussitôt ce genre de termes

spécialisés. C’est comme le traité de Rapallo : de l’histoire ancienne.

Il y eut un léger silence, comme pour suggérer le passage du temps.

— Le traité de Rapallo ? répéta Sumire, stupéfaite.

Miu esquissa un sourire empreint de nostalgie et d’intimité, comme si elle ouvrait un tiroir fermé depuis longtemps. Ses paupières se plissèrent de façon charmante, puis elle tendit la main et ébouriffa les cheveux déjà bien en désordre de Sumire, d’un geste si spontané que celle-ci sourit à son tour malgré elle.

À partir de ce moment, Sumire désigna Miu intérieurement sous le nom de « Spoutnik chérie ». Elle aimait l’écho de ces mots. Il lui faisait penser à la chienne Laïka. Spoutnik : satellite artificiel traversant en silence les ténèbres de l’univers. Les yeux noirs et luisants de la chienne regardant à travers le hublot. Que pouvait-elle bien voir dans cette infinie solitude intersidérale ?

Cette conversation sur les Spoutnik avait lieu dans un hôtel chic d’Akasaka, lors du banquet de mariage d’une cousine de Sumire. Elle n’était pas tellement intime avec cette cousine (elle la détestait même franchement) et assister à une cérémonie de mariage avait toujours été une véritable torture pour elle ; cependant, cette fois-là elle n’avait pas pu trouver d’excuse valable pour y échapper. Sumire et Miu étaient placées côte à côte à table. Miu ne fournit pas d’explications très précises sur les raisons de sa présence ; elle avait semble-t-il été invitée parce qu’elle avait donné des cours de piano à la mariée, lorsque cette dernière préparait son examen d’entrée dans une faculté de musique ou un autre établissement de ce genre. Elles ne se connaissaient visiblement guère, mais la cousine de Sumire se sentait redevable envers Miu, pour une raison ou une autre.

À l’instant même où Miu lui toucha les cheveux, Sumire tomba amoureuse d’elle, par une sorte de réaction spontanée. Ce fut comme si elle avait été emportée soudain par une tornade traversant une vaste plaine. Un phénomène sans doute assez proche de la révélation divine, ou de l’inspiration artistique. Que sa partenaire soit une femme ne posait absolument aucun problème à Sumire.

À ma connaissance, Sumire n’avait jamais eu ce qu’on peut appeler un « amant attitré ». Elle avait eu, au lycée, quelques amis de sexe masculin avec lesquels elle était allée à la piscine, ou au cinéma. Mais je ne crois pas que ses relations avec eux aient été très approfondies. D’une part, parce qu’elle était trop obnubilée par son désir de devenir écrivain ;

d'autre part, parce que aucun de ces garçons ne l'attirait réellement. Si elle avait eu une expérience sexuelle (ou quelque chose d'approchant) à cette époque, ce n'avait pu être que par pure curiosité littéraire, non par désir ou par amour.

— En fait, je ne comprends pas très bien le désir, m'avoua-t-elle un jour. (Je crois que c'était peu avant son départ définitif de l'université. Elle en était à son cinquième daïquiri à la banane, et était passablement soûle.) Tu sais, comment il survient, tout ça…, poursuivit-elle, l'air soucieux. Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— Il n'y a rien à comprendre dans le désir, répondis-je, exprimant à mon habitude un avis raisonnable. Il est là ou non, voilà tout.

Sumire se mit alors à me dévisager comme si elle observait une machine alimentée par une énergie jusque-là inconnue. Puis elle perdit tout intérêt pour cette étude et leva les yeux au plafond. Notre conversation en resta là. Sans doute s'était-elle dit qu'avoir ce genre de discussion avec moi ne l'avancerait à rien.

Sumire était née à Chigasaki. Sa maison était située tout près de la mer, et elle se souvenait du bruit sec du vent mêlé de sable qui venait fouetter les vitres. Son père avait un cabinet dentaire à Yokohama. C'était un très bel homme, dont le nez évoquait celui de Gregory Peck dans *La Maison du Dr Edwardes***.** Malheureusement – selon elle –, Sumire n'avait pas hérité de ce nez magnifique, et son frère non plus. De temps en temps, elle se demandait avec étonnement où avaient bien pu passer les gènes à l'origine d'un tel appendice, convaincue que, s'ils avaient sombré pour toujours au fond de l'océan des informations génétiques, la perte pour la civilisation était vraiment immense. C'est dire combien le nez en question était sublime.

Bien sûr, ce père si beau était devenu un personnage mythique auprès de toutes les femmes de Yokohama et des alentours qui souffraient de problèmes dentaires. Dans son cabinet, il portait un bonnet et un masque chirurgicaux, ne dévoilant à ses patientes que ses yeux et ses oreilles. Toutefois, même ainsi, il ne pouvait cacher à quel point il était attirant. Son nez formait sous le masque une protubérance martiale et suggestive qui faisait immanquablement rougir les patientes. Et elles tombaient aussitôt amoureuses de leur dentiste – que leur mutuelle rembourse les frais ou non.

La mère de Sumire, qui souffrait d'un souffle au cœur, était morte à

l'âge de trente et un ans. Sumire avait alors à peine trois ans, et le seul souvenir qu'elle gardait de sa mère était le léger parfum de sa peau. Il ne restait que de rares photos d'elle : une de son mariage, et une autre datant de la naissance de Sumire. Elle sortait souvent le vieil album pour les contempler. La femme qui l'avait mise au monde paraissait timide et plutôt effacée. Elle était petite, avait une coiffure banale, des vêtements à vous faire hocher la tête d'un air incrédule, et un sourire embarrassé. Elle paraissait prête à se fondre dans le mur derrière elle d'un simple pas en arrière. Sumire s'efforçait de graver les traits de sa mère dans sa mémoire. Ainsi, pensait-elle, elle pourrait peut-être la rencontrer en rêve, la tenir par la main, parler avec elle. Mais c'était impossible. Chaque fois, elle oubliait ce visage aussitôt après l'avoir contemplé.

Elle n'aurait même pas reconnu sa mère si elle l'avait croisée dans la rue.

Le père de Sumire ne lui en avait pratiquement jamais parlé. Il n'était pas très bavard de nature, et de plus avait tendance à taire ses émotions (comme s'il s'agissait d'une infection buccale contagieuse). Sumire, de son côté, n'avait pas souvenir d'avoir jamais questionné son père à propos de sa mère. Sauf une fois – elle était encore toute petite –, où elle lui avait demandé : « Quel genre de personne était maman ? » Elle se rappelait très précisément la réponse de son père.

Il avait un peu détourné la tête pour réfléchir. Puis il avait déclaré : « Elle avait de la mémoire. Et une belle écriture. »

Étrange façon de décrire quelqu'un. À mon sens, il aurait dû profiter de l'occasion pour dire quelque chose qui serait resté ancré dans l'esprit de Sumire. C'était ce qu'elle espérait ardemment : des mots qui la nourrissent, lui réchauffent le cœur. Des mots susceptibles de devenir le pilier assurant un soutien sans faille à sa vie incertaine sur cette troisième planète du système solaire. Sumire attendait ces mots-là, pour les noter sur la première page d'un carnet intime encore vierge. Hélas (oui, vraiment), son père si beau fut incapable de les prononcer.

Sumire avait six ans quand il se remaria, et deux ans plus tard elle avait un petit frère. La belle-mère de Sumire était aussi insignifiante que sa mère. En outre, elle n'avait ni une bonne mémoire ni une belle écriture. Mais elle était gentille et honnête. Pour Sumire, avoir une nouvelle maman ne pouvait être qu'une chance inespérée. Enfin, « chance » n'est peut-être pas le mot le plus approprié car, après tout, son père avait choisi cette femme. Il avait des lacunes en tant que père mais,

pour ce qui était de choisir ses compagnes, il se montrait réaliste et intelligent.

Sumire fut entourée par sa belle-mère d'une affection qui se révéla indéfectible, même au long de sa difficile adolescence ; et – bien qu'elle eût son propre avis sur la question – elle respecta le désir de Sumire lorsque celle-ci annonça qu'elle voulait « abandonner l'université pour se consacrer à l'écriture ».

S'étant toujours réjouie que Sumire aime tant lire, sa belle-mère l'avait encouragée dans cette voie. Elle prit le temps de convaincre son mari d'accepter la décision de la jeune fille et de continuer à lui donner un minimum d'argent jusqu'à ce qu'elle ait vingt-huit ans. Ensuite, il faudrait qu'elle se débrouille seule, écrivain ou pas. Si sa belle-mère n'avait pas pris son parti, son père aurait coupé les vivres à Sumire ; elle se serait retrouvée sans un sou et sans aucune expérience de la vie en société, ni aucun sens de l'équilibre, jetée dans la jungle d'une réalité complètement dépourvue de sens de l'humour… (Mais, après tout, ce n'est pas pour faire rire les humains que la Terre se donne la peine de tourner autour du Soleil, et c'était peut-être ce que Sumire souhaitait, au bout du compte.)

Sumire avait abandonné l'université depuis environ deux ans quand elle rencontra sa « Spoutnik chérie ». Elle louait alors un studio dans le quartier de Kichijoji, avec un ameublement réduit au strict nécessaire et autant de livres qu'il pouvait en contenir. Elle se levait juste avant midi, effectuait une promenade au parc d'Inogashira, avec la ferveur d'un pèlerin faisant le tour de montagnes sacrées. Quand le temps était beau, elle s'asseyait sur un banc et lisait, en grignotant un bout de pain ou en fumant cigarette sur cigarette. Par temps froid ou pluvieux, elle entrait dans un salon de thé où il y avait toujours de la musique classique au volume maximum, s'enfonçait dans un vieux canapé et lisait en écoutant d'un air concentré une symphonie de Schubert ou une cantate de Bach. Le soir venu, elle buvait une bière – une seule – et mangeait des plats tout prêts achetés au supermarché du coin.

À 22 heures, elle s'installait devant son bureau. Avec, devant elle, un thermos de café brûlant, une grande tasse (que je lui avais offerte pour son anniversaire, et qui avait un dessin de Snafkin dessus), un paquet de Marlboro et un cendrier de verre. Ainsi, bien entendu, qu'un ordinateur. Avec une lettre inscrite sur chaque touche du clavier.

Un profond silence s'ensuivait. L'esprit de Sumire était aussi clair

qu'un ciel nocturne en hiver. La Grande Ourse et l'étoile Polaire brillaient, bien à leur place. Elle avait un tas de choses à écrire. Un tas de choses à dire. Il suffisait qu'elle ouvre la vanne appropriée, et un courant d'idées et de pensées pleines de passion jaillirait comme une lave incandescente, jusqu'à former une œuvre novatrice. Le monde ne pourrait qu'écarquiller les yeux devant la soudaine entrée sur la scène littéraire de ce « jeune talent exceptionnellement doué ». Dans les pages culturelles des journaux s'étalerait sa photo, un sourire serein sur le visage, et les éditeurs se bousculeraient à la porte de son studio.

Malheureusement, rien de tel ne se produisit. Car Sumire se révéla incapable d'écrire quoi que ce soit ayant à la fois un début et une fin.

En fait, elle écrivait avec une facilité déconcertante. L'angoisse de la page blanche lui était totalement étrangère. Elle était capable de mettre en mots chacune des idées qui lui passaient par la tête. Son problème était plutôt qu'elle écrivait *trop*. Dans ce cas, me direz-vous, il suffisait qu'elle élimine le superflu. Seulement, ce n'était pas si simple. Sumire avait en effet du mal à distinguer ce qui était utile de ce qui ne l'était pas. Quand elle relisait le lendemain, imprimé, le texte qu'elle avait rédigé la veille, il lui semblait qu'aucune phrase n'était de trop, ou, au contraire, que tout était bon à jeter. Parfois, dans une soudaine crise de désespoir, elle déchirait et jetait tous ses manuscrits. Si elle avait fait ce genre de choses par une nuit d'hiver avec une cheminée dans sa chambre, il y aurait régné une chaleur évoquant *La Bohème* de Puccini. Mais, bien sûr, son studio n'avait pas de cheminée. Ni même de téléphone. Et pas non plus de miroir digne de ce nom.

Le week-end, Sumire venait me voir, ses écrits coincés sous le bras – ou du moins les pages qui avaient échappé au massacre, et qui représentaient encore une quantité impressionnante. J'étais la seule personne de par le vaste monde à laquelle Sumire faisait lire ses œuvres.

Comme j'avais deux ans de plus qu'elle, nous ne suivions pas les mêmes cours à l'université et, normalement, nous n'aurions jamais dû nous rencontrer. Nous avions noué des liens amicaux par un pur hasard. Un lundi, juste après les vacances de mai, j'attendais le bus près de l'entrée de la fac, en lisant un roman de Paul Nizan déniché dans une librairie d'occasion, quand une fille de petite taille, debout à côté de moi, s'était penchée pour jeter un coup d'œil à mon livre et m'avait apostrophé violemment : « Mais pourquoi lire Nizan, en ce moment en plus ? »

On aurait dit qu'elle voulait engager une querelle. Comme si elle avait eu envie de donner un coup de pied dans quelque chose, mais, ne trouvant rien, s'était rabattue sur cette question comme exutoire. En tout cas, c'est l'impression qu'elle me fit.

Nous nous ressemblions, Sumire et moi : nous partagions la même passion pour la lecture. Lire nous était aussi naturel que respirer. Au moindre moment libre, il nous fallait nous asseoir seuls dans un coin tranquille et tourner les pages d'un livre. Des romans japonais, étrangers, modernes, classiques, d'avant-garde ou des best-sellers, tout ce qui pouvait être source de stimulation intellectuelle nous était bon. Nous dévorions tout ce qui nous tombait sous la main. Il nous suffisait d'entrer dans une bibliothèque ou à Kanda, le quartier des librairies d'occasion, pour être sûrs de passer une journée agréable. Je n'avais encore jamais rencontré quelqu'un qui éprouvât une passion aussi vaste et profonde que la mienne pour la lecture, et je suis sûr qu'il en allait de même pour Sumire.

À l'époque où elle quitta l'université, je passais mon diplôme de fin d'études. Nous continuâmes néanmoins à nous voir : elle me rendait visite deux ou trois fois par mois. Il m'arrivait d'aller chez elle, mais c'était si petit que deux personnes pouvaient à peine y tenir ; il valait donc mieux qu'elle vienne chez moi. Chaque fois que nous nous rencontrions, nous parlions littérature, et échangions des livres. Je lui préparais de petits dîners. Je ne détestais pas faire la cuisine, alors qu'elle était du genre à se laisser mourir de faim plutôt que de se mettre aux fourneaux. Pour me remercier, elle m'apportait divers objets en provenance des endroits où elle trouvait des petits boulots. Une fois, elle travailla comme manutentionnaire dans une société pharmaceutique et me rapporta six douzaines de préservatifs. Je dois encore les avoir quelque part au fond d'un tiroir.

Les romans (ou plutôt les fragments de romans) que Sumire rédigeait à cette époque n'étaient pas aussi mauvais qu'elle le croyait. Elle n'avait pas encore assez l'habitude d'écrire, et parfois on aurait dit un patchwork fabriqué en commun par un groupe de femmes obstinées ayant toutes des goûts différents et des maux divers, et travaillant ensemble en silence. Ses tendances dépressives l'entraînaient à l'occasion dans d'incontrôlables errances. Qui plus est, elle s'intéressait malheureusement aux romans monumentaux du XIXe siècle, et s'efforçait de réaliser une « œuvre complète » dans laquelle elle fourrerait pêle-mêle tous les phénomènes

que pouvait rencontrer l'âme humaine au cours de sa destinée.

Cependant, en dépit de ses défauts, son écriture avait une fraîcheur particulière ; on y sentait toute l'honnêteté avec laquelle elle s'efforçait de transcrire sa passion intérieure. De plus, son style n'en imitait aucun, et il ne s'agissait pas davantage de petits textes bien léchés, reposant uniquement sur une technique habile. C'était ce que j'aimais dans sa façon d'écrire : cette force authentique qu'il n'aurait pas été juste d'enfermer dans une forme trop réduite. Sumire avait encore le temps de faire des détours. Rien ne pressait. Comme dit le proverbe, « L'herbe qui pousse lentement pousse bien ».

— Ma tête est pleine de choses que je veux écrire, me dit-elle. Comme une espèce de grange emplie d'un bric-à-brac absurde. Des images, des scènes, des fragments de phrase, des silhouettes de gens… par moments, toutes ces choses brillent dans ma tête d'un éclat tellement vif en me hurlant : « Écris ! » J'ai l'impression que ça va être le point de départ d'une histoire fabuleuse, que je vais m'envoler vers un lieu entièrement nouveau. Mais, quand je m'installe devant mon ordinateur, je me rends compte qu'un élément fondamental s'est perdu en route. Les cristaux n'ont plus aucun éclat, ce ne sont que de vulgaires cailloux. Je n'arrive nulle part.

Elle fit une grimace et jeta une deux cent cinquantième pierre dans l'étang.

— Peut-être qu'il me manque quelque chose pour être un véritable écrivain. Quelque chose de fondamental.

Il y eut un long silence. Sumire semblait attendre que je lui fasse part, comme d'habitude, de ma banale opinion.

— Dans la Chine ancienne, les villes étaient entourées de hautes murailles, percées de plusieurs portes, déclarai-je après avoir réfléchi un instant. Les Chinois accordaient aux portes une signification importante. Elles ne servaient pas seulement de points d'entrée et de sortie, on pensait que l'âme de la ville y résidait ou devait y résider. De même que, dans l'Europe du Moyen Âge, on considérait l'église avec la place qui l'entourait comme le cœur d'une ville. Aujourd'hui encore, il reste quelques-unes de ces magnifiques portes en Chine. Et sais-tu comment les Chinois s'y prenaient pour les édifier ?

— Non.

— Ils se rendaient sur un ancien champ de bataille avec une charrette, et ramassaient des ossements. La Chine a une longue histoire, il était

facile de trouver d'anciens champs de bataille. Aux points d'entrée de la ville, on construisait d'immenses portes dans lesquelles on insérait ces ossements. Parce qu'on espérait, en rendant ainsi hommage à l'esprit des guerriers morts, obtenir d'eux qu'ils continuent à protéger la ville. Et ce n'était pas tout : une fois la porte construite, on amenait des chiens vivants, et on les égorgeait en aspergeant la porte de sang encore tiède. Les Chinois pensaient que ce rituel magique – mélanger du sang frais à des ossements desséchés – redonnait leur force aux âmes des guerriers d'autrefois.

Sumire attendit la suite en silence.

— Écrire un roman est presque pareil. Tu peux construire une magnifique porte incrustée d'ossements anciens, cela seul ne donnera pas vie à ton roman. Les fictions ne sont pas de ce monde. Pour relier une histoire à notre monde à nous, il faut une cérémonie magique, un baptême.

— Tu es en train de me dire que je dois amener un chien qui m'appartient sur le chantier de construction ?

Je hochai la tête.

— Et asperger la porte de son sang ?

— Peut-être.

Sumire réfléchit un moment en se mordant les lèvres. Jeta encore quelques malheureux cailloux dans l'étang.

— Je préférerais éviter de tuer un animal.

— C'est une métaphore, répondis-je. Tu n'es pas obligée d'égorger réellement un chien.

Nous étions assis au bord de l'étang dans le parc d'Inogashira, sur le banc préféré de Sumire. Il n'y avait pas un souffle de vent. Les feuilles mortes paraissaient collées à la surface de l'eau. À quelque distance de nous, quelqu'un avait allumé un feu de camp. Un parfum d'automne finissant flottait dans l'air, les bruits lointains résonnaient si clairement qu'ils faisaient mal aux tympans.

— À mon avis, ce qui te manque, c'est juste le temps et l'expérience, ajoutai-je.

— Le temps et l'expérience, répéta Sumire en regardant le ciel. Le temps passe si vite. Et l'expérience ; ne me parle pas d'expérience, s'il te plaît. Il n'y a pas de quoi me vanter, mais je n'ai aucune expérience sexuelle, par exemple. De quelle expérience peut parler un écrivain qui ne connaît rien au désir amoureux ? C'est comme un cuisinier privé de goût.

— Je ne pourrais pas te dire où est passé ton désir sexuel, répliquai-je, mais il est peut-être caché dans un coin tout simplement. Il est parti en voyage, et a oublié de rentrer à la maison. L'amour est tellement irrationnel. Il surgira peut-être de nulle part pour te tomber dessus. Demain, qui sait ?

Le regard de Sumire quitta le ciel pour revenir vers moi.

— Comme une tornade qui s'abat sur une vaste plaine ?

— On peut le voir comme ça.

Elle resta un moment silencieuse, imaginant la tornade.

— Dis, lança-t-elle ensuite, tu as déjà vu une tornade ?

— Non, répondis-je.

À Tokyo, heureusement, on n'en avait pas souvent l'occasion.

Moins de six mois plus tard, ma prédiction se réalisait, et une violente passion s'abattait sur Sumire, comme une tornade sur une vaste plaine. Une passion pour une femme mariée de dix-sept ans son aînée. Sa « Spoutnik chérie ».

Lorsque Miu et Sumire se retrouvèrent côte à côte au banquet du mariage, elles commencèrent, comme la plupart des gens en société, par se présenter. Sumire, qui détestait son prénom, aurait préféré éviter d'avoir à le prononcer ; mais quand on le lui demandait, elle était bien obligée de le donner, par politesse.

Son père lui avait raconté qu'il lui venait de sa mère : elle adorait un chant de Mozart intitulé *La Violette* et avait décidé longtemps auparavant que, si un jour elle avait une fille, elle l'appellerait ainsi. Sur une étagère du salon était rangé un disque intitulé « Chants de Mozart » (que sa mère avait sans nul doute écouté maintes fois) et, quand elle était petite, Sumire posait précautionneusement le lourd 45 tours sur le plateau pour écouter *La Violette* en boucle, interprétée par Elisabeth Schwarzkopf, accompagnée au piano par Walter Gieseking. Sumire ne comprenait pas les paroles, mais d'après la douceur de la musique elle était sûre qu'il s'agissait d'un chant dédié à la beauté des violettes qui fleurissent au printemps dans les prés. Elle aimait profondément les images qu'il lui évoquait.

Un jour, dans la bibliothèque de son collège, elle en découvrit par hasard une traduction japonaise, et eut le choc de sa vie en apprenant que c'était en fait l'histoire d'une innocente violette des prés piétinée par une fille de berger insensible, pas même consciente d'écraser la fleur sous ses pieds. Il s'agissait d'un poème de Goethe, paraît-il, mais aucune morale

finale ne venait racheter la brutalité de l'histoire.

— Comment ma mère a-t-elle pu choisir mon prénom à partir de cette horrible chanson ? demanda Sumire avec une moue de dégoût.

Miu arrangea les coins de la serviette posée sur ses genoux et regarda Sumire avec un sourire neutre. Ses pupilles étaient d'un noir profond. Plusieurs teintes semblaient s'y superposer – sans le moindre nuage, parfaitement limpides.

— Mais tu trouvais le chant joli ?

— La musique, oui.

— Moi, cela me suffirait, si l'air me plaisait. Tout ne peut pas être beau en ce monde, pas vrai ? Ta mère devait tellement aimer cette musique qu'elle se moquait pas mal des paroles… À part ça, si tu continues à faire des grimaces pareilles, tu vas avoir des rides indélébiles.

Sumire s'efforça de retrouver une expression normale.

— Tu as peut-être raison, dit-elle, mais il n'empêche que j'ai été déçue. C'est normal, non ? Après tout, ce nom est à peu près la seule chose concrète qui me reste de ma mère. À part *moi-même,* bien sûr.

— Moi, je trouve que Sumire est un joli prénom. Il me plaît beaucoup, affirma Miu en penchant la tête comme pour suggérer de regarder un peu les faits sous un autre angle. À propos, ton père est là aussi ?

Sumire jeta un coup d'œil autour d'elle. La salle était immense, mais son père était grand, aussi le repéra-t-elle facilement. Il était assis deux tables plus loin, absorbé dans sa conversation avec un vieillard de petite taille en smoking. Un sourire à faire fondre un glacier flottait sur ses lèvres. La lumière des chandeliers soulignait la noble ligne de son nez, évoquant une sculpture rococo, et même Sumire, qui avait pourtant l'habitude de le voir, fut frappée par la beauté singulière de ce profil. Son père avait la physionomie parfaite pour ce genre d'assemblée formelle. Sa seule présence apportait une touche de raffinement supplémentaire. Comme des fleurs fraîchement coupées dans un grand vase, ou encore une étincelante limousine noire.

En découvrant le père de Sumire, Miu resta un moment sans voix. Sumire l'entendit déglutir. Cela fit le même son qu'un rideau de velours tiré pour réveiller une personne chère, dans la douce lumière du matin. J'aurais peut-être dû apporter mes jumelles d'opéra, songea Sumire. Mais elle était habituée aux réactions spectaculaires que suscitait le physique de son père – notamment chez les femmes de quarante-cinq ans. Elle se

demandait avec un étonnement toujours renouvelé ce qu'était la beauté, au fond, et quelle valeur il fallait lui accorder. Mais personne ne lui répondait jamais. Il y avait juste cet effet irrésistible qu'il produisait, immanquablement.

— Qu'est-ce que ça fait d'avoir un père aussi superbe ? demanda Miu. Simple curiosité.

Sumire poussa un soupir. On lui avait déjà posé cent fois cette question.

— Ce n'est pas particulièrement réjouissant. Je sais bien ce que les gens pensent en fait : « Le père est incroyablement beau. Mais sa fille est plutôt insignifiante. Ça doit être ce qu'on appelle l'atavisme. »

Miu se tourna vers Sumire, lui prit le menton et la regarda bien en face. On aurait dit qu'elle contemplait un tableau dans un musée.

— Eh bien, si c'est ce que tu as cru jusqu'à maintenant, je peux t'affirmer que tu t'es trompée. Tu es très jolie. Tu n'as rien à envier à ton père, répliqua-t-elle ; puis elle tendit la main et, dans un geste plein de naturel, effleura celle de Sumire posée sur la table avant d'ajouter : Tu ne te rends pas compte à quel point tu as du charme.

Sumire rougit légèrement. Dans sa poitrine, son cœur battait aussi bruyamment qu'un galop de cheval sur un pont en planches.

Ensuite, Sumire et Miu s'absorbèrent dans une conversation exclusive. C'était un banquet très animé. De nombreuses personnes (y compris sans doute le père de Sumire) se levèrent pour faire des discours. Les plats qui se succédaient étaient loin d'être insipides. Mais Sumire ne garda pas le moindre souvenir de tout cela. Avait-elle mangé de la viande, du poisson ? Avec un couteau et une fourchette en surveillant ses manières, ou au contraire avec ses doigts et en léchant son assiette ? Elle n'aurait su le préciser.

Elles parlèrent de musique. Sumire adorait le classique et avait écouté avec passion la collection de disques de son père dès le plus jeune âge. Miu et elle se découvrirent de nombreux goûts musicaux en commun. Bien sûr, elles adoraient le piano, et étaient persuadées que la sonate numéro 32 de Beethoven était le morceau au piano le plus important dans toute l'histoire de la musique. Et que son interprétation par Wilhelm Backhaus devait être considérée comme la référence absolue en la matière. Elle était si merveilleuse, emplie d'une si profonde joie de vivre !

Et les interprétations de Chopin par Vladimir Horowitz – en particulier les scherzos –, ne sont-elles pas véritablement époustouflantes ? Les préludes de Debussy, donnés par Friedrich Gulda,

sont tellement beaux et pleins d'humour ! Grieg joué par Gieseking est absolument formidable... Tous les enregistrements de Prokofiev par Sviatoslav Richter peuvent être réécoutés à l'infini, pour leur réserve pleine d'attention et la profondeur exceptionnelle de chaque instant. Et les sonates de Mozart par Wanda Landowska, si chaleureuses et délicates, pourquoi ne sont-elles pas davantage appréciées ?

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? lança Miu à Sumire lors d'une pause dans cette conversation.

Sumire expliqua qu'elle avait laissé tomber l'université pour se consacrer à l'écriture. Miu lui demanda ce qu'elle écrivait, et la jeune fille répondit que c'était difficile à expliquer en un mot. Quel genre de romans aimait-elle en tant que lectrice, alors ? s'enquit Miu.

— Ce serait trop long de tous les énumérer, dit Sumire, mais en ce moment je lis beaucoup Kerouac.

C'est là qu'intervint l'épisode « Spoutnik ».

Miu lisait très peu, à peine quelques magazines pour passer le temps, jamais de romans.

— Je ne peux pas m'ôter de l'esprit l'idée que tout est de la fiction, expliqua-t-elle, et cela m'empêche de partager les émotions des personnages. J'ai toujours été comme ça.

De ce fait, les lectures de Miu traitaient de la réalité en tant que telle – se rapportant le plus souvent à son travail.

— Et en quoi consiste ton travail ? demanda Sumire.

— Je m'occupe surtout des relations avec l'étranger, répondit Miu. J'ai hérité il y a treize ans d'une société d'exportation que gérait mon père. J'étudiais pour devenir pianiste, mais il est mort d'un cancer. Ma mère était de santé trop fragile pour s'occuper de l'entreprise, et elle parle très mal le japonais. Mon frère était encore lycéen à l'époque, et comme j'étais l'aînée, c'est finalement à moi qu'a échu la responsabilité de la société. D'autres membres de notre famille dépendaient de cette entreprise pour vivre, je ne pouvais pas laisser tomber tout le monde.

Miu ponctua son récit d'un petit soupir.

— Au début mon père exportait principalement des herbes médicinales de Corée et des conserves, mais maintenant la société s'occupe d'un tas de produits différents, y compris de pièces pour ordinateurs. Je la représente toujours, mais en fait ce sont mon mari et mon frère qui s'en occupent. Je n'ai pas besoin d'aller au bureau tous les jours. Ça me laisse le temps de me consacrer à des activités plus personnelles.

— Quoi, par exemple ?

— L'importation de vin, principalement. J'organise des concerts, parfois. Je fais des allers et retours entre le Japon et l'Europe. Ce genre de transactions repose surtout sur mon réseau de relations personnelles. Il me permet de rivaliser avec de grosses firmes commerciales, même en travaillant toute seule. Mais il faut du temps et de l'énergie pour mettre sur pied et entretenir un réseau tel que le mien. C'est bien normal… (Elle releva la tête comme si elle venait soudain de se rappeler quelque chose.) À propos, tu parles anglais ?

— Pas couramment. Mais j'aime bien lire en anglais.

— Et tu sais te servir d'un ordinateur ?

— Je n'y connais pas grand-chose, mais j'ai l'habitude d'utiliser le traitement de texte, je pense que je pourrais apprendre rapidement le reste.

— Tu conduis ?

Sumire secoua la tête. Depuis qu'elle avait embouti le coffre de la Volvo de son père contre un pilier en voulant la rentrer dans le garage, elle n'avait pratiquement pas touché un volant.

— Tu saurais expliquer en moins de deux cents caractères la différence entre un signe et un symbole ?

Sumire prit la serviette posée sur ses genoux et s'essuya posément les coins de la bouche. Elle ne voyait pas très bien où Miu voulait en venir.

— Un signe et un symbole ?

— C'est juste un exemple.

Sumire secoua la tête.

— Je ne saisis pas.

Miu sourit.

— J'aimerais que tu me dises, si tu n'y vois pas d'inconvénient, quelles sont tes aptitudes dans la vie pratique. Qu'est-ce que tu sais faire, à part lire beaucoup de romans et écouter beaucoup de musique ?

Sumire reposa calmement son couteau et sa fourchette sur son assiette, et, tout en considérant l'espace anonyme au-dessus de la table, réfléchit à ses propres capacités.

— J'irai plus vite à énumérer ce que je ne sais *pas* faire. Je ne sais pas cuisiner, ni faire le ménage. Je ne parviens pas à ranger mes affaires, je perds tout. J'aime la musique mais je chante comme une casserole. Je suis maladroite, incapable de planter un clou. Mon sens de l'orientation est catastrophique : impossible de distinguer ma gauche de ma droite. Quand je suis en colère, j'ai tendance à tout casser – la vaisselle, les

stylos, mon réveil, ma montre. Après je regrette, mais sur le moment je ne peux pas m'en empêcher. Je n'ai pas le moindre sou devant moi, je suis timide sans raison, et je n'ai pratiquement pas d'amis.

Sumire reprit sa respiration avant de poursuivre :

— Mais je peux écrire très vite sur mon ordinateur sans regarder les touches. Je ne suis pas très sportive, pourtant je n'ai jamais été malade à part des rhumes. Curieusement, je suis très ponctuelle, je n'ai jamais été en retard à un rendez-vous. Je mange de tout, je ne suis pas difficile. Je ne regarde jamais la télé. Parfois je me vante sans raison mais je ne suis pas du genre à me plaindre pour un rien. Une fois par mois environ, j'ai les épaules si tendues que ça m'empêche de dormir, mais sinon, j'ai un sommeil plutôt régulier. Mes règles ne sont pas très abondantes, je n'ai pas une seule carie et je suis capable de parler espagnol.

Miu releva la tête.

— Tu parles espagnol ?

Quand elle était lycéenne, Sumire avait passé un mois au Mexique chez un oncle qui travaillait là-bas pour une firme commerciale japonaise. Elle avait trouvé que c'était une bonne occasion d'apprendre un peu d'espagnol. Ensuite, elle avait pris cette langue en option à l'université.

Miu tenait légèrement le pied de son verre à vin entre deux doigts et le faisait tourner comme si c'était un rouage de machine.

— Ça te dirait de travailler avec moi ? proposa-t-elle.

— Travailler ? (Sumire se demandait comment réagir à cette proposition, aussi garda-t-elle son expression maussade habituelle.) Je n'ai encore jamais eu un vrai travail, vois-tu ; je ne possède aucune expérience, je ne saurais même pas répondre au téléphone. Je ne prends jamais le métro avant 10 heures du matin et – je pense que tu t'en es déjà aperçue – je ne sais pas parler poliment.

— Aucun problème, répondit simplement Miu. Tu es libre demain à midi ?

Sumire hocha aussitôt la tête, par réflexe. Elle n'avait pas besoin d'y réfléchir : le temps libre, c'était son seul capital.

— Déjeunons ensemble, alors. Je réserverai une table dans un restaurant tranquille pas loin du bureau.

Puis Miu souleva son verre de vin rouge qu'un serveur venait de remplir à nouveau, le regarda par transparence, le huma, but lentement une première gorgée. Cette série de gestes empreints d'une élégance naturelle évoquait la cadence d'un pianiste ayant une longue pratique.

— Je t'expliquerai tout en détail demain. Aujourd'hui j'ai envie de m'amuser, pas de parler travail. J'ignore d'où vient ce bordeaux, mais il n'est pas mauvais du tout.

Sumire abandonna un instant sa mine revêche pour faire remarquer à Miu avec beaucoup de franchise :

— Mais on vient tout juste de se rencontrer, tu ne sais presque rien de moi.

— C'est vrai, reconnut Miu.

— Alors, pourquoi crois-tu que je peux t'être utile ?

Miu fit tourner le vin à l'intérieur du verre.

— J'ai l'habitude de juger les gens au premier coup d'œil, répondit-elle. Autrement dit, ton visage, tes expressions me plaisent.

Sumire eut l'impression que l'air se raréfiait autour d'elle. Elle sentit ses seins durcir sous sa robe. Elle tendit la main, saisit machinalement son verre d'eau glacée, le vida d'un trait. Un serveur arriva aussitôt sans bruit derrière elle et remplit le verre à nouveau. Dans l'esprit troublé de Sumire, le bruit des glaçons résonna comme les gémissements du voleur qui se retrouve enfermé dans une cave.

Voilà, je suis amoureuse de cette femme. Pas d'erreur possible. (La glace est froide, les roses sont rouges.) Et cet amour va m'emporter loin, loin ; je ne sais où. Le courant est trop fort, je ne pourrai pas y résister. Je n'ai plus le choix. Je serai peut- être entraînée vers un monde particulier, tout à fait inconnu. Un monde dangereux, qui sait ? où d'inquiétantes créatures me blesseront profondément, mortellement. Je vais peut-être y laisser tout ce que je possède. Mais il m'est impossible de revenir en arrière. Je n'ai plus qu'à m'abandonner au courant qui m'emporte. Même si je dois me perdre pour toujours, me consumer complètement.

Le pressentiment de Sumire était juste, et plus encore ; il était exact à cent vingt pour cent – mais, bien sûr, à ce moment-là personne ne pouvait le savoir.

2

Sumire me téléphona environ deux semaines après le mariage, un dimanche, juste avant l'aube. Naturellement, j'étais profondément endormi, aussi détaché du monde qu'une vieille enclume. La semaine précédente, j'avais été chargé d'organiser une conférence et j'avais dû prendre sur mes heures de sommeil pour rassembler la documentation nécessaire (et néanmoins peu intéressante). J'avais donc l'intention de dormir tout mon soûl pendant le week-end. Et c'est évidemment à ce moment-là que le téléphone sonna. Juste avant l'aube.

— Tu dormais… ? demanda Sumire en préambule.

— Hum, grommelai-je en réponse, avant de jeter , par réflexe un coup d'œil au réveil posé à mon chevet.

Les aiguilles étaient très grosses, fluorescentes de surcroît ; pourtant j'eus du mal à lire l'heure. Le lien ne parvenait pas à s'établir entre la partie analytique de mon cerveau et l'image qui se reflétait sur ma rétine. Un peu comme une grand-mère peinant à enfiler une aiguille. Tout ce que je comprenais, c'est qu'il faisait encore noir autour de moi, et qu'on devait être aux alentours de ce que Scott Fitzgerald appelait autrefois « la nuit noire de l'âme ».

— Le jour va bientôt se lever, annonça Sumire.

— Hmpf, fis-je d'une voix sans force.

— Un de mes voisins a un coq. Il l'a même depuis si longtemps, ce coq… il doit dater au moins d'avant la rétrocession d'Okinawa, je suis sûre. Il ne va pas tarder à chanter. D'ici à une demi-heure, par là. Et pour tout dire, c'est l'heure de la journée que je préfère. Quand le ciel commence à s'éclaircir à l'est, et que les coqs se mettent à chanter de toutes leurs forces comme s'ils voulaient se venger de quelqu'un. Il y a un coq près de chez toi ?

Je secouai faiblement la tête, à l'autre bout du fil.

— Je t'appelle de la cabine près du parc.

— Hmm, répondis-je.

Il y avait une cabine à 200 mètres de chez elle, et Sumire se déplaçait toujours jusque-là pour passer un coup de fil. C'était une cabine tout ce qu'il y a de plus ordinaire.

— Écoute, je sais que ce n'est pas une heure pour téléphoner. Je le pense sincèrement. Même les coqs ne sont pas encore réveillés. Et la lune flotte pitoyablement dans le ciel à l'est comme un vieux rein hors d'usage. Mais moi, je me suis traînée dans la nuit jusqu'ici pour te joindre. Serrant dans mes petites mains la carte de téléphone que j'ai reçue en cadeau-souvenir au mariage de ma cousine. Une photo des jeunes mariés se tenant par la main est imprimée dessus. Tu peux comprendre à quel point c'est déprimant pour moi ? Mes chaussettes sont dépareillées. Sur celle de droite il y a un dessin de Mickey, la gauche est en laine unie. Ma chambre est un vrai capharnaüm, je ne retrouve rien. Et puis (là, je ne peux pas parler trop fort) ma culotte est dans un état… Même un pervers collectionneur de sous-vêtements de jeunes filles n'en voudrait pas. Si je me faisais assassiner là, maintenant, dans cette tenue, je ne reposerais jamais en paix, tu vois. Alors, je ne te demande pas de compatir à mon sort, mais tu pourrais tout de même me répondre avec de vrais mots, plutôt que des onomatopées. Au moins une conjonction par exemple, je ne sais pas, moi, « mais » ou « pourtant »…

— Cependant, lâchai-je.

Je me sentais horriblement fatigué, et n'aurais même pas eu la force de rêver si je m'étais rendormi.

— Cependant, répéta-t-elle. Bon, admettons. C'est déjà un progrès. Un tout petit progrès.

— Tu as encore quelque chose à me dire ?

— Oui, je voulais te poser une question, c'est pour ça que je t'appelle. (Elle toussota légèrement.) Alors voilà : quelle est la différence entre un signe et un symbole ?

J'eus une sensation étrange, comme si quelque chose défilait en silence dans la tête.

— Tu veux bien répéter ?

— Quelle est la différence entre un signe et un symbole ?

Je me redressai sur mon lit, fis passer le combiné de ma main gauche dans la droite.

— Autrement dit, tu me téléphones pour me demander la différence entre un signe et un symbole ? Un dimanche matin, à l'aube, hmm ?

— À 4 h 15 du matin, exactement. Ça me tracassait trop, tu comprends. Quelqu'un m'a posé cette question il y a quelques jours et je n'y pensais plus ; mais là, tout à l'heure, en me déshabillant pour me coucher, elle m'est revenue, et je n'ai pas pu m'endormir. Comment tu expliquerais ça, toi, la différence entre un signe et un symbole ?

— Voyons…, dis-je, puis je regardai le plafond. (Expliquer quelque chose de logique à Sumire n'était pas une tâche aisée, et même en possession de tous mes moyens, j'avais du mal à y parvenir.) L'empereur est le symbole du Japon. Ça, tu comprends ?

— Enfin, si on veut.

— Non, non, pas de « si on veut » ici. C'est inscrit dans la Constitution japonaise, rétorquai-je en m'efforçant de garder mon sang-froid. Tu peux avoir des doutes ou des objections, mais pour comprendre ma démonstration, tu dois d'abord accepter ce fait comme point de départ.

— D'accord, je l'accepte.

— Merci. Donc, je répète : l'empereur est le symbole du Japon. Mais ça ne veut pas dire que le Japon et l'empereur soient équivalents. Tu me suis ?

— Non.

— Bon, écoute : la flèche n'a qu'une seule pointe, pas deux, d'accord ? L'empereur est le symbole du Japon, mais le Japon n'est pas le symbole de l'empereur. Tu saisis, là ?

— Je crois.

— En revanche, s'il était écrit dans la Constitution que l'empereur est le signe du Japon, les deux seraient équivalents. Quand on parlerait du Japon, cela signifierait aussi l'empereur ; et quand on parlerait de l'empereur, cela signifierait le Japon. Les deux seraient interchangeables. Comme quand on dit : « Si a = b, alors b = a. » Voilà ce qu'est un signe, en gros.

— Tu veux donc dire qu'on peut intervertir le Japon et l'empereur. Vraiment, c'est possible, d'après toi ?

— Mais non, ce n'est pas ça du tout. (À l'autre bout du fil, je secouai violemment la tête.) J'essaie juste de t'expliquer de manière simple la différence entre un signe et un symbole. Le Japon et l'empereur c'est juste un exemple, je n'ai pas l'intention d'intervertir quoi que ce soit.

— Hmm, fit Sumire. Je crois que je comprends vaguement. C'est une image – comme la différence entre une route à sens unique et une route à double voie, non ?

— Un spécialiste te donnerait certainement une explication plus précise mais je pense que comme définition simple, oui on peut l'accepter.

— Ce que tu expliques bien, constata-t-elle. C'est ce que je me dis toujours.

— C'est mon métier d'expliquer les choses, répliquai-je. Tu verrais, si

tu étais institutrice. Les élèves passent leur temps à te poser des questions : pourquoi est-ce que la Terre n'est pas carrée ? pourquoi est-ce que les seiches ont dix tentacules et pas huit ? Et il faut trouver chaque fois une réponse qui se tienne.

— Tu dois être un bon maître d'école.

— Je me demande, répondis-je. (Je me le demandais vraiment.)

— Au fait, pourquoi les seiches ont-elles dix tentacules et pas huit ?

— Est-ce que je pourrais dormir, maintenant ? Je suis vraiment fatigué, tu sais. Rien que tenir le combiné me coûte autant d'efforts que si j'empêchais un mur de pierre de s'écrouler.

— Tu sais…, commença Sumire. (Puis il y eut une légère pause, comme si un vieux garde-barrière fermait d'un coup le passage à niveau, juste avant que surgisse l'express de Saint-Pétersbourg.) Ça peut paraître ridicule de le dire, mais en fait je suis tombée amoureuse.

— Hmm, fis-je en passant le combiné de ma main droite dans la gauche.

J'entendais Sumire respirer à l'autre bout du fil. Je ne savais pas quoi répondre. Et, comme souvent dans ces cas-là, je lançai une phrase complètement déplacée :

— Pas de *moi*, tout de même ?

— Non, pas de toi, déclara Sumire. (Je l'entendis allumer une cigarette avec un briquet à bon marché.) Tu as du temps, aujourd'hui ? On pourrait se voir pour en parler.

— Pour parler du fait que tu es tombée amoureuse de quelqu'un qui n'est pas moi ?

— Oui. Que je suis tombée *passionnément* amoureuse.

Je coinçai le combiné entre mon cou et mon épaule pour pouvoir étirer mes bras.

— En fin d'après-midi, oui, j'aurai le temps.

— Je passerai à 5 heures, alors, décida Sumire ; puis elle ajouta comme si elle venait de se rappeler quelque chose : Merci beaucoup.

— De quoi ?

— D'avoir si gentiment répondu à ma question avant l'aube.

Je balbutiai quelques mots avant de raccrocher, puis éteignis ma lampe de chevet.

Il faisait encore noir. Avant de me rendormir, je me demandai si ce n'était pas la première fois depuis que je connaissais Sumire qu'elle me disait merci. Peut-être l'avait-elle déjà fait, mais je n'arrivais pas à me souvenir quand.

Elle arriva chez moi un peu avant 17 heures. J’eus du mal à la reconnaître au premier coup d’œil. Elle avait complètement renouvelé son style. Ses cheveux avaient une coupe courte, plutôt sage. L’épaisse frange qui lui tombait toujours sur les yeux portait encore la marque des ciseaux du coiffeur. Elle était vêtue d’une robe bleu marine à manches courtes, avec un cardigan par-dessus ; des chaussures vernies à petits talons complétaient la tenue. Elle avait même des bas. *Des bas ?* Je n’y connais rien en vêtements féminins, mais je pouvais dire sans peine que tout ce qu’elle avait sur le dos ce jour-là avait coûté un certain prix. Habillée ainsi, elle semblait plus raffinée et plus jolie que d’habitude. Cela lui allait très bien. Mais, je ne sais pourquoi, je préférais l’ancienne Sumire, vêtue n’importe comment. Chacun ses goûts, naturellement.

— Pas mal, lançai-je après l’avoir observée des pieds à la tête. Mais je me demande ce que Jack Kerouac en penserait.

Sumire eut un léger sourire, un peu plus sophistiqué qu’à l’ordinaire.

— Si on allait se promener ? proposa-t-elle.

Nous marchâmes côte à côte sur l’avenue de l’Université, en direction de la gare, et fîmes une halte dans notre café habituel. Sumire commanda comme toujours un gâteau Mont-Blanc avec son café. Le mois d’avril s’achevait, c’était une fin d’après-midi ensoleillée. Les devantures des fleuristes étaient pleines de tulipes et de crocus. Une brise douce, chargée d’un parfum de végétation nouvelle, soulevait un peu les jupes des filles.

Je croisai les bras derrière ma tête et regardai Sumire manger son gâteau lentement et avec concentration. Les petits haut-parleurs installés au plafond de la salle déversaient une vieille bossa-nova d’Astrud Gilberto. *Emmène-moi à Ajuanda,* chantait- elle. Il suffisait de fermer les yeux pour entendre, dans le bruit des tasses et des soucoupes qui s’entrechoquaient, le fracas d’une mer lointaine. Quel genre d’endroit pouvait bien être Ajuanda ?

— Tu as encore sommeil ?

— Non, dis-je en rouvrant les yeux.

Tu te sens bien ?

— Aussi bien que la Moldova au printemps.

Sumire contempla un instant son assiette à dessert vide. Puis elle leva la tête et me regarda.

— Tu trouves bizarre que je m’habille comme ça ?

— Ben…

— Je n’ai pas acheté ces vêtements. Je n’en aurais pas les moyens,

d'ailleurs. C'est toute une histoire.

— Tu me laisses imaginer ?

— Vas-y.

— Tu portais ta tenue habituelle de clocharde à la Jack Kerouac et tu étais en train de te laver les mains dans des toilettes publiques, la cigarette au bec, quand une femme élégante, d'environ un mètre cinquante-cinq, est entrée en courant et t'a jeté, hors d'haleine : « S'il vous plaît, je n'ai pas le temps de vous expliquer, mais échangez vos vêtements avec les miens. Je suis poursuivie ! Déguisée, j'ai peut-être une chance de leur échapper. Par miracle, vous faites la même taille que moi ! » J'ai déjà vu ça dans un de ces films de kung-fu fabriqués à Hong-Kong.

Sumire se mit à rire.

— Elle faisait aussi la même pointure que moi, quel coup de chance !

— Et vous avez troqué tous vos habits, même ta culotte avec un Mickey dessus.

— Mais non, c'est sur mes chaussettes qu'il y a un Mickey.

— Aucune importance.

— Pff, fit Sumire. Enfin, ta version est assez proche de la vérité.

— Proche à quel point ?

Elle se pencha par-dessus la table.

— C'est vraiment une assez longue histoire. Tu as envie que je te la raconte ?

— Que j'en aie envie ou pas, tu t'es déplacée exprès pour le faire, non ? Alors vas-y. Ça m'est égal que ce soit long. Tu peux ajouter un prélude et une « danse des fées » si tu le désires.

Sumire se mit donc à me raconter. Sa rencontre avec Miu au mariage de sa cousine, leur déjeuner le lendemain dans un restaurant d'Aoyama. L'histoire était longue, pas de doute.

3

Le lendemain du mariage, un lundi, il pleuvait. Une douce pluie tendre qui avait commencé pendant la nuit et ne s'était pas arrêtée avec l'aube détrempait la terre noire du printemps et ranimait tranquillement les petites bêtes vivant dessous.

Le cœur de Sumire s'emballait à l'idée qu'elle allait revoir Miu ; elle n'arrivait à se concentrer sur rien d'autre. Elle avait l'impression de se tenir debout au sommet d'une colline balayée par les vents. Elle s'était comme d'habitude installée devant sa table, avait allumé une cigarette et lancé son ordinateur. Mais elle avait beau fixer l'écran, pas la moindre phrase ne lui venait à l'esprit, ce qui aurait été impossible chez elle en temps normal. Elle finit par renoncer, éteignit la machine, s'allongea à même le sol dans la petite pièce et, une nouvelle cigarette, pas encore allumée, entre les lèvres, commença à rêvasser.

Si la simple idée de retrouver Miu me met dans un tel état, songeait-elle, il m'aurait sûrement été très pénible de la quitter après le mariage en pensant que je ne la reverrais jamais. Est-ce simplement de l'admiration envers une femme plus âgée que moi, belle et raffinée, à laquelle j'aimerais ressembler ? Non. Je désire être auprès d'elle et toucher son corps… Rien à voir avec de la simple admiration.

Sumire soupira, regarda le plafond, puis alluma sa cigarette. À la réflexion, c'était vraiment étrange : elle avait attendu d'avoir vingt et un ans pour tomber amoureuse, et il fallait que ce soit d'une femme. *Comme par hasard !*

Le restaurant où Miu lui avait donné rendez-vous était à une dizaine de minutes à pied de la sortie de métro d'Omotesando. C'était un endroit difficile à trouver quand on ne le connaissait pas – pas le genre de restaurant où vous entrez en passant. Déjà, le nom était impossible à retenir si on ne vous le disait qu'une fois. En arrivant, Sumire demanda Miu, et on la conduisit aussitôt à un petit salon privé au premier étage. La jeune femme était déjà installée, buvant un Perrier avec de la glace, et discutant avec animation du menu avec le serveur.

Elle portait un sweater de coton bleu marine sur un polo de la même couleur et un jean blanc en forme de tube, et avait les cheveux retenus par une barrette fine et sobre en argent. Ses lunettes de soleil bleu vif étaient

posées négligemment sur un coin de la table ; sur la chaise à côté, elle avait laissé une raquette de squash et un sac de sport Missoni. Elle revenait certainement d'un entraînement. Ses joues étaient encore légèrement rosies par l'activité qu'elle avait pratiquée. Sumire l'imagina dans les douches du club de gym, se nettoyant avec un savon au parfum exotique.

Lorsque Sumire pénétra dans la pièce, avec son habituel manteau à chevrons, son pantalon kaki, et sa coiffure hirsute d'orpheline, Miu leva la tête de la carte, et lui adressa un sourire éblouissant.

— Tu m'as bien dit hier que tu mangeais de tout ? Je peux choisir le menu sans te consulter ?

— Bien sûr, répondit Sumire.

Miu commanda la même chose pour Sumire et pour elle. En plat principal, du poisson frais grillé au charbon de bois, avec une sauce légère à la crème et aux champignons. Les filets de poisson blanc étaient cuits à la perfection, dorés juste ce qu'il fallait – de l'art véritable. Ils étaient accompagnés de gnocchis de potimarron et d'une salade d'endives présentée avec raffinement. En dessert il y avait de la crème brûlée, mais Sumire fut la seule à en manger, Miu ne toucha pas à la sienne. Ensuite, elles burent un espresso. Sumire conclut de ce repas que Miu portait une attention particulière à son alimentation. Son cou était fin comme la tige d'une plante, elle n'avait pas une once de gras en trop, et ne semblait avoir aucun besoin de suivre un régime. Cependant, elle devait surveiller très strictement tout ce qu'elle ingurgitait. On aurait dit une Spartiate établie dans une forteresse surplombant un col de montagne.

En mangeant, elles abordèrent de multiples sujets, Miu voulait tout connaître de l'enfance et de la vie de Sumire ; elle posait de nombreuses questions auxquelles la jeune fille répondait avec sincérité. Tout fut passé en revue : son père, sa mère, les écoles qu'elle avait fréquentées (elle n'en avait apprécié aucune), les prix qu'elle avait gagnés à des concours de littérature (un vélo et une encyclopédie), comment elle avait quitté l'université, la façon dont elle vivait maintenant. Ce n'était pas une vie particulièrement palpitante. Pourtant, Miu écouta Sumire avec un air de profond intérêt. Comme s'il était question des coutumes passionnantes d'un pays où die ne serait jamais allée.

Sumire aurait elle aussi voulu connaître des tas de choses sur Miu. Mais apparemment, Miu n'aimait pas parler d'elle.

— Il n’y a rien d’intéressant à raconter sur ma vie, affirma-t-elle en souriant. Discutons plutôt de la tienne.

À la fin du repas, Sumire n’en savait guère plus sur Miu. Tout juste apprit-elle que son père avait donné d’importantes sommes d’argent à la petite ville de Corée dont il était originaire, et fait construire quelques magnifiques bâtiments publics. En remerciement de quoi, la ville avait fait ériger sur la place centrale une statue de bronze représentant le généreux donateur.

— Cette petite cité se trouve au fond des montagnes. Peut-être parce qu’on était en hiver, rien qu’à regarder ces montagnes, je frissonnais. Des blocs de roches rougeâtres, avec des arbres tout tordus… Mon père m’avait emmenée là-bas avec lui pour la cérémonie d’inauguration de la statue. J’étais très jeune. On avait beaucoup de parents dans cette ville, je me souviens de gens qui me serraient dans leurs bras en pleurant. Mais comme je ne comprenais rien à ce qu’ils me disaient, tout ce que je ressentais, c’était de la peur, face à cet endroit inconnu dans un pays étranger.

Sumire demanda à quoi ressemblait la statue. (Personne de sa connaissance n’avait jamais été immortalisé de la sorte.)

— Elle est en bronze très ordinaire. Le genre qu’on trouve partout dans le monde. Mais ça fait un effet bizarre, une statue qui a les traits de son propre père, tu sais. Imagine, si le tien était représenté ainsi sur la place devant la gare de Chigasaki… Mon père était plutôt petit, mais en statue on aurait dit un géant imposant. J’ai compris alors que ce qu’on voit du monde n’est pas forcément conforme à la réalité. Je n’avais que cinq ans à l’époque, pourtant.

Moi, je pourrais regarder une statue de mon père sans angoisse aucune, songea Sumire dans le secret de son cœur. Parce que, en vrai, il est un peu trop beau.

— Reprenons notre conversation d’hier, lança Miu au moment où le serveur leur apportait leur second espresso. Aimerais-tu travailler chez moi ?

Sumire avait envie de fumer, mais comme aucun cendrier n’était en vue, elle y renonça et but une gorgée de Perrier à la place.

Elle répondit en toute franchise :

— Mais, concrètement, ça consisterait en quoi ? Je te l’ai déjà dit, je n’ai pas la moindre expérience, je n’ai jamais effectué qu’un travail purement physique. Et puis, je n’ai rien de convenable à mettre pour aller

au bureau. Même les vêtements que je portais hier, je les avais empruntés.

Miu hocha la tête sans changer d'expression. Apparemment, la réponse de Sumire rentrait dans le cadre de ce qu'elle attendait.

— En parlant avec toi, j'ai compris en gros quel genre de personne tu étais, et je pense que tu sauras t'acquitter sans problème de la tâche que je voudrais te confier. Le reste importe peu. Ce qui compte, c'est de savoir si oui ou non tu as envie de travailler avec moi. Réfléchis simplement à ça et donne-moi ta réponse.

Après un silence, Sumire déclara en choisissant soigneusement ses mots :

— Je suis ravie de ta proposition, mais le plus important pour moi, en ce moment, est d'arriver à écrire un roman. C'est pour cette raison que j'ai quitté l'université.

Miu regarda alors Sumire bien en face, et la jeune fille sentit son visage devenir brûlant.

— Est-ce que je peux te parler franchement ? demanda Miu avec gravité.

— Bien sûr.

— Ça ne sera peut-être pas très agréable à entendre...

En réponse, Sumire se contenta de pincer les lèvres et de river son regard à celui de Miu.

— Je pense qu'à l'heure actuelle tu n'es pas mûre pour écrire un roman digne de ce nom, même si tu y consacres tout ton temps et ton énergie, déclara Miu, d'une voix douce mais sans la moindre hésitation. Tu as du talent, à l'évidence. Un jour, tu arriveras à écrire quelque chose de magnifique. Je ne dis pas ça pour te flatter, je le pense sincèrement. Je sens cette force latente en toi. Mais tu n'es pas encore prête, pas encore en mesure d'ouvrir cette porte. Tu n'as jamais eu cette impression toi-même ?

— Le temps et l'expérience, résuma Sumire.

Miu sourit.

— Pour le moment, viens travailler avec moi. À mon avis, c'est préférable. Et quand tu sentiras que l'heure est venue, n'hésite pas : laisse tout tomber et écris, écris, écris. Tu ne fais pas partie de ces gens surdoués dès le départ, tu dois avoir besoin de temps pour accomplir quelque chose. Mais quelle importance, si ton talent n'arrive pas à maturité avant tes vingt-huit ans ? Tes parents te couperont les vivres, bon, et alors ? Manger un peu de vache enragée est une expérience

nécessaire à tout véritable écrivain, tu ne crois pas ?

Sumire ouvrit la bouche pour répondre mais aucun son n’en sortit. Elle se contenta de hocher la tête en silence.

Miu posa sa main droite sur la table, au milieu.

— Donne-moi ta main, proposa-t-elle.

Sumire obéit, et sentit la paume douce et chaude de Miu contre la sienne.

— Tu n’as aucun souci à te faire, affirma Miu, ne prends donc pas cet air accablé. Tu vas voir, on s’entendra bien toutes les deux.

Sumire déglutit, et réussit à décrisper légèrement les muscles de son visage. Sous le regard très direct de Miu, elle avait l’impression de rétrécir à vue d’œil. Elle allait peut-être disparaître complètement, comme un bloc de glace en plein soleil ?

— Je voudrais que tu viennes à mon bureau trois fois par semaine, à partir de la semaine prochaine. Lundi, mercredi, et vendredi. Tu travailleras de 10 heures à 16 heures. Ça te permettra d’éviter les heures de pointe dans le métro. Je ne pourrai pas te payer beaucoup, mais ton travail ne sera pas fatigant, et tu auras la possibilité de lire pendant les moments creux. Seulement, j’aimerais que tu prennes des cours particuliers d’italien deux fois par semaine. Comme tu parles déjà espagnol, tu n’auras aucun mal à apprendre cette langue. Et puis, il faudra que tu trouves du temps aussi pour faire un peu d’anglais et passer ton permis de conduire. Tu y arriveras ?

— Je pense que oui, répondit Sumire.

Mais sa propre voix lui parvenait comme celle d’une inconnue placée à l’autre bout de la pièce. Elle pourrait me demander n’importe quoi, m’ordonner n’importe quoi, je répondrais oui, songea-t-elle.

Miu tenait toujours la main de Sumire dans la sienne en la fixant droit dans les yeux. Sumire voyait ainsi sa propre silhouette, minuscule, se refléter avec précision au fond des pupilles d’encre. Comme si son âme avait été aspirée de l’autre côté d’un miroir. Cette idée lui plaisait, et en même temps elle l’effrayait profondément.

Miu sourit, et des rides charmantes plissèrent le coin de ses paupières.

— Allons chez moi, proposa-t-elle, je veux te montrer quelque chose.

4

Pendant les vacances d'été de ma première année d'université, je voyageai dans le nord du Japon, et rencontrai dans le train une fille de huit ans plus âgée que moi, voyageant seule elle aussi, avec laquelle je passai une nuit. J'avais l'impression de vivre une aventure pareille au premier chapitre de *Sanshirô*, le roman de Natsume Soseki.

Cette fille travaillait au département de change dans une banque de Tokyo, et chaque fois qu'elle avait des vacances partait seule en emportant une provision de livres à lire.

« Ça me fatigue de voyager avec quelqu'un, » me dit-elle.

C'était une fille plutôt attirante, et j'ignore quel intérêt elle pouvait bien trouver à un étudiant de dix-huit ans, maigre et taciturne tel que moi. Cependant, elle paraissait tout à fait à l'aise, assise en face de moi dans ce wagon, bavardant de choses et d'autres. Elle riait souvent, et fort. Pour une fois, je n'avais aucun mal à parler de divers sujets avec un air décontracté. Il apparut que nous avions la même destination : Kanagawa.

— Tu sais où dormir ? s'enquit-elle à la descente du train.

— Non, répondis-je (à l'époque, je ne savais pas ce que c'était que faire une réservation à l'hôtel).

— Tu peux partager la chambre que j'ai réservée, si tu veux, me proposa-t-elle. Ne t'inquiète pas, le prix est le même, que ce soit pour une ou pour deux personnes.

J'étais assez tendu la première fois que nous fîmes l'amour, si bien que mes performances laissèrent à désirer. Lorsque je m'en excusai, elle rétorqua :

— Ce que tu es bien élevé. Inutile de t'excuser pour tout et pour rien.

Elle alla se doucher et ressortit de la salle de bains enveloppée d'un peignoir. Elle prit deux bières bien fraîches dans le réfrigérateur, m'en tendit une.

Quand elle eut dégusté la moitié de la sienne, elle me demanda comme sur une impulsion soudaine si je savais conduire.

— Oui, déclarai-je.

— Et tu es bon conducteur ?

— Je n'ai pas le permis depuis très longtemps, alors je ne me rends pas très bien compte. Enfin, je conduis normalement, quoi.

Elle sourit :

— Moi, c’est pareil. Personnellement, je me trouve plutôt bonne, mais mon entourage n’a pas l’air de cet avis. Je suppose que je suis dans la moyenne, sans plus. Mais il doit y avoir des gens autour de toi qui conduisent très bien, non ?

— Si.

— Et d’autres qui sont vraiment nuls.

Je hochai la tête. Elle but lentement une gorgée de bière, réfléchit un moment.

— C’est peut-être ça, un « don de naissance ». Certaines personnes sont particulièrement adroites, et d’autres sont gauches… Mais il existe aussi autour de nous des gens très attentifs, et d’autres complètement distraits. Non ?

Je hochai de nouveau la tête.

— Alors, réfléchis un peu. Si tu devais faire un long trajet en voiture avec quelqu’un, en conduisant chacun votre tour, quel type de conducteur choisirais-tu comme partenaire ? Un bon conducteur dans la lune, ou un conducteur moyen mais très vigilant ?

— Le second, répondis-je.

— Moi aussi… C’est pareil en amour, je crois : l’habileté est vraiment secondaire. Le plus important, à mon avis, est d’être attentif. De rester calme et d’être à l’écoute, pour percevoir le plus de choses possible.

— Être à l’écoute ? répétai-je.

Elle sourit sans répondre.

Nous fîmes l’amour une seconde fois, et ce fut très doux, comme une sorte d’accord parfait. Il me semblait commencer à comprendre ce que signifiait « être à l’écoute ». Je découvris comment réagissait une femme quand elle éprouvait réellement un plaisir intense.

Le lendemain, nous prîmes le petit déjeuner ensemble puis nous nous séparâmes. Elle poursuivit sa route, moi la mienne. Au moment de nous quitter, elle m’expliqua qu’elle se mariait dans deux mois avec un collègue de travail.

— Quelqu’un de très bien, ajouta-t-elle en souriant. On sort ensemble depuis cinq ans. Une fois mariée, je ne pourrai plus voyager seule pendant pas mal de temps. C’est peut-être même la dernière fois.

J’étais encore jeune à l’époque, et je pensais que la vie était une succession d’événements imprévus et agréables de ce genre. Il me fallut longtemps pour m’apercevoir qu’il n’en était rien.

Un jour, je racontai cet épisode de ma vie à Sumire. Je ne sais plus

exactement à quelle occasion, sans doute était-ce au cours d'une de nos conversations à propos du désir. Ma nature me pousse à répondre de manière directe quand on me pose des questions directes.

— Et qu'est-ce qu'elle prouve, ton histoire ?

— Eh bien, que l'attention est primordiale, peut-être. Il ne faut pas décider à l'avance qu'on va faire ceci ou cela, mais être à l'écoute, sincèrement, de tout ce qui nous entoure, garder le cœur et l'esprit ouverts…

— Hmm, fit Sumire.

Elle parut retourner dans son esprit les différents épisodes de mon aventure, sans doute pour voir si elle pourrait l'incorporer à un de ses romans.

— En tout cas, tu as eu pas mal d'expériences, on dirait.

— Pas spécialement, protestai-je d'une voix douce. Ce genre de choses m'est arrivé à l'occasion…

Sumire réfléchit un moment en se mordillant un ongle.

— Mais comment faire pour « être à l'écoute », comme tu dis ? Il ne suffit pas de penser au moment critique : Bon, maintenant, je vais être attentif, à l'écoute, pour que ça arrive tout seul sur un claquement de doigts ? Tu ne veux pas m'expliquer les choses un peu plus concrètement ?

— Eh bien, d'abord, il faut garder son calme, ne pas s'emballer. En comptant, par exemple.

— Quoi d'autre ?

— Tu peux aussi penser à des concombres dans un frigo un après-midi d'été. Ce n'est qu'un autre exemple, bien sûr.

— Tu veux dire…, commença Sumire, puis elle marqua une petite pause avant de continuer : … que quand tu fais l'amour avec une fille, tu penses à des concombres dans un frigo ?

— Pas tout le temps.

— Mais ça t'arrive ?

— Oui.

Sumire fit une grimace, et secoua la tête plusieurs fois.

— Tu n'en as pas l'air, mais tu es vraiment bizarre, tu sais.

— On est tous bizarres, répliquai-je.

— Tant que Miu m'a tenu la main par-dessus la table du restaurant, en me regardant dans les yeux, j'ai pensé à des concombres. Je me disais : Garde ton calme, sois à l'écoute…

— Des concombres ? répétai-je.

— Tu ne te rappelles pas ? C'est pourtant toi qui m'as expliqué qu'il fallait penser à des concombres très frais dans un frigo un après-midi d'été.

— Ah oui, peut-être bien, maintenant que tu me le dis. Et ça t'a aidé ?

— Un peu.

— Tant mieux.

Sumire reprit le fil de son récit.

— L'appartement de Miu était à cinq minutes à pied du restaurant. Pas très grand, mais très joli. Une véranda ensoleillée, des plantes d'intérieur, un canapé en cuir italien, des haut-parleurs Bose, une série de tableaux aux murs, une Jaguar dans le garage. C'est un studio où elle vit seule. La maison qu'elle occupe avec son mari se trouve à Setagaya, elle y retourne le week-end. Mais généralement, pendant la semaine, elle habite ce studio à Aoyama. Et qu'est-ce que tu crois qu'elle désirait me montrer ?

— Une vitrine contenant les sandales en serpent préférées de Mark Bolan ? Un héritage important sans lequel l'histoire du rock and roll ne saurait être écrite. Pas une seule écaille n'y manque. Il y a même sa signature sur la semelle. La nouvelle a créé une émeute chez les fans.

Après une grimace et un soupir, Sumire répliqua :

— Si on inventait une voiture qui utilise des blagues à deux balles comme combustible, tu irais loin, je t'assure.

— Tu sais, on ne peut nier la réalité de la dégénérescence intellectuelle en ce monde, répondis-je d'un air humble.

— OK. Mais sérieusement, à ton avis, que voulait-elle me montrer ? Si tu trouves, c'est moi qui paie le café.

Je toussai pour m'éclaircir la voix.

— Elle voulait te montrer la splendide tenue que tu portes aujourd'hui. Et elle t'a dit de la mettre pour venir travailler chez elle.

— Exact ! s'exclama Sumire. Elle a une amie très riche qui fait à peu près ma taille, et qui avait des vêtements à donner. C'est bizarre, la vie, non ? Il y a des gens qui ont tellement d'habits que leurs armoires débordent, et d'autres – comme moi – qui possèdent juste des chaussettes dépareillées… Enfin, peu importe. Elle est donc allée chez cette amie et a récupéré des vêtements pour moi. Si on regarde bien, ce n'est pas tout à fait la mode actuelle, mais bon, ça ne se voit pas au premier coup d'œil, pas vrai ?

Je répondis que, même au second, ça ne se voyait pas.

Sumire eut un sourire satisfait.

— Et ils sont pile à mes mesures, c'est incroyable. Les robes, les chemisiers, les jupes, tout. Juste un petit peu larges à la taille, mais avec une ceinture ça ne pose pas de problèmes. Et pour les chaussures, par chance, je fais la même pointure que Miu. Elle m'a donné quelques paires à elle qu'elle ne met plus. Des hauts talons, des mocassins, des sandales d'été, un peu de tout. Et aussi des sacs à main, et quelques produits de maquillage…

— On dirait *Jane Eyre,* ton histoire, remarquai-je.

C'est ainsi que Sumire se mit à travailler trois jours par semaine chez Miu. Vêtue d'un tailleur ou d'une robe, portant des chaussures à talons, légèrement maquillée, elle faisait régulièrement en métro le trajet de Kichijoji à Harajuku. Je n'arrivais pas à croire qu'elle se levait le matin pour prendre ce moyen de transport.

En dehors des locaux de son entreprise familiale à Akasaka, Miu avait un autre bureau rien qu'à elle à Jingu-mae. Son mobilier comprenait une table de travail pour elle, une autre pour son assistante (Sumire, donc), un secrétaire pour conserver les dossiers, un fax, un téléphone et un ordinateur. On y trouvait également un lecteur de CD et de petits haut-parleurs, ainsi qu'une douzaine de CD de musique classique. Enfin, comme à l'origine c'était un studio, il y avait aussi une kitchenette et une salle de bains minuscule. Ce bureau dont la fenêtre donnait sur un parc était situé dans une rue tranquille, au deuxième étage d'un petit immeuble d'habitation, le rez-de-chaussée étant occupé par la salle d'exposition d'un importateur de meubles occidentaux.

En arrivant le matin, Sumire changeait l'eau des fleurs et préparait le café. Ensuite elle écoutait les messages du répondeur, puis vérifiait sur l'ordinateur s'il y avait du courrier électronique. Elle imprimait les mails, les posait sur le bureau de Miu. La plupart émanaient de sociétés ou d'agents de l'étranger, et étaient rédigés en français ou en anglais. Après quoi, Sumire ouvrait le courrier, jetait ce qui était d'évidence sans intérêt. Il y avait plusieurs appels téléphoniques par jour, parfois de l'étranger. Elle notait le nom et le numéro du correspondant, la raison de son appel, et communiquait le tout à Miu sur son téléphone portable.

Miu venait faire un tour au bureau en tout début d'après-midi. Elle y restait environ une heure, donnait ses instructions à Sumire, buvait un café, passait quelques coups de fil. Elle dictait à la jeune fille les réponses

au courrier reçu, et celle-ci les tapait sur l'ordinateur puis les envoyait sous forme de message électronique ou de fax. Le contenu de ces lettres administratives était en général très simple. Il arrivait aussi à Sumire de prendre rendez-vous chez le coiffeur pour Miu, ou de réserver un restaurant ou un court de squash. Une fois ces différentes tâches terminées, Miu bavardait un moment de choses et d'autres avec la jeune fille, puis repartait vers une destination inconnue.

Toute seule au bureau la plupart du temps, Sumire restait parfois de longues heures sans parler à personne, mais elle ne s'ennuyait pas et la solitude ne lui pesait aucunement. Elle révisait ses cours d'italien (elle en prenait deux par semaine). Elle apprenait par cœur ses verbes irréguliers, vérifiait son accent en utilisant le magnétophone. Elle étudiait les différentes fonctions de l'ordinateur, et fut bientôt capable de réparer elle-même de petits défauts de fonctionnement. Elle ouvrit les informations contenues dans le disque dur, afin de connaître dans ses grandes lignes le travail que faisait Miu.

Il correspondait à peu près à ce que celle-ci lui avait expliqué lors de leur première rencontre. Miu avait conclu des contrats avec de petits viticulteurs étrangers (principalement français), dont elle importait le vin pour le revendre à des restaurants et des magasins spécialisés de Tokyo. De temps à autre, elle s'occupait également d'organiser au Japon des concerts de musiciens classiques étrangers. Laissant les détails administratifs aux agents de firmes spécialisées de plus grande envergure, elle se cantonnait aux premières prises de contact, sa spécialité étant de repérer de jeunes musiciens de talent encore inconnus au Japon et de les y faire venir.

Sumire n'avait aucun moyen de savoir quels profits Miu tirait de ces activités « personnelles » : les informations concernant la comptabilité étaient conservées sur des disquettes protégées, impossibles à ouvrir sans un mot de passe. Mais, de toute façon, Sumire se satisfaisait pleinement d'avoir grâce à ce travail l'opportunité de voir régulièrement Miu et de parler avec elle. Elle passait ses journées au bureau dans un état extatique, se disant tour à tour : Ça c'est la chaise sur laquelle Miu s'assied, ça c'est le stylo qu'elle utilise, ça c'est la tasse dans laquelle elle boit, etc. Elle mettait toute son ardeur à s'acquitter de la moindre tâche que la jeune femme lui confiait.

De temps à autre, celle-ci invitait Sumire au restaurant. Comme elle s'occupait de vin, il était important pour elle de faire régulièrement la

tournée des restaurants connus afin de rester au courant des tendances du marché. Miu prenait du poisson à chair blanche (parfois aussi du poulet, mais elle ne le finissait pas), et jamais de dessert. Elle étudiait attentivement la liste des vins, et le choisissait elle-même. Elle n'en buvait pas plus d'un verre, cependant. « Sers-toi autant que tu veux », disait-elle à Sumire, mais cette dernière était incapable de boire seule. Elles laissaient donc au moins la moitié de la bouteille de prix qu'elles avaient commandée, mais Miu semblait s'en soucier comme d'une guigne. Sumire lui fit un jour remarquer :

— C'est du gaspillage de commander chaque fois une bouteille pour nous deux.

— Aucune importance, répondit Miu en souriant. Plus il reste de vin dans une bouteille, plus les gens seront nombreux à le goûter. Du sommelier au maître d'hôtel en passant par le serveur. Et tout le monde pourra apprendre à apprécier le vin. Il n'est donc jamais inutile de laisser la moitié d'une bouteille de bon vin.

Miu inspecta la robe du médoc 1986 sous différents angles, comme si elle appréciait un morceau de prose particulièrement réussie.

— C'est pareil dans les autres domaines : le plus utile, dans la vie, c'est toujours ce qu'on a appris par ses propres efforts, et non la connaissance toute faite qu'on trouve dans les livres.

Imitant Miu, Sumire leva son verre, prit une gorgée de vin, le savoura longuement avant de le faire glisser dans son gosier. Le goût agréable s'attarda un moment dans sa bouche puis disparut comme la rosée sur une feuille un matin d'été. Cette opération préparait le palais à apprécier la nourriture qui allait suivre. Chaque fois que Sumire dînait avec Miu, elle apprenait quelque chose de nouveau. Elle était purement et simplement stupéfaite de constater l'ampleur de son ignorance.

— Jusqu'ici, je n'avais jamais eu envie d'être quelqu'un d'autre, avoua-t-elle sans détour un jour qu'elle avait bu un peu plus de vin que d'habitude, mais parfois je me dis que ce serait formidable de devenir quelqu'un comme toi.

Miu retint son souffle un instant. Puis elle reprit son verre, le porta avec lenteur à ses lèvres. Le violet profond du liquide se refléta brièvement dans ses prunelles. Son visage avait perdu sa délicate expression habituelle.

— Tu ne t'en rends pas compte, répliqua-t-elle d'un ton serein en reposant son verre sur la table, mais la personne placée en face de toi n'est pas la véritable Miu. Une moitié de moi est morte il y a quatorze ans.

Si je t'avais rencontrée à l'époque où j'étais encore tout à fait moi-même, là, ç'aurait été formidable. Mais le constater maintenant ne sert à rien.

Sumire fut tellement surprise de cette réponse qu'elle en resta sans voix, incapable de poser les questions qui lui vinrent aussitôt à l'esprit. Qu'était-il arrivé à Miu quatorze ans plus tôt ? Pourquoi avait-elle perdu la « moitié » d'elle-même ? Que voulait-elle dire par là ? Cependant, cette phrase énigmatique contribua encore à accroître l'admiration que Sumire éprouvait pour Miu. Quelle femme étrange, pensa-t-elle.

À travers leurs conversations quotidiennes, Sumire parvint à connaître quelques bribes de la vie de Miu. Elle était mariée à un Japonais de cinq ans plus âgé, qui parlait couramment le coréen parce qu'il avait passé deux ans à étudier l'économie à l'université de Séoul. Il était plutôt chaleureux de nature, doué pour tout ce qu'il entreprenait, et c'était essentiellement lui qui dirigeait la société de Miu. Il avait beau être une pièce rapportée dans l'entreprise familiale, personne ne proférait jamais le moindre reproche à son égard.

Miu était douée pour le piano. Dès l'adolescence, elle avait remporté des prix à des concours pour jeunes musiciens. Ensuite, elle était entrée au conservatoire, avait eu pour professeur un pianiste célèbre, grâce à la recommandation duquel elle était partie étudier dans un conservatoire français. Son répertoire allait des romantiques tardifs, tels que Schumann et Mendelssohn, jusqu'à Poulenc, Ravel, Bartok et Prokofiev. Ses meilleures armes étaient une technique irréprochable et une façon de jouer vive et sensible. Pendant qu'elle faisait ses études en France, elle avait donné plusieurs concerts et acquis une certaine réputation. Une belle carrière de pianiste paraissait s'ouvrir devant elle, toute tracée. Mais son père était alors tombé gravement malade et elle avait refermé le couvercle de son piano pour rentrer au Japon. Depuis, elle n'avait plus touché un clavier.

— Comment as-tu pu laisser tomber complètement la musique ? osa un jour lui demander Sumire, non sans hésitation. Tu n'es pas obligée d'en parler si tu n'as pas envie, mais ça me paraît tellement étrange, je ne peux pas m'empêcher de me poser la question. Tu avais pourtant dû sacrifier beaucoup de choses pour devenir pianiste, non ?

Miu répondit paisiblement :

— Je n'ai pas sacrifié beaucoup de choses. J'ai *tout* sacrifié : ma jeunesse, ma croissance… Le piano exigeait ma chair et mon sang en offrande, et je n'ai jamais pu les lui refuser. Pas une seule fois.

— Et tu n’as pas regretté d’abandonner ? Si près du but…

Miu plongea son regard dans celui de Sumire, comme si c’était elle qui attendait une réponse. Un regard direct et profond. Dans la mare stagnante de ses pupilles, des courants silencieux se dressaient violemment les uns contre les autres. Il leur fallut un moment pour se calmer.

— Excuse-moi d’être aussi indiscrète, ajouta Sumire.

— Ce n’est rien. J’ai encore du mal à en parler, voilà tout.

Le sujet ne fut plus jamais évoqué entre elles.

L’interdiction de fumer faisait partie des règles que Miu avait établies au bureau et, en règle générale, elle n’aimait pas non plus qu’on allume une cigarette devant elle. Sumire décida donc, peu après avoir commencé à travailler, de cesser de fumer. Mais comme elle consommait deux paquets de Marlboro par jour, sa résolution n’était pas simple à tenir. Après un mois de sevrage, son équilibre mental (qui n’était déjà pas particulièrement solide) s’était effondré. Elle évoquait un animal auquel on aurait coupé sa belle queue en panache. Naturellement, elle se remit à me téléphoner au milieu de la nuit.

— Je ne peux penser à rien d’autre qu’aux cigarettes. Je ne dors plus, et quand par hasard j’arrive à fermer l’œil je fais des cauchemars ; je suis incroyablement constipée, je ne lis plus, et je n’écris plus une ligne.

— Tout le monde passe par là en arrêtant de fumer. C’est plus ou moins fort et ça dure plus ou moins longtemps…

— Facile d’en parler quand on n’est pas concerné, rétorqua Sumire. Je suis sûre que tu n’as jamais fumé une cigarette de ta vie.

— Si on ne pouvait plus donner son avis sur quelque chose sans l’avoir essayé, le monde deviendrait un endroit plutôt sinistre et dangereux. Pense un peu à ce qu’a fait Staline.

À l’autre bout du fil, Sumire observa un long silence. Un silence aussi lourd que si tous les fantômes des morts du front de l’Est le traversaient.

— Allô ? fis-je.

— Tu sais, finit par dire Sumire, si je n’arrive plus à rédiger une ligne, ce n’est pas parce que j’ai cessé de fumer. Ça joue, bien sûr, mais j’ai l’impression que c’est aussi un bon prétexte. Comme si je disais : « Je ne parviens plus à écrire parce que je me suis arrêtée de fumer ; c’est normal, je n’y peux rien. »

— Et ça t’énerve encore plus ?

— Oui, reconnut Sumire (franchement, pour une fois). Mais le plus

pénible est de constater que j'ai perdu confiance dans mes capacités littéraires. Quand je relis ce que j'ai rédigé avant, ça me paraît complètement inintéressant, je ne comprends même plus ce que j'ai voulu dire. Comme si je regardais de loin une paire de vieilles chaussettes sales que je viens d'enlever et qui sont là, avachies par terre, tu vois. Quand je pense à tout le temps et l'énergie que j'y ai passé, je suis dégoûtée de vivre.

— Et dans ces cas-là, il faut que tu téléphones à quelqu'un à 3 heures du matin, et que tu l'arraches symboliquement à son paisible sommeil sémiotique.

— Dis, insista Sumire, ça t'arrive de douter, de te demander si ce que tu fais est juste ou pas ?

— À mon avis, les gens qui ne doutent pas sont bien moins nombreux que ceux qui doutent, répondis-je.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Sumire se tapota les dents de devant avec un ongle – un des nombreux tics qui accompagnaient chez elle une intense réflexion.

— À la vérité, jusqu'ici, je n'avais jamais douté. Je ne veux pas dire que j'étais sûre de moi, persuadée de mon talent, non. Je ne suis pas un génie, je le sais. Juste un être humain moyen. Mais je ne doutais pas. J'étais sûre d'avancer globalement dans la bonne direction, même si je commettais parfois quelques petites erreurs.

— Tu as eu de la chance jusqu'à présent, simplement de la chance. Comme lorsqu'il pleut juste après la plantation du riz.

— Peut-être.

— *Mais* ce n'est plus le cas maintenant.

— Exact. Ces derniers temps, il m'arrive de penser que je me suis trompée de route depuis le début, et ça me fait très peur. C'est comme si j'étais réveillée en pleine nuit par un cauchemar plus vrai que nature et que, pendant un moment, je ne savais pas exactement si j'étais dans la réalité ou encore dans le rêve. Tu comprends ?

— Je crois, oui.

— Peut-être que je ne réussirai jamais à écrire de roman. Je suis juste une de ces filles naïves et stupides qui grouillent un peu partout, ces filles complètement narcissiques à la poursuite de rêves qu'elles n'ont aucune chance de voir se réaliser. Peut-être que je dois refermer le couvercle du piano et quitter la scène avant qu'il soit trop tard.

— Le couvercle du piano ?

— Métaphoriquement parlant.

Je fis passer le combiné de ma main gauche dans la droite, et déclarai :

— Moi, j'ai confiance. Tu peux douter, mais je sais que tu produiras un jour de magnifiques romans. Quand on lit ce que tu écris, on le sait.

— Tu le penses vraiment ?

— Du fond du cœur. Sincèrement. Je ne mens jamais sur ce genre de choses. Dans tes textes, il y a plein de phrases qui laissent une impression durable. Par exemple, quand tu décris la mer au mois de mai, on croit entendre le vent, humer le parfum de la marée. Je peux même sentir sur mes bras la tiédeur du soleil. Ou encore, lorsque tu décris une petite pièce enfumée… eh bien, rien qu'à te lire on suffoque, on a les yeux qui piquent. Tout le monde n'arrive pas à écrire de façon aussi vivante. Dans tes phrases, on perçoit une force, un courant naturel qui bouge et respire comme un être vivant. Il faut juste que tu réussisses à rassembler ces éléments en un tout cohérent. Tu n'as aucune raison de refermer le piano.

Sumire se tut pendant quinze ou vingt secondes.

— Tu ne dis pas ça simplement pour me consoler, ou m'encourager ?

— Pas du tout, j'énonce une indéniable vérité.

— Aussi réelle que la Moldova ?

— Aussi réelle.

— Merci.

— Je t'en prie.

— Tu peux être incroyablement gentil par moments. On dirait un mélange de Noël, de grandes vacances et de chiot qui vient de naître.

Comme toujours quand on me fait un compliment, je marmonnai des paroles parfaitement incompréhensibles.

— Mais une chose m'ennuie, reprit-elle. Un jour ou l'autre, tu te marieras avec une brave fille, et tu m'oublieras complètement. Et je ne pourrai plus t'appeler quand j'en aurai envie, au milieu de la nuit. Non ?

— Tu pourras toujours me téléphoner dans la journée.

— Ça n'a rien à voir. Tu ne comprends vraiment rien à rien.

— C'est plutôt toi qui ne comprends rien à rien. La plupart des gens travaillent quand il fait jour, et la nuit ils éteignent la lumière et dorment.

Ma réplique parut aussi déplacée que si j'avais récité des poésies pastorales au milieu d'un champ de courges.

— Il y avait un article dans le journal l'autre jour, raconta Sumire, dédaignant mon intervention. Ils disaient que l'homosexualité, c'est de naissance. Il paraît que les lesbiennes ont dans l'oreille un cartilage d'une

forme complètement différente de celui des autres femmes, un osselet avec un nom hyper-compliqué que j'ai oublié, mais en tout cas ça prouve que l'homosexualité n'est pas un caractère acquis mais inné. C'est un médecin américain qui l'a découvert. J'ignore comment il a eu l'idée de mener ses recherches dans une telle direction, mais depuis que j'ai lu l'article cette histoire me travaille… Je voudrais bien savoir quelle forme a le petit cartilage dans mon oreille.

Ne sachant que répondre, je pris le parti de me taire. Le silence se répandit autour de nous de la même façon que l'huile fraîche s'étale dans une poêle à frire.

— Tu es certaine que ce que tu éprouves pour Miu est du désir sexuel ? dis-je finalement.

— Je suis sûre à cent pour cent de ne pas me tromper. Dès que je la vois, cet osselet dans mon oreille se met à tinter. Comme une clochette à vent faite de petits coquillages, tu vois. Et je suis prise du violent désir qu'elle me serre dans ses bras. Que les choses suivent le cours qu'elles doivent suivre. Si ça n'est pas du désir, alors c'est du jus de tomate qui me coule dans les veines.

— Hmm, fis-je.

— Et quand j'y pense, ça explique tout depuis le début : voilà pourquoi je n'éprouvais aucun intérêt sexuel pour les garçons, pourquoi je me suis toujours sentie différente des autres, et le reste.

— Je peux te donner mon opinion ?

— Bien sûr.

— Les théories qui expliquent tout trop bien cachent toujours une chausse-trape quelque part. Je le sais par expérience. Comme l'a fait remarquer je ne me rappelle plus qui, s'il faut un livre entier pour expliquer quelque chose, autant ne pas l'expliquer du tout. Bref, je crois qu'il faut se méfier des conclusions hâtives.

Je m'en souviendrai.

Notre conversation se termina assez brutalement là-dessus.

J'imaginai Sumire reposant le combiné, sortant de la cabine. Les aiguilles de mon réveil indiquaient 3 heures et demie. J'allai à la cuisine, bus un verre d'eau, puis me recouchai et fermai les yeux, mais le sommeil se fit prier. Je tirai les rideaux, contemplai la lune blafarde, flottant en silence dans le ciel comme un visage d'orphelin au regard intelligent. Je n'avais vraiment plus sommeil. Je me préparai un café bien corsé, tirai une chaise jusqu'au bord de la fenêtre, m'y assis, grignotai plusieurs

crackers au fromage. Ensuite, j’attendis l’aube en lisant un livre.

5

Il est temps que je parle un peu de moi.

Bien sûr, cette histoire est celle de Sumire, pas la mienne. Mais comme je suis le narrateur et que Sumire est vue à travers mon regard, il me paraît nécessaire d'expliquer dans une certaine mesure qui je suis.

En général, cependant, je m'embrouille légèrement quand je dois parler de moi. Je me prends les pieds dans cet éternel paradoxe : qui suis-je ? Certes, du point de vue de l'information pure, personne au monde ne peut dire autant de choses sur moi que moi-même. Mais dès qu'il est question de ma personne, le moi-narrateur s'applique désespérément à éliminer ou sélectionner certaines informations – à cause de divers intérêts ou compétences en tant qu'observateur, ou à cause d'un sens des valeurs ou d'un degré de sensibilité qui me sont propres. Et dans ce cas, quelle est la valeur objective du portrait que je brosse de moi-même, jusqu'à quel point est-il conforme à la réalité ? C'est un point qui me tracasse. Qui m'a tracassé toute ma vie, en fait.

Il semble que la plupart des gens n'éprouvent pas une telle crainte ou angoisse, et tentent au contraire, dès qu'on leur en donne l'occasion, de parler d'eux-mêmes avec une surprenante franchise. Ils vous diront par exemple : « Je suis quelqu'un d'honnête et d'ouvert à un point presque ridicule », ou encore : « Je suis hypersensible, et cela me pose des problèmes relationnels », ou bien : « Je suis très doué pour deviner les sentiments d'autrui. » Mais moi, j'ai vu je ne sais combien de fois des hypersensibles autoproclamés blesser autrui sans raison apparente ; des gens honnêtes et ouverts se trouver des tas d'excuses pour obtenir à tout prix ce qu'ils voulaient, sans même se rendre compte de ce qu'ils faisaient. Quant à ceux qui se disent doués pour comprendre leurs semblables, je les ai souvent vus se livrer à des flatteries aussi viles que transparentes. Alors, en conclusion, que savons-nous réellement de nous-mêmes ?

Plus je réfléchis à ce sujet, plus j'ai envie d'émettre des réserves pour parler de moi (même quand cela se révèle nécessaire, comme ici). Je préférerais de loin en apprendre davantage sur la réalité objective d'existences autres que la mienne. J'aimerais mieux acquérir une vision objective de ma personne à travers l'analyse de la place prise en moi par

les individus et les événements que je rencontre, ou de l'équilibre que je parviens à établir avec eux.

Voilà le genre d'idées qui me traversèrent l'esprit dès le début de mon adolescence, construisant une vision du monde qui m'était propre, pour m'exprimer de façon plus adulte. Comme un maçon tendant son fil à plomb afin d'empiler ses briques, j'édifiais en moi cette façon de considérer les choses. De manière plus expérimentale que théorique. Plus pratique que spéculative. Cependant, il était difficile d'expliquer à autrui mes conceptions – je m'en rendis compte à mes dépens dans un certain nombre de situations.

C'est sans doute pour cette raison que, très jeune, j'appris à tracer une frontière invisible avec les autres. J'établissais une distance subtile entre moi et mes relations, quelles qu'elles soient, et observais les réactions de mes partenaires en veillant à ce que cette distance ne rétrécisse pas. Je ne gobais pas facilement tout ce qu'on me racontait. Mes seules passions sans réserve se limitaient aux domaines de la littérature et de la musique. Il va sans dire que j'étais plutôt solitaire.

Je suis né et j'ai grandi dans une famille ordinaire. Tellement ordinaire que je ne vois pas par où commencer. Mon père, après avoir étudié les sciences dans une université publique de province, avait trouvé un emploi dans le laboratoire de recherche d'une grande firme agro-alimentaire. Il aimait jouer au golf, ce qu'il faisait tous les dimanches. Ma mère était férue de classicisme japonais, et participait souvent à des réunions poétiques. De temps à autre, son nom apparaissait dans les colonnes des quotidiens consacrées à la poésie, ce qui la mettait de bonne humeur pour un bout de temps. Elle aimait faire le ménage mais détestait cuisiner. Ma sœur – mon aînée de cinq ans – détestait le ménage *et* la cuisine. Et pensait que ce genre de corvées incombaient à une autre personne qu'elle. Si bien que, sitôt en âge de me tenir debout tout seul dans la cuisine, j'appris à me préparer à manger. Avec l'aide de manuels culinaires, je fus vite capable de réaliser de nombreux plats. J'étais à peu près le seul enfant de ma connaissance à avoir ce talent.

Je suis né à Suginami, mais mes parents déménagèrent pour la préfecture de Chiba durant ma petite enfance et c'est là que je fus élevé. Le voisinage était composé de familles d'employés ordinaires semblables à la nôtre. Ma sœur avait d'excellentes notes à l'école, et était du genre à se sentir frustrée si elle n'obtenait pas la première place. Elle n'accomplissait cependant rien de plus que ce qui était nécessaire à sa

propre réussite. Elle ne prenait même pas la peine de sortir le chien. Elle a fait de brillantes études de droit à l'université de Tokyo et est devenue avocate. Son mari est consultant en gestion d'entreprise. Ils ont acheté un élégant appartement de quatre pièces dans un quartier chic et central de la capitale : tout près du parc Yoyogi (à l'intérieur, cependant, il règne un de ces désordres, une vraie porcherie !).

À la différence de ma sœur, je n'éprouvais pas grand intérêt pour l'école et n'avais aucun esprit de compétition. Comme je ne voulais pas que mes parents puissent me reprocher quoi que ce soit, j'allais suivre les cours par devoir, et travaillais le minimum. À part ça, je jouais au football et, quand j'étais à la maison, passai mon temps allongé sur mon lit, à dévorer des romans. Contrairement à la plupart des élèves japonais, je ne suivais pas de cours en dehors de l'école et n'avais pas non plus de professeur particulier. Pourtant, mes notes n'étaient pas mauvaises. Plutôt bonnes, même. Je me disais qu'à ce compte-là je parviendrais bien à réussir mon examen d'entrée à l'université sans trop le préparer, et c'est exactement ce qui arriva.

À mon entrée à l'université, je louai un petit studio pour vivre de mon côté ; mais je n'ai aucun souvenir, quand j'habitais avec les membres de ma famille, d'avoir jamais eu avec eux la moindre conversation intime. Nous avions beau nous trouver sous le même toit, je ne comprenais pas vraiment quel genre de gens étaient mes parents et ma sœur, ni ce qu'ils attendaient de la vie. Aujourd'hui je me dis qu'eux aussi, sans doute, se demandaient quelle sorte de personne j'étais et ce que j'attendais de l'existence. S'ils m'avaient posé la question alors, j'aurais été bien en peine de leur répondre. Je n'en avais pas la moindre idée. J'aimais lire des romans pour me distraire, mais étais loin d'écrire assez bien pour espérer être un jour écrivain. Et j'avais des goûts trop déterminés pour vouloir devenir éditeur ou critique littéraire. La littérature, à mes yeux, était simplement un plaisir personnel, que je tenais à garder dans un lieu secret, à l'écart de toute profession ou de tout travail scolaire. C'est pourquoi, à l'université, je choisis des études d'histoire et non de littérature. Je ne m'intéressais pas spécialement à l'histoire, mais une fois réellement impliqué dans son étude, je me rendis compte que c'était un sujet passionnant. Pour autant, je ne ressentis pas l'envie d'aller jusqu'à un doctorat qui m'aurait permis de devenir historien (quoique mon professeur principal m'encourageât fortement à le faire). J'aimais réfléchir en lisant des livres, mais finalement je n'étais pas du style à

devenir chercheur. Comme le dit si bien Pouchkine dans *Eugène Onéguine :*

Il n'éprouvait pas le désir de fouiller dans l'énorme tas de poussière des événements composant l'histoire des nations.

Mais je ne ressentais pas non plus le moindre désir de trouver un emploi dans une entreprise ordinaire et d'y passer ma vie dans une compétition féroce et sans fin, pour gravir pas à pas les pentes glissantes de la pyramide capitaliste.

J'en vins donc à choisir, par éliminations successives, le métier d'instituteur. L'école où je travaillais était à quelques stations de métro de mon appartement. Mon oncle faisait partie du comité éducatif de la ville, et c'est lui qui me proposa le premier ce métier. Au début, je fus seulement assistant, car je n'avais pas fait les études qu'il fallait pour être maître d'école, mais en peu de temps je fus assimilé et nommé instituteur. Et si je n'avais pas choisi ce métier par vocation lorsque je commençai à l'exercer, je développai pour cette profession un amour et un respect dont je ne me serais jamais cru capable. Il serait sans doute plus exact de dire que je me découvris capable d'un profond amour et d'un profond respect pour autre chose que la littérature.

Debout sur l'estrade, face à mes élèves, je leur parlais des réalités fondamentales de la vie, du langage et du monde. Mais en même temps c'était à moi-même que je m'adressais et, à travers le regard de ces enfants, je faisais des découvertes insoupçonnées. Si on l'envisageait d'une certaine façon, enseigner pouvait être une tâche très vaste et enrichissante. Je parvins également à établir de bonnes relations avec mes élèves, mes collègues et les mères de mes élèves.

Cependant, un doute fondamental subsistait : qui étais-je ? Qu'attendais-je de la vie, et vers où voulais-je aller ?

C'est après avoir rencontré Sumire et en parlant avec elle que je commençai enfin à me sentir réellement exister. Je ne m'exprimais pas beaucoup, je passais plus de temps à écouter avec attention ce qu'elle avait à dire qu'à prendre moi-même la parole. Elle me posait un tas de questions et attendait de moi des réponses précises. Quand je n'en avais pas, elle me le reprochait, et quand ma réponse ne se révélait d'aucune utilité, elle se fâchait carrément. En ce sens, elle était différente de la plupart des gens. Lorsqu'elle me demandait quelque chose, elle attendait

vraiment que je lui donne mon avis. Aussi m'efforçais-je de le faire honnêtement et, à travers ces échanges, lui révélais-je beaucoup de moi-même (en le révélant également à moi-même).

À chacune de nos rencontres, Sumire et moi passions beaucoup de temps à discuter, sans jamais nous lasser. Les sujets ne nous manquaient pas. Nous avions des conversations plus intimes, plus passionnées que n'importe quels amants. Nous parlions de romans, du monde, de paysages, du sens des mots.

Je songeais sans cesse que ce serait merveilleux si nous étions vraiment des amants. J'aurais voulu sentir la chaleur de sa peau sur la mienne. J'aurais même voulu l'épouser si cela avait été possible, passer ma vie avec elle. Cependant, ces pensées étaient unilatérales. Il n'y avait aucun doute là-dessus : Sumire n'éprouvait pour ma personne aucun sentiment amoureux, et aucun intérêt d'ordre sexuel. Elle venait me voir pour discuter, parfois jusque tard dans la nuit, et il arriva qu'elle dorme chez moi, mais il n'y eut jamais la moindre équivoque. Vers 2 ou 3 heures du matin, elle bâillait, se glissait sous ma couette, et s'endormait aussitôt, le visage enfoncé dans mon oreiller. Moi, j'étalais un matelas par terre, mais j'avais du mal à trouver le sommeil. J'étais torturé par un mélange de fantasmes, de répugnance envers moi-même, et de réactions physiques difficilement contrôlables, qui me laissait éveillé jusqu'à l'aube.

Bien sûr, il n'était pas facile pour moi d'accepter qu'elle n'éprouvât presque aucun (pour ne pas dire aucun) intérêt pour moi en tant que représentant du sexe masculin. En sa présence, je ressentais parfois une souffrance aussi aiguë que si une lame de sabre avait pénétré dans mes chairs. Pourtant, en dépit de cette souffrance, les moments passés en sa compagnie étaient plus précieux que tout à mes yeux. C'était seulement auprès d'elle que je parvenais à oublier le sentiment de solitude inscrit en filigrane dans ma vie. Elle élargissait les limites du monde où je vivais, m'aidait à respirer plus profondément. Personne d'autre ne me faisait cet effet.

Pour soulager mes souffrances, et écarter tout risque de gestes déplacés envers elle, je me mis à coucher avec d'autres femmes. J'espérais que cela m'aiderait à apaiser toute tension sexuelle entre Sumire et moi. Je n'avais pas de succès particulier auprès d'elles. Je n'étais pas doté d'un charme viril exceptionnel et n'avais aucun talent remarquable non plus. Pourtant, un certain genre de femmes s'intéressait à ma personne (bien que la raison de cet intérêt m'échappât totalement) et venait de façon naturelle vers moi. Je découvris un jour que, si je laissais les choses suivre

leur cours, il ne m'était pas très difficile de coucher avec elles. Ces liaisons ne furent source d'aucune passion, mais elles m'apportèrent un certain réconfort.

Je me gardais bien de cacher à Sumire que j'avais des aventures. Je n'allais pas jusqu'à lui raconter les détails, mais elle était généralement au courant. Cela n'avait pas l'air de la déranger. La seule chose qui posait problème, dans mes relations avec les femmes, était que je choisissais toujours des partenaires plus âgées que moi, mariées ou ayant un fiancé officiel. Ma plus récente conquête était la mère d'un de mes élèves. Nous nous voyions en secret deux fois par mois environ, pour coucher ensemble.

— Un jour ou l'autre, tu te feras assassiner par un mari jaloux, m'avertit Sumire.

Elle avait sans doute raison. Mais je ne pouvais guère remédier à cet état de choses.

Un samedi de début juillet, je fis une sortie avec ma classe. J'emmenai mes trente-cinq élèves faire de la montagne à Okutama. Cette sortie, commencée comme toujours dans la bonne humeur et l'excitation, s'acheva dans un chaos complet. Une fois tout le monde parvenu au sommet, deux de mes élèves s'aperçurent qu'ils avaient oublié de mettre leur pique-nique dans leur sac à dos. Il était impossible d'acheter quoi que ce soit à manger dans le coin ; je fus donc obligé de leur donner les boulettes de riz enveloppées d'algues que l'école m'avait fournies pour mon déjeuner, et me retrouvai sans rien à manger. Un de mes élèves m'offrit quelques carrés de chocolat, mais, cela mis à part, je restai la journée entière le ventre vide. Ensuite, une des filles déclara qu'elle ne pouvait plus marcher, et je dus la porter sur mon dos pendant toute la descente. Deux élèves se battirent pour s'amuser, l'un d'eux tomba et se cogna la tête contre un rocher. Il eut une légère commotion cérébrale, et se mit à saigner abondamment du nez. Ce n'était pas très grave, mais sa chemise en fut ensanglantée comme après un massacre.

Je rentrai chez moi aussi usé qu'une vieille traverse de chemin de fer. Je pris un bain, bus une boisson froide, puis me glissai sous la couette sans penser à rien et éteignis la lumière, sombrant aussitôt dans un sommeil paisible et bien mérité. C'est ce moment que Sumire choisit pour me téléphoner. Je regardai le réveil à mon chevet : j'avais à peine dormi une heure. Je ne protestai pas, cependant. J'avais atteint un tel degré d'épuisement que je n'étais pas capable de le faire. Il y a des jours comme

ça.

— Dis, on pourrait se voir demain après-midi ? demanda-t-elle.

La femme que je fréquentais devait venir me voir le lendemain à 6 heures du soir. Elle garerait sa petite Toyota rouge un peu plus loin dans la rue, puis sonnerait à ma porte.

— Je suis libre jusqu'à 4 heures, répondis-je à Sumire.

Elle portait un chemisier blanc sans manches et une minijupe bleu marine, et avait de petites lunettes de soleil. Son seul accessoire était une barrette en plastique dans les cheveux. Vêtue aussi simplement et à peine maquillée, elle semblait s'exposer au monde d'une façon on ne peut plus naturelle. Pourtant, je faillis ne pas la reconnaître. Quoique je l'eusse rencontrée à peine trois semaines plus tôt, la personne assise en face de moi de l'autre côté de la table me parut appartenir à un monde complètement différent de celui de la Sumire d'avant. Pour dire cela sans emphase, elle était extrêmement belle. Quelque chose s'était épanoui en elle.

Je commandai un demi, et elle un jus de raisin.

— Ces temps-ci, j'ai du mal à te reconnaître chaque fois que je te vois.

— C'est l'époque qui veut ça, lança-t-elle comme si elle ne s'adressait à personne, tout en aspirant son jus de raisin à la paille.

— Quelle époque ?

— Une sorte d'adolescence tardive, peut-être. Quand je me réveille le matin et que je me regarde dans le miroir, j'ai l'impression d'être une autre. Si je ne fais pas attention, même moi, je vais perdre le fil.

— Tu n'as qu'à laisser les choses suivre leur cours.

— Si je me perds moi-même, où pourrai-je trouver refuge ?

— Tu pourras toujours venir chez moi, si c'est juste pour deux ou trois jours. Tu seras toujours la bienvenue, quand tu te seras perdue toi-même.

Sumire se mit à rire.

— Blague à part, remarqua-t-elle, je me demande bien où je vais.

— Je ne saurais te le dire. En tout cas, tu as arrêté de fumer, tu portes des vêtements tout simples, tes chaussettes droite et gauche sont assorties, et tu parles italien. Tu as appris à choisir le vin, tu sais te servir d'un ordinateur, et tu arrives à te lever le matin. Tu dois bien être en route pour quelque part.

— Mais je n'écris toujours pas une ligne.

— Il y a du bon et du mauvais en tout.

Sumire tordit un peu les lèvres.

— Dis, tu crois que c'est un genre de trahison ?
— De trahison ?
Sur le moment, je ne compris pas ce qu'elle entendait par là.
— De mes convictions…
— Parce que tu t'es mise à travailler, que tu es devenue plus jolie et que tu as cessé d'écrire ?
— Oui.
Je secouai la tête.
— Écoute, jusqu'ici, tu écrivais des romans parce que c'était ce que tu voulais faire. Si tu n'en as plus envie, pourquoi le ferais-tu ? Le monde ne s'écroulera pas pour autant. Aucun village ne brûlera, aucun bateau ne fera naufrage. Le rythme des marées ne s'affolera pas, la révolution ne sera pas retardée de cinq ans. Je ne crois pas qu'on puisse appeler ça une trahison.
— Comment l'appelles-tu alors ?
Je secouai de nouveau la tête.
— Personne n'utilise plus le mot « trahison », de nos jours. C'est peut-être un peu démodé. Il n'y a que dans une communauté, s'il en existe encore, que tu trouveras des gens pour te dire que tu commets une trahison. Moi, je ne connais pas tous les détails de la situation. Mais je ne vois pas pourquoi tu devrais écrire si tu n'en éprouves pas le besoin.
— Les communautés, c'est ce truc inventé par Lénine ?
— Non, Lénine, c'était les kolkhozes. Mais ça, il n'en reste plus un seul, sans le moindre doute.
— Ce n'est pas que je n'éprouve pas le besoin d'écrire, constata Sumire, puis elle réfléchit avant d'ajouter : En fait, je veux écrire et je ne le peux pas. Je m'installe devant mon ordinateur, mais rien ne vient : ni les mots, ni les idées, ni les scènes. Le pur néant. Alors qu'il y a peu de temps encore, j'avais tellement de choses à écrire que je ne savais pas par où commencer. Que s'est-il passé, bon sang ?
— Tu me poses la question à moi ?
Sumire hocha la tête.
Je bus une gorgée de bière fraîche, essayai de mettre de l'ordre dans mes pensées.
— Peut-être qu'en ce moment tu essaies de trouver ta place dans le cadre d'une nouvelle fiction. Tu es tellement occupée par ça que tu n'as pas besoin d'exprimer tes sentiments sous forme de mots. Ou alors, tu n'en as pas le temps, simplement.
— Je ne saisis pas très bien, mais dis-moi : toi aussi, tu cherches ta

place au centre d'une fiction ?

— C'est ce que font la plupart des gens – moi y compris, bien sûr. Tu n'as qu'à penser au système de transmission d'une voiture. C'est quelque chose que l'on place entre soi et la dure réalité du monde. On utilise toute la puissance de l'extérieur, mais en la contrôlant grâce à des pignons, ce qui permet de changer de vitesse en douceur. Ainsi, nos petits organismes fragiles sont protégés. Tu comprends ce que je veux dire ?

Sumire eut un faible hochement de tête.

— Vaguement. Et donc, je ne serais pas encore bien adaptée à mon nouveau cadre de fiction, c'est ça ?

— Pour l'instant, tu ne sembles pas savoir toi-même de quel genre de fiction il s'agit exactement. Tu ne connais pas le scénario, et le style n'est pas défini. Tu possèdes juste le nom de l'héroïne. Pourtant, tu essaies *réellement* de te transformer toi-même. Encore un peu de patience, et cette fiction se mettra en œuvre pour te protéger, tu verras se dessiner les contours d'un nouveau monde… Mais tu n'en es pas encore là. Et puis, il y a un risque.

— Autrement dit, d'après toi, j'ai enlevé l'ancienne courroie de transmission, et je suis toujours en train de fixer la nouvelle. Alors, forcément, le moteur a des ratés ?

— Sans doute.

Sumire prit son air buté habituel et resta un long moment à piquer du bout de sa paille les malheureux glaçons en train de se dissoudre au fond de son verre. Puis elle leva la tête et me regarda.

— Moi aussi je me rends compte que c'est risqué, tu sais. Comment te dire ? Parfois, je me sens très seule. Sans aucun soutien, comme si tous les cadres autour de moi avaient été enlevés. Comme si j'avais été jetée dans les ténèbres intersidérales, sans corde pour me retenir. J'ignore même où ma trajectoire me conduit.

— Un Spoutnik égaré, en quelque sorte ?

— Peut-être bien, oui.

— Mais tu as Miu.

— Pour le moment.

Un long silence s'ensuivit. Je finis par demander :

— Tu crois que Miu elle aussi désire *ça ?*

Sumire hocha la tête.

— Oui, je crois que oui. Elle le désire peut-être aussi fort que moi.

— Et tu crois que même le domaine physique est inclus là-dedans ?

— C'est difficile à discerner – de son côté, je veux dire. Du coup, moi,

je suis perdue, en pleine confusion.

— La confusion des sentiments. Classique, constatai-je.

Au lieu de répondre, Sumire tordit un peu les lèvres.

— Mais pour ta part, ajoutai-je, tu te sens prête ?

Sumire hocha la tête, une seule fois, avec fermeté. Elle était sérieuse. Je m'appuyai au dossier de ma chaise, croisai les bras derrière ma tête.

— Il ne faudrait pas que tu cesses de m'aimer pour autant, déclara-t-elle.

Cette phrase me parvint comme de l'extérieur de ma conscience, on aurait dit une réplique d'un vieux film de Godard en noir et blanc.

— Mais je n'ai pas cessé de t'aimer pour autant, répliquai-je.

Je revis Sumire un dimanche, deux semaines plus tard, pour l'aider à déménager. J'étais le seul à pouvoir le faire, car elle avait pris sa décision très soudainement, mais ce n'était pas très compliqué : elle avait si peu d'affaires. La pauvreté a ses bons côtés.

J'avais emprunté le minibus Toyota d'un ami pour transporter les affaires de Sumire jusqu'à son nouveau lieu de résidence, à Yoyogi-Uehara. L'immeuble n'était ni récent ni luxueux, mais comparé à son appartement tout en bois de Kichijoji, qui aurait presque mérité d'être classé aux monuments historiques, c'était un progrès relatif.

Grâce à un agent immobilier de ses amis, Miu avait déniché, cet appartement bien situé, au loyer peu élevé, et qui offrait une jolie vue de ses fenêtres. Sumire disposait ainsi de deux fois plus d'espace qu'auparavant. Parfois, cela vaut la peine de déménager. Maintenant, elle était tout près du parc Yoyogi et, si elle le voulait, elle pouvait se rendre au bureau à pied.

— À partir du mois prochain, je vais travailler cinq jours par semaine, m'annonça-t-elle. Trois jours, c'est une solution bâtarde ; à la limite, il sera plus simple d'aller au bureau tous les jours. J'ai un loyer un peu plus élevé qu'avant à payer, et puis, d'après Miu, la situation de salarié à temps plein offre plein d'avantages. De toute façon, je n'écris plus une ligne, même quand je reste à la maison, alors…

— Tu as raison, ce n'est peut-être pas plus mal, acquiesçai-je.

— Si je travaille tous les jours, je serai obligée d'avoir une vie mieux organisée, que je le veuille ou non. Comme ça, je cesserai de te téléphoner au milieu de la nuit, c'est aussi un avantage.

— Un très gros avantage. Je suis un peu triste que tu partes habiter si loin de chez moi, mais…

— Tu le penses vraiment ?

— Bien sûr. Tu veux que j'arrache mon cœur sans tache de ma poitrine pour te prouver ma sincérité ?

J'étais assis sur le plancher nu de son nouvel appartement, le dos appuyé au mur. Comme le lieu manquait cruellement de mobilier, il donnait l'impression d'être vide, inhabité. Il n'y avait pas de rideaux aux fenêtres ; les livres, trop nombreux pour les étagères, étaient agglutinés par terre comme un groupe de réfugiés politiques. Seul ressortait un grand miroir en pied tout neuf, posé contre le mur : le cadeau que Miu avait fait à Sumire à l'occasion de son emménagement. Les cris des corbeaux dans le parc parvenaient jusqu'à nous, portés par la brise du soir. Sumire s'installa à côté de moi.

— Dis…, lança-t-elle.

— Hmm ?

— Même si je ne suis qu'une moins que rien de lesbienne, tu resteras mon ami ?

— Je ne vois pas le rapport. Tu sais, ma vie sans toi, c'est comme une compilation de Bobby Darin sans *Mack the Knife*.

Sumire plissa les paupières et me regarda.

— Certains détails m'échappent dans ta métaphore, mais tu veux dire que tu te sentirais triste sans moi, c'est ça ?

— En gros, oui.

Sumire posa sa tête sur mon épaule. Ses cheveux étaient retenus en arrière par une barrette, laissant apparaître de minuscules oreilles bien modelées. Tellement mignonnes qu'on les aurait crues juste sorties du moule. Des oreilles douces, fragiles. Je pouvais sentir son souffle sur ma peau. Elle portait un short rose, et un tee-shirt bleu marine tout délavé, qui moulait ses petits seins. Une légère odeur de sueur flottait autour de nous : l'odeur de sa transpiration, délicatement mêlée à la mienne.

Je mourais d'envie de la prendre dans mes bras. Une violente impulsion de la renverser sur le plancher sans plus de façons m'avait saisi. Mais je savais que cela ne servirait à rien, et ne nous mènerait nulle part. Je respirais par saccades, avec la sensation que mon champ de vision s'était brusquement rétréci. Ne trouvant plus d'issue par où s'écouler, le temps s'était mis à stagner. Je sentais mon désir enfler, durcir dans mon pantalon, lourd comme une pierre. J'étais empli de trouble et de confusion. Cependant, je parvins à reprendre une contenance. J'emplis mes poumons d'air frais, fermai les yeux et, au cœur

de ces incohérentes ténèbres, me mis à compter lentement. Mon excitation était si violente que j'en avais les larmes aux yeux.

— Moi aussi, je t'aime beaucoup, tu sais, affirma Sumire. Plus que quiconque dans ce vaste monde.

— Après Miu, remarquai-je.

— Miu, c'est différent.

— De quelle façon ?

— Ce que j'éprouve pour elle n'a rien à voir avec les sentiments que j'ai pour toi. Avec elle, je… Comment dire ?

— Nous, banals hétérosexuels sans valeur, avons des expressions commodes pour en parler. On appelle ça « bander ».

Sumire se mit à rire.

— Je n'ai jamais désiré quoi que ce soit aussi fortement dans ma vie, mis à part devenir écrivain. Je me suis toujours contentée de ce que j'avais entre les mains, sans aspirer à davantage. Mais maintenant, maintenant, je désire Miu. Je la veux. De toutes mes forces. Je veux qu'elle soit à moi. Il me la faut, tu comprends ? Il n'existe pas la moindre alternative. Je ne sais pas comment j'en suis arrivée là. C'est ça, bander pour quelqu'un, non ?

Je hochai la tête. Mon pénis était toujours aussi dur. Je priai pour que Sumire ne s'en aperçoive pas.

— Il y a une réplique de Groucho Marx que j'aime bien, répondis-je. « Elle était tellement amoureuse de moi qu'elle ne voyait plus rien. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle était amoureuse de moi ! »

Sumire rit de bon cœur.

— J'espère que tout se passera comme tu veux ajoutai-je. Seulement, il vaut mieux que tu fasses très attention. Tu n'es pas assez protégée pour le moment, ne l'oublie pas.

Sumire prit ma main sans répondre et la serra doucement. Sa petite paume douce était légèrement moite. J'imaginai cette main se posant sur mon sexe durci, le caressant. J'avais beau m'intimer de ne plus y penser, impossible d'arrêter. Comme disait Sumire, il n'existait pas d'alternative. J'imaginai mes propres mains lui enlevant son tee-shirt, son short, ses sous- vêtements. J'imaginai la sensation du bout de ma langue sur ses tétons durcis. Ensuite, je lui ouvrirais les cuisses, pénétrerais au cœur de sa tiède intimité. Lentement, jusqu'au plus profond des ténèbres. Des ténèbres qui m'inviteraient, me retiendraient en elles, me serreraient… J'étais incapable de mettre un terme à ces fantasmes. Je fermai à nouveau

les yeux. Un paquet de temps s'écoula. Je baissai la tête, attendant, immobile, que cette brûlante tempête cesse de faire rage au-dessus de moi.

Sumire me proposa de dîner avec elle. Mais je devais rapporter le soir même à Hino la Toyota que j'avais empruntée. Et surtout, je voulais me retrouver seul à seul aussi vite que possible, étant donné la violence de mon désir. Si je restais un instant de plus avec Sumire en chair et en os, je n'étais pas sûr de pouvoir continuer à me maîtriser. Il me semblait que, passé un certain point, je ne serais plus moi-même.

— Bon, alors je t'inviterai à dîner dans le coin, dans un vrai restaurant, un de ces jours, promit Sumire au moment de nous quitter. La semaine prochaine, peut-être ? Garde du temps pour moi la semaine prochaine, OK ?

Je répondis que, oui, je garderais du temps pour elle.

Je jetai un coup d'œil dans le miroir sans y penser, en passant devant, et la vue de mon visage me surprit : je me trouvai une étrange expression. C'était bien moi, mais cette expression ne m'appartenait pas. Je n'eus pas le courage de reculer pour me regarder à nouveau et examiner en détail de quoi j'avais l'air.

Sumire me reconduisit jusqu'à la porte, et resta debout sur le seuil de sa nouvelle demeure pour me dire au revoir en agitant la main, chose plutôt rare.

Mais finalement, tout comme nombre de ces belles promesses qui traversent nos vies, notre dîner au restaurant la semaine suivante n'eut jamais lieu.

Plus tard, début août, je reçus une longue lettre de Sumire.

6

Un gros timbre italien aux couleurs vives était collé sur l'enveloppe. Le cachet indiquait que la lettre avait été postée de Rome, mais la date était illisible.

Ce jour-là, j'étais allé à Shinjuku pour la première fois depuis longtemps, avais fait l'acquisition de quelques publications récentes à la librairie Kinokuniya, puis étais entré dans un cinéma où j'avais vu un film de Luc Besson. J'avais mangé une pizza aux anchois dans une brasserie, en buvant un demi de bière brune à la pression. Ensuite, je m'étais dépêché de prendre le métro avant l'heure de pointe, et j'étais retourné à Kunitachi par la ligne centrale, tout en feuilletant les livres que j'avais achetés. J'avais l'intention, une fois à la maison, de me préparer un dîner tout simple et de regarder le match de foot à la télévision. C'était la façon idéale de passer une soirée de vacances d'été. Il faisait chaud, j'étais seul, libre, je ne dérangeais personne et personne ne me dérangeait.

En arrivant chez moi, je trouvai la lettre de Sumire dans la boîte. Le nom de l'expéditeur ne figurait pas sur l'enveloppe, mais je reconnus tout de suite cette écriture – des caractères pareils à des hiéroglyphes, compacts, rigides, sans compromis, qui m'évoquaient ces petits scarabées parfois visibles dans les pyramides d'Égypte. On aurait dit qu'ils allaient se mettre à bouger d'un instant à l'autre et retourner en file indienne dans les ténèbres de l'Histoire. Une lettre de *Rome ?*

Je commençai par ranger dans le réfrigérateur les victuailles que j'avais achetées en route au supermarché, me versai un grand verre de thé glacé, le bus. Ensuite, je m'assis dans la cuisine, ouvris l'enveloppe à l'aide d'un couteau à fruit qui se trouvait par là. Elle contenait cinq pages de papier à lettres à l'enseigne de *l'Excelsior Hôtel* de Rome, couvertes de caractères tracés à l'encre bleue, d'une écriture fine et serrée. Écrire autant avait dû lui prendre un certain temps. Sur un coin de la dernière page, je remarquai une tache brunâtre – du café peut-être ?

Comment vas-tu ?

J'imagine ta surprise en recevant soudain une lettre de moi en

provenance de Rome, sans le moindre avertissement. Mais tu es tellement calme de nature qu'il faut sans doute plus qu'une lettre d'Italie pour te déconcerter. Rome est une destination trop touristique. Il aurait fallu que je t'écrive du Groenland, de Tombouctou ou du détroit de Magellan. Enfin, pour ma part, je dois dire que je n'en reviens pas de me retrouver comme ça à Rome.

Quoi qu'il en soit, je veux d'abord te demander pardon de ne pas avoir tenu ma promesse de t'inviter au restaurant en remerciement de ton aide pour le déménagement. En fait, j'ai dû partir en Europe très peu de temps après. Les heures ont passé extrêmement vite avant mon départ, car j'ai eu une montagne de choses à régler : aller chercher mon passeport, m'acheter une valise, finir le travail que j'avais en cours, etc. Comme tu le sais, je n'ai pas une mémoire extraordinaire, mais en revanche je suis quelqu'un qui tient ses promesses, dans la mesure où je me rappelle les avoir faites. Voilà pourquoi je voulais commencer par te présenter mes excuses.

Mon nouvel appartement est plutôt agréable. Un déménagement est toujours un mauvais moment à passer (en l'occurrence, c'est surtout toi qui as supporté cet aspect pénible, et je t'en suis reconnaissante), mais, une fois terminé, le changement est plutôt agréable. Il n'y a pas de coq dans le voisinage comme à Kichijoji, mais plein de corbeaux aussi bruyants qu'un groupe de pleureuses professionnelles. Dès l'aube, ils se rassemblent en bandes avec tous leurs copains dans le parc Yoyogi et se mettent à crier avec autant d'énergie que pour annoncer la fin du monde, si bien qu'il devient impossible de fermer l'œil. Pas besoin de réveil pour se lever le matin. Heureusement, je mène désormais une vie aussi régulière que tôt, debout avec les poules et couchée avec le soleil comme tout agriculteur qui se respecte. Il me semble que je commence à être capable de comprendre l'effet que ça fait quand quelqu'un te téléphone à 3 heures et demie du matin, avec un tel rythme de vie. J'ai bien dit : « je commence », hein, ça ne va pas plus loin pour l'instant.

Je t'écris cette lettre à la terrasse d'un café au fond d'une ruelle de Rome, attablée devant un espresso aussi corsé que de la sueur de démon, et… comment t'expliquer ? Je me sens dans un état étrange, comme si je n'étais pas moi-même. Je ne saurais pas très bien exprimer ce que j'éprouve, mais on dirait que quelqu'un est venu me démonter pièce

après pièce pendant que je dormais à poings fermés, puis a rassemblé les morceaux en hâte avant mon réveil.

J'ai beau m'inspecter de tous les côtés, force m'est de constater qu'il s'agit bien de moi-même, mais en même temps je suis différente de d'habitude. Je ne me rappelle pas très précisément comment je suis « d'habitude ». Car depuis ma descente d'avion, je suis accablée par cette illusion – du moins, j'espère que c'est bien une illusion – de déstructuration.

Quand je réfléchis et que je me demande ce que je fais à Rome en ce moment, je ne peux m'empêcher de trouver un air d'étrangeté à tout ce qui m'entoure. Naturellement, si je remonte au point de départ, je suis capable d'expliquer ma présence ici, mais je ne parviens pas à me convaincre qu'il s'agit de la réalité. La Sumire assise à cette terrasse et l'image mentale que j'ai de moi sont étrangères l'une à l'autre. Pour dire les choses autrement, je pense que je pourrais très bien ne pas me trouver là. Je suis consciente que mes paroles manquent de précision, mais j'espère que tu comprends quand même ce que je veux dire.

Une seule chose est sûre : je voudrais que tu sois ici avec moi. Quand je suis loin de toi – même si je suis auprès de Miu – je me sens triste. Si je m'éloignais encore plus, je serais encore plus triste, c'est sûr. Je serais heureuse que tu éprouves la même chose pour moi, mais en fait j'ignore ce qu'il en est.

En tout cas, donc, je voyage en Europe en compagnie de Miu. Elle avait des affaires à régler en Italie et en France et devait partir deux semaines, et elle a décidé de m'emmener avec elle en tant que secrétaire. Elle m'a annoncé ça un beau matin sans prévenir, à ma grande surprise. Je ne crois pas être d'une grande utilité en tant que « secrétaire » mais Miu dit qu'il faut penser à l'avenir, et aussi que ce voyage est ma récompense pour avoir réussi à arrêter de fumer. Ça vaut la peine d'avoir enduré autant de souffrances pour y arriver !

Nous avons d'abord pris l'avion jusqu'à Milan, visité la ville, puis loué une Alfa Romeo bleue afin de descendre vers le sud par l'autostrada. En chemin, nous avons visité quelques exploitations viticoles en Toscane pour discuter affaires, avons logé dans de charmants hôtels de petites bourgades, et sommes arrivées à Rome. Comme les discussions d'affaires se déroulent toujours en anglais ou en

français, je n'ai pas eu tellement l'occasion d'intervenir mais en revanche, dans la vie courante, mon italien se révèle très utile. Et si on allait en Espagne (cette fois-ci, malheureusement, on n'aura pas le temps de pousser jusque-là), je pense que je pourrais aider Miu encore plus.

Comme la voiture que nous avons louée n'a pas de direction assistée, j'ai dû renoncer à la conduire, par manque d'habitude. C'est donc Miu qui a été tout le temps au volant. Mais apparemment, elle n'a aucune difficulté à y rester de longues heures de suite. En la regardant traverser tranquillement la Toscane, pays de collines où les routes ont de nombreux tournants, en embrayant et débrayant sans cesse, comme en rythme, j'avais le cœur qui tremblait (je ne blague pas). Rien qu'à être ainsi, assise immobile à côté d'elle, si loin du Japon, j'éprouvais un incroyable sentiment de plénitude. J'aurais voulu que ça dure toujours.

Si je commence à te parler aussi de la magnificence des repas et des vins en Italie, ma lettre risque de devenir très longue, aussi je laisse ce sujet pour la prochaine occasion. À Milan, nous avons passé notre temps à arpenter le quartier commerçant et à écumer les boutiques. Miu a acheté un tas de robes, de chaussures, de sous-vêtements. Moi, rien, à part un pyjama parce que j'avais oublié d'emporter le mien (je n'ai pas beaucoup d'argent, et puis il y avait tellement de belles choses que je n'aurais pas su quoi choisir. En pareille situation, tout pouvoir de jugement m'abandonne, comme des plombs qui sautent) ; en tout cas ça m'a bien amusée d'accompagner Miu dans les magasins. Elle adore faire les boutiques, mais elle ne choisit que des articles superbes et en prend peu. Elle mange de la même façon, en sélectionnant le meilleur et en se contentant de quelques bouchées. Elle est intelligente et pleine de charme. Quand je la regarde choisir des sous-vêtements et des bas de luxe en soie fine, j'en ai la respiration coupée. Mon front se met à perler de sueur. C'est bizarre, hein ? Alors que je suis une fille moi aussi… Enfin bon, je m'arrête sur ce chapitre, car si je commence à te parler des courses, ça va être long aussi.

À l'hôtel nous dormons dans des chambres séparées. Miu est assez nerveuse sur ce point-là. Une seule fois, dans un hôtel à Florence, on nous a mises dans la même chambre, suite à une erreur de réservation, il y avait des lits jumeaux, nous n'avons donc pas dormi ensemble ;

mais, pour ma part, partager sa chambre suffisait à me faire bondir le cœur. Je l'ai vue sortir de la salle de bains, enveloppée d'une serviette, et je l'ai aussi vue se changer. Bien sûr, je feignais d'être absorbée dans un livre, mais je l'observais du coin de l'œil. Elle a un corps magnifique. Elle n'était pas complètement nue, elle avait gardé ses sous-vêtements, mais elle a vraiment une plastique à couper le souffle. Mince, les fesses fermes et musclées, une vraie œuvre d'art. J'aurais voulu que tu la voies toi aussi (c'est un peu tordu comme idée, mais bon…).

Je me suis imaginée dans ses bras, serrée contre ce corps lisse et mince. À force de me livrer à ces fantasmes salaces, allongée dans le lit voisin du sien, j'ai eu l'impression d'être entraînée peu à peu vers un autre lieu. C'est sans doute dû à l'état d'excitation dans lequel je me trouvais, mais du coup mes règles se sont déclenchées la nuit même, bien en avance sur la date prévue. Une vraie catastrophe… Pff ! Je ne vois pas pourquoi je te raconte ce genre de choses dans une lettre, mais, après tout, c'est un épisode du voyage.

Hier soir, nous sommes allées à un concert. Normalement, la saison musicale est terminée à Rome, aussi nous ne nous attendions pas à grand-chose. Cependant, c'était un concert plein de charme. Martha Algeritch a joué le concerto numéro 1 de Liszt. J'adore ce morceau. L'orchestre était dirigé par Giuseppe Cinopolli. Absolument magnifique : une musique à donner le frisson, qui élargit ton champ de vision. Trop belle, peut-être, pour mon goût – je crois que je préfère ce morceau interprété de façon moins noble, un peu plus vulgaire, par l'orchestre d'une fête de village, tu vois. En dehors de sa difficulté d'interprétation, ce que j'aime c'est l'émotion que suscite cette musique. Sur ce point, mes goûts concordent avec ceux de Miu. À Venise, un festival de musique de Vivaldi vient de débuter, et elle aimerait bien que nous y allions aussi. Ensemble, nous parlons sans fin de musique – un peu comme je parle de littérature avec toi.

Je me rends compte que ma lettre est assez longue. On dirait que j'ai du mal à m'arrêter, une fois que j'ai pris un stylo. J'ai toujours été comme ça. On dit qu'une jeune fille bien élevée ne s'éternise pas dans les cafés, mais quand il s'agit d'écrire (et peut-être pas seulement ?) je suis désespérément mal élevée. Le serveur, dans son beau tablier blanc, me

jette de temps en temps des coups d'œil écœurés, mais, de toute façon, je vais m'arrêter car j'ai mal au poignet à force d'écrire. D'ailleurs, je n'ai plus de papier.

Miu est partie rendre visite à une de ses amies qui vit à Rome, et moi je me suis promenée dans le quartier de l'hôtel, et me suis arrêtée dans ce café pour l'envoyer rapidement des nouvelles. Comme si j'étais sur une île déserte, et jetais à la mer un message dans une bouteille. Curieusement, dès que Miu s'éloigne un peu et que je me retrouve seule, je n'ai pas une envie folle de découvrir des lieux que je ne connais pas. Alors que je visite Rome pour la première fois de ma vie (et peut-être la dernière), je n'ai aucun désir d'aller voir je ne sais plus quelles ruines célèbres, ni de faire des courses. Rester assise dans un café et renifler les odeurs de la ville comme un petit chien, tendre l'oreille aux bruits et aux voix, observer les passants, suffit à mon contentement.

Et puis, je viens de m'en rendre compte à l'instant, ce curieux sentiment d'être éparpillée dont je te parlais au début de ma lettre s'est amenuisé pendant que je t'écrivais. À tel point qu'il ne me dérange plus vraiment. J'ai la même impression que quand je ressortais de la cabine téléphonique après t'avoir appelé au milieu de la nuit. Peut-être que tu as ce genre d'effet sur moi ?

Qu'en penses-tu ? En tout cas, fais des prières pour moi, pour que j'aie de la chance et que je trouve le bonheur. J'en ai besoin.

À bientôt.

P.-S. : Je rentre au Japon vers le 15 août. On pourra dîner ensemble, comme promis, avant la fin de l'été.

Deux jours plus tard, je reçus une seconde lettre, postée d'un village de France dont le nom m'était parfaitement inconnu. Cette fois, c'était un mot très court. Sumire et Miu avaient laissé leur voiture de location à Rome et étaient allées à Venise en train. Elles avaient passé deux jours à écouter du Vivaldi. La plupart des concerts se déroulaient dans l'église où ce compositeur avait été prêtre. *J'ai tellement écouté cette musique que je ne veux plus entendre une seule note de Vivaldi pendant au moins six mois*, écrivait Sumire. Ensuite, elle m'expliquait longuement combien les poissons grillés en papillotes des restaurants vénitiens étaient délicieux.

Sa description était si évocatrice que j'eus envie de prendre l'avion aussitôt pour aller en déguster moi aussi.

Après Venise, elles étaient retournées à Milan et, de là, avaient pris l'avion pour Paris. Après s'être reposées un peu (puis avoir fait à nouveau du shopping), elles s'étaient rendues en Bourgogne en train. Des amis de Miu possédaient une grande maison – en réalité un véritable manoir – dans cette région, où elles avaient été invitées à séjourner. De là, tout comme en Italie, Miu s'était mise à rayonner dans le coin pour rendre visite à de petites propriétés viticoles et parler affaires. Quand elles avaient un après-midi libre, elles préparaient un pique-nique qu'elles mettaient dans un panier, et partaient faire des marches en forêt. Non sans emporter quelques bonnes bouteilles, bien sûr. *Ici le vin est tout simplement divin,* écrivait Sumire.

À propos, mes plans vont sans doute changer, et nous ne serons pas de retour au Japon pour le 15 août. Il est question que nous prenions quelques vacances sur une petite île grecque après ce voyage en France. Un gentleman anglais que j'ai rencontré ici (un vrai *gentleman) possède une villégiature en Grèce, et m'a invitée à y séjourner aussi longtemps que je voudrais. Ça me fait rêver ! Miu a bien envie de venir aussi. On a besoin d'un peu de vraies vacances après ce voyage d'affaires. Allongées sur une plage de sable blanc au bord de la mer Égée, nos deux belles paires de seins tournées vers le soleil, nous regarderons les nuages passer lentement dans le ciel, tout en buvant du résiné. Tu ne trouves pas ça tentant ?*

Je trouvais ça très tentant, bien sûr.

Cet après-midi-là, j'allai à la piscine municipale, nageai un peu, puis passai une heure à lire dans un café climatisé. Ensuite, je rentrai chez moi, écoutai un vieux disque de Ten Years After en repassant trois chemises. Puis je bus du vin blanc acheté en promotion que je mélangeai avec du Perrier, et regardai un match de foot que j'avais enregistré à la télé. De temps en temps, je secouais la tête en soupirant et lançais des commentaires tels que : « Moi, je n'aurais pas fait cette passe ! » C'est toujours facile de critiquer les erreurs des autres, et ça fait du bien.

Après le match, je m'enfonçai dans mon fauteuil et contemplai le plafond, en rêvant à Sumire dans son village français. Mais elle était peut-être déjà sur l'île grecque. Peut-être qu'elle était allongée sur la plage et

regardait les nuages passer. Qu'elle soit à Rome, en Grèce, à Tombouctou ou à Ajuanda importait peu : elle était très loin, voilà tout ce qui comptait. Et, qui sait, peut-être allait-elle s'éloigner encore davantage ? À cette idée, je me sentis triste et seul – un malheureux insecte sans projet ni croyance, accroché machinalement à un mur élevé, par une nuit venteuse. Sumire aussi se disait triste, loin de moi. Mais elle avait Miu à ses côtés. Moi, je n'avais personne. Personne d'autre que moi-même. Comme toujours.

Le 15 août arriva sans que Sumire revienne. Son téléphone était branché sur le répondeur, et donnait seulement un message laconique : « Je suis en voyage. » Elle avait acheté cet appareil juste après son déménagement. Pour ne plus avoir à marcher la nuit sous la pluie avec un parapluie jusqu'à la cabine la plus proche. Ça m'avait paru une idée assez saine. Je ne laissai pas de message.

Le 18, j'appelai à nouveau chez elle. Je tombai sur la même annonce. Après le petit « bip » mécanique, je laissai un message tout simple, lui demandant de me contacter à son retour. Mais je ne reçus aucun appel dans les jours suivants. Sans doute Sumire et Miu se plaisaient-elles sur leur île grecque, et n'avaient aucune envie de rentrer rapidement au Japon.

Entre ces deux coups de téléphone, je participai une journée à l'entraînement de l'équipe de foot de l'école, et je couchai avec ma « petite amie ». Elle rentrait de vacances à Bali avec son mari et leurs deux enfants, ce qui fait qu'elle était joliment bronzée. Tandis que je la tenais dans mes bras, je ne pus m'empêcher de penser à Sumire sur son île grecque, à cause de ce bronzage. Quand je la pénétrai, je m'imaginai qu'il s'agissait de Sumire.

Si je ne l'avais pas connue, je serais peut-être tombé amoureux de cette femme, plus âgée que moi de sept ans et dont l'un des enfants était mon élève. J'aurais pu m'impliquer dans ma relation avec elle. Elle était belle, active, douce. Elle se maquillait un peu trop à mon goût, mais s'habillait avec soin. Elle faisait attention à son régime parce qu'elle se trouvait trop grosse – cependant, il n'en était rien : elle avait un corps épanoui et irréprochable. Elle savait exactement ce que je voulais, et ce que je ne voulais pas. Jusqu'où elle pouvait aller avec moi, et où elle devait s'arrêter – au lit, et dans la vie aussi. Quand j'étais avec elle, j'avais

l'impression de prendre l'avion en classe affaires.

« Je ne fais plus l'amour avec mon mari depuis un an, m'avait-elle avoué un jour, blottie dans mes bras. Je ne le fais qu'avec toi, tu sais. »

Mais j'étais incapable de l'aimer. Parce que je ne ressentais jamais avec elle cette intimité spontanée, inconditionnelle, pourrait-on dire, que je partageais avec Sumire. Entre cette femme et moi, il y avait toujours un voile fin et transparent. On le voyait à peine tant il était fin, mais il n'en restait pas moins que quelque chose nous séparait. Si bien qu'il m'arrivait, lorsque je me retrouvais face à elle, ou souvent aussi au moment où nous nous quittions, de ne rien trouver à lui dire. Avec Sumire, ça ne m'était jamais arrivé. Passer du temps avec ma maîtresse ne faisait que me confirmer une vérité indéniable : j'avais besoin, plus que jamais, de Sumire.

Après le départ de mon amie, je partis me promener seul. Je marchai un moment sans but, puis j'entrai dans un bar près de la gare, et commandai un *Canadian Club on the rocks*. Comme toujours dans ces instants-là, je me sentais le type le plus malheureux du monde. J'avalai d'un trait le premier verre d'alcool, en commandai un second. Puis je fermai les yeux, et pensai à Sumire – à elle, et à ses seins pointés vers le soleil, sur la plage de sable blanc d'une île grecque. À la table voisine, deux couples d'étudiants buvaient de la bière en riant et en discutant gaiement. Le haut-parleur diffusait un morceau plein de nostalgie de Huey Lewis and the News. Une odeur de pizza au feu de bois flottait dans l'air.

Je me mis à évoquer le passé. Où et quand ma jeunesse (ou ce qu'il est convenu d'appeler ainsi) s'était-elle achevée ? Était-elle vraiment achevée ? Jusqu'à tout récemment, me semblait-il, j'étais un adolescent sur la voie de l'âge adulte. Les chansons de Huey Lewis and the News étaient en tête du hit-parade. C'était il y a quelques années à peine. Et maintenant, je tournais à vide dans un circuit fermé. Je repassais sans cesse au même endroit. Toutefois, j'avais beau savoir que je n'arriverais nulle part, je ne parvenais pas à m'arrêter de tourner en rond. Si je n'avais pas fait au moins ça, j'aurais été incapable même de survivre.

Cette nuit-là, je reçus un coup de téléphone de Grèce. À 2 heures du matin. Mais ce n'était pas Sumire qui m'appelait, c'était Miu.

7

J'entendis d'abord une grosse voix masculine hurler mon nom dans le téléphone, puis me demander en anglais avec un accent à couper au couteau : « C'est bien vous ? » Tiré d'un profond sommeil, j'avais l'esprit à peu près aussi vif qu'une rizière sous la pluie, et ne comprenais rien à ce qui se passait. Les draps gardaient encore le souvenir de mon après-midi d'ébats érotiques, et la réalité était légèrement décalée, comme un cardigan dont les boutons ne seraient pas mis dans les bonnes boutonnières. L'homme répéta mon nom, puis sa question :

— C'est bien vous ?

— C'est bien moi, déclarai-je.

Prononcé par lui, mon nom était méconnaissable, mais il devait tout de même s'agir de moi.

Suivirent de violents grésillements, comme si deux masses d'air essayant de forcer leur passage à travers la ligne venaient d'entrer en collision. Ça doit être Sumire qui m'appelle de Grèce, conclus-je. J'éloignai un peu le téléphone de mon oreille, et m'apprêtai à entendre sa voix. Mais c'est celle de Miu qui retentit à la place.

— Sumire a déjà dû vous parler de moi ? dit-elle.

Je répondis que oui.

Sa voix, déformée par la distance, paraissait très lointaine, désincarnée. J'y perçus cependant une certaine tension. Quelque chose de dur et froid comme un éclat de glace pénétrait dans la pièce à travers le combiné. Complètement réveillé, je me redressai sur le lit, serrant le téléphone dans ma main.

— Je n'ai pas le temps de tout vous expliquer maintenant, déclara Miu dans un débit rapide. Je vous téléphone d'une île en Grèce, c'est très difficile d'avoir Tokyo, et même quand on y arrive on est toujours coupés. J'ai déjà essayé plein de fois sans parvenir à vous joindre. Alors, je laisse les politesses de côté et je vais droit au but, d'accord ?

— D'accord.

— Pouvez-vous venir ici ?

— Ici… vous voulez dire en Grèce ?

— Oui. Le plus vite possible.

Je lançai la première phrase qui me vint à l'esprit :

— Il est arrivé quelque chose à Sumire ?

Miu fit une pause, le temps de reprendre son souffle.

— Je ne sais pas encore. Mais je pense qu'elle aimerait que vous soyez ici.

— Vous « pensez qu'elle aimerait » ?

— J'en suis sûre. Écoutez, je peux difficilement vous expliquer la situation au téléphone. On risque d'être coupés à tout moment, et c'est un problème délicat. Je préférerais vous en parler face à face. Je vous rembourserai votre billet d'avion. Venez dès que possible, je vous en prie. Le plus tôt sera le mieux. Prenez un aller-retour en première classe ou en ce que vous voudrez, mais venez.

Il me restait dix jours de vacances avant le début du nouveau trimestre. Rien ne m'empêchait d'aller en Grèce si je le désirais. Je devais assister à deux réunions à l'école avant la rentrée, mais je trouverais bien une excuse.

— Je pense pouvoir venir, répondis-je. Oui, d'accord. Mais dites-moi où je dois aller exactement.

Elle me donna le nom d'une île, je le notai sur la couverture du livre posé à mon chevet. J'avais déjà entendu ce nom quelque part.

— Prenez un avion d'Athènes jusqu'à Rhodes, et de là le ferry. Il n'y en a que deux par jour, un le matin et un le soir, je descendrai vérifier au port si vous êtes arrivé. Ça ira ?

— Sans doute. Simplement…

À ce moment-là, la ligne fut coupée. Brusquement et violemment, comme une corde tranchée d'un coup. Puis il y eut les mêmes grésillements qu'au début. Je gardai le combiné contre mon oreille pendant encore une minute, dans l'espoir que la ligne serait rétablie, mais seuls me parvenaient ces grésillements qui me faisaient mal aux oreilles. Je renonçai, raccrochai, et me levai. Je gagnai la cuisine, bus un grand verre de thé glacé, puis, adossé au frigo, essayai de remettre de l'ordre dans mes pensées.

Allai-je vraiment acheter un billet d'avion et partir pour la Grèce ? La réponse était « Oui ». Je n'avais pas le choix.

Je pris un atlas sur les rayonnages pour y chercher l'île que m'avait indiquée Miu. Mon seul indice était sa proximité de Rhodes, mais découvrir ce nom parmi la myriade d'îles petites et grandes disséminées dans la mer Égée n'était pas une tâche aisée. Je finis cependant par le repérer, imprimé en tous petits caractères : l'île était proche de la

frontière turque, et si minuscule qu'on n'en distinguait pas la forme sur l'atlas.

Sortant mon passeport d'un tiroir, je vérifiai la date de validité. Je fourrai dans mon portefeuille tout l'argent liquide qui se trouvait chez moi. La somme n'était pas très importante, mais je pouvais en retirer un peu plus au distributeur le lendemain. J'avais ouvert un compte épargne depuis longtemps, et je ne touchai pratiquement jamais à la prime annuelle que me versait l'école. Avec ma carte de crédit, j'achèterais un billet aller-retour pour la Grèce. Je fourrai quelques vêtements et des affaires de toilette dans un sac de sport que j'utilisais quand je me rendais au club de gym. J'y mis aussi deux romans de Joseph Conrad que je m'étais toujours promis de relire lorsque j'en aurais le temps. J'hésitai un peu à emmener un caleçon de bain, mais en pris finalement un. Après tout, il y avait des chances que je puisse nager un peu avant de rentrer au Japon – une fois que le problème, quel qu'il soit, aurait été résolu, ce qui me permettrait de laisser tout le monde heureux et en bonne santé, sous un chaud soleil brillant dans un ciel serein. Il va sans dire que c'était de loin l'éventualité la plus avantageuse pour tout le monde.

Mes préparatifs achevés, je regagnai mon lit, éteignis la lumière, enfonçai ma figure dans l'oreiller. Il était à peine 3 heures du matin, j'espérais me rendormir. Mais, trop obsédé par la conversation que j'avais eue avec Miu, j'en fus incapable. Je rallumai donc la lumière, retournai à la cuisine pour boire un autre verre de thé glacé. Les propos de Miu avaient été très vagues, pleins d'ambiguïté et de mystère. Elle ne m'avait livré que deux faits concrets. Je les notai sur une feuille de carnet pour les étudier de plus près.

1) Il est arrivé quelque chose à Sumire. Mais Miu ignore quoi exactement.

2) Il faut que je vienne tout de suite. C'est ce que souhaite Sumire (ou du moins Miu le pense).

Je regardai fixement ce que je venais d'écrire, puis soulignai quelques mots :

1) Il est arrivé quelque chose à Sumire. <u>Mais Miu ignore quoi exactement.</u>

2) Il faut que je vienne tout de suite. C'est ce que souhaite Sumire (<u>ou du moins Miu le pense</u>).

Après quoi, étant dans l'incapacité d'agir avant le lever du jour, je m'installai sur une chaise, posai les deux pieds sur la table, et attendis une fois de plus l'aube en lisant.

Quelques heures plus tard, je pris le métro jusqu'à Shinjuku et, de là, le train express pour l'aéroport de Narita. Dès 9 heures, je faisais le tour des compagnies aériennes, pour découvrir qu'il n'existait pas de vol direct Narita-Athènes. Après plusieurs essais infructueux, je parvins à me procurer un billet en classe affaires pour Amsterdam au comptoir de KLM. J'enchaînerais avec un vol Amsterdam-Athènes, puis un autre vol pour Rhodes, KLM se chargeant de toutes les réservations. J'avais un retour open, valable trois mois. Je réglai avec ma carte de crédit, et ne déclarai aucun bagage.

Comme il me restait pas mal de temps avant l'embarquement, je pris le petit déjeuner au restaurant de l'aéroport. Je retirai de l'argent avec ma carte, l'échangeai contre des chèques de voyage en dollars. Ensuite, j'achetai un petit guide touristique de la Grèce à la librairie de l'aéroport. Il ne mentionnait même pas l'île où je me rendais, mais il me fournit des informations de base sur la Grèce : sa monnaie, son climat, sa situation générale. À part quelques notions d'histoire ancienne et quelques titres de tragédies célèbres, j'en savais assez peu sur ce pays. Guère plus que sur la géographie de la planète Jupiter ou le système de refroidissement d'un moteur de Ferrari. Je n'avais jamais imaginé le visiter. Pas jusqu'à 2 heures du matin de ce jour-là.

Je téléphonai à une de mes collègues institutrices avec qui j'étais en bons termes. Lui expliquant qu'il était arrivé malheur à une personne de ma famille et que je devais m'absenter une semaine, je lui demandai de s'occuper à ma place de tout ce qui concernait l'école. Cela ne lui posait aucun problème, nous nous étions déjà rendu plusieurs fois ce genre de service.

— Où pars-tu exactement ? me demanda-t-elle.

— Dans le sud du Japon, répondis-je.

Je ne pouvais tout de même pas lui dire que j'allais en Grèce.

— Je suis désolée pour toi, déclara-t-elle. Mais ne sois pas en retard pour la rentrée, hein ? Et rapporte-moi un souvenir, si tu en as le temps.

— Bien sûr, assurai-je.

Je me débrouillerai toujours pour trouver une bricole à mon retour,

pensai-je.

Dans la salle d'attente de la classe affaires, je m'endormis sur un canapé mais mon sommeil fut agité. Le monde qui m'entourait n'avait plus rien de naturel : on aurait dit un décor en trompe-l'œil aux détails très grossiers. Et tandis que les annonces faites par les hôtesses dans les haut-parleurs parvenaient à mes oreilles : « Les passagers du vol Air France 275 pour Paris sont priés d'embarquer immédiatement…», divers lieux et moments partagés avec Sumire défilaient dans ma tête comme de vieilles images d'archives. Dans le tumulte de cet aéroport où une foule de passagers allait et venait sans cesse, j'avais le sentiment que ni elle ni moi ne possédions de connaissances valables, pas plus que les moyens de suppléer à un tel manque. Nos misérables existences, pleines d'incertitude, étaient projetées indéfiniment d'un néant à un autre…

Je me réveillai trempé de sueur. Ma chemise collait à ma poitrine. J'étais pris de faiblesse, les jambes molles. Comme si j'avais avalé un ciel entier de nuages. Je devais avoir mauvaise mine, car une des hôtesses d'accueil se dirigea vers moi pour me demander d'une voix soucieuse si tout allait bien. « Ça va, c'est juste un coup de chaleur », répondis-je. Elle proposa de me servir une boisson froide, et je lui demandai une bière. Elle m'apporta une serviette fraîche, une Heineken et un sachet de cacahuètes salées. Je me sentis mieux quand j'eus essuyé mon visage et bu la moitié de ma bière. Ensuite, je m'assoupis à nouveau un moment.

L'avion pour Amsterdam décolla à l'heure prévue et, après avoir survolé le pôle Nord, atterrit à Amsterdam. Pendant la durée du vol, je bus deux whiskies afin de pouvoir dormir sans problème. Je me réveillai pour dîner, mais mangeai à peine, car je n'avais pas d'appétit, je ne pris pas de petit déjeuner non plus à l'arrivée. Comme je ne voulais pas trop réfléchir, dès que j'étais éveillé, je m'absorbais dans les romans de Conrad.

J'embarquai sur un autre avion à destination d'Athènes, et là, changeai de terminal pour prendre l'avion à destination de Rhodes, pratiquement sans attendre. L'avion était plein de jeunes gens à l'air en pleine forme venus de tous les pays de la Terre. Bronzés, vêtus de tee-shirts ou de débardeurs et de jeans. Les garçons portaient la barbe (ou avaient oublié de se raser), et avaient des cheveux longs et emmêlés attachés en queue de cheval. Avec mon polo blanc, mon pantalon beige et ma veste en coton bleu marine, je devais paraître assez déplacé. Et j'avais oublié mes lunettes de soleil. Mais qui aurait pu me le reprocher ? Quelques heures plus tôt, j'étais encore chez moi à Tokyo, en train de me

demander comment faire pour ne pas laisser le sac d'ordures dans ma cuisine en partant.

À l'aéroport de Rhodes, je demandai au bureau d'information où se prenait le ferry pour l'île. Il fallait aller à un embarcadère situé non loin de là.

— Il y a toujours des places sur ce ferry ? m'enquis-je par acquit de conscience.

— Même s'il est plein, une personne en plus, ce n'est pas un problème. Ce n'est pas comme un ascenseur, hein ? me répondit une fille au nez pointu et à l'âge indéterminé, en agitant les mains et en faisant une grimace comique.

Je pris un taxi jusqu'au port, en annonçant au chauffeur que j'étais pressé, mais il ne parut pas tenir compte de cette information. L'air conditionné n'était pas installé dans sa voiture, et des volutes de poussière blanche brûlante s'engouffraient par la vitre ouverte. Le chauffeur entama, dans un anglais laborieux, un long et sombre monologue sur l'avènement de la monnaie unique en Europe qui dura tout le trajet. Je glissai çà et là des petits mots d'assentiment, mais en fait je n'écoutais rien. Plissant les paupières, je regardais défiler les rues de Rhodes sous le soleil aveuglant. Il n'y avait pas un nuage dans le ciel, et aucun signe avant-coureur de pluie. Le soleil cuisait les murs de pierre des maisons. La poussière recouvrait les arbres aux branches tordues et les gens, assis à l'ombre des feuillages ou sous des tentes, contemplaient le monde en silence. Tout en les suivant des yeux, je me demandai, de plus en plus incertain, si j'avais atterri au bon endroit. Pourtant, les enseignes publicitaires pour des marques de cigarettes ou d'ouzo qui bordaient les deux côtés de la route sans discontinuer me criaient en grandes lettres grecques que j'étais bien en Grèce.

Le ferry du soir était encore à l'ancre. Il était beaucoup plus grand que je ne me l'étais imaginé. À l'arrière étaient prévues des places pour le transport des voitures, et deux camions chargés de nourriture et d'articles divers, ainsi qu'une veille camionnette Peugeot, attendaient le départ. J'achetai un billet et montai à bord ; à peine m'étais-je installé sur une chaise du pont que la chaîne reliant le bateau au quai fut dénouée et que les moteurs se mirent en marche.

Poussant un soupir, je regardai le ciel, puis j'enlevai ma veste humide de sueur, la pliai et la fourrai dans mon sac. Il était déjà 5 heures de l'après-midi, mais le soleil demeurait très haut et ses rayons étaient écrasants. Cependant, quand je m'abandonnai à la brise fraîche qui venait

de la proue et passait sous le toit de toile, je retrouvai peu à peu mon calme. Les sombres pensées qui tendaient à m'accabler depuis l'aéroport de Narita disparurent comme par enchantement. À peine me resta-t-il dans la bouche un petit arrière-goût amer.

Il n'y avait que quelques touristes à bord du ferry, ce qui me donna à penser que l'île n'était pas une destination très prisée pour les vacances. La plupart des passagers étaient des locaux – souvent des vieillards partis acheter des articles courants à Rhodes. Ils avaient posé leurs sacs de provisions à leurs pieds, comme s'ils renfermaient quelque animal fragile. Tous ces visages creusés de rides profondes affichaient un air absent. Comme si un soleil trop fort et un travail physique trop rude les avaient privés d'expression.

Je remarquai aussi quelques jeunes soldats au regard enfantin, le dos de leurs vestes militaires kaki noirci par la transpiration. Et également un couple à l'allure hippie, assis par terre, un gros sac à dos dans les bras. Ils avaient tous deux de longues jambes maigres et une expression méfiante.

Enfin, j'observai une jeune fille grecque en jupe longue qui, avec ses pupilles d'un noir profond, possédait une sorte de beauté fatale. Ses longs cheveux flottant au vent, elle était plongée dans une conversation animée avec une compagne de voyage. Un doux sourire flottait au coin de ses lèvres, comme si quelque chose de merveilleux était sur le point de se produire. Ses boucles d'oreilles en or étincelaient au soleil. Les soldats s'étaient appuyés contre la rambarde du pont, et fumaient d'un air décontracté en jetant de temps à autre un rapide coup d'œil vers cette jeune fille.

Je sirotai un soda au citron que j'avais acheté à la boutique du ferry, tout en contemplant l'étendue marine d'un bleu profond, et les petites îles posées dessus. La plupart, composées de blocs de pierre, étaient inhabitées : il n'y avait dessus ni eau ni plantes, juste des oiseaux blancs qui, posés au sommet des rochers, observaient la mer à la recherche de poissons, et ne prêtaient aucune attention au passage du ferry. En venant se briser au pied de ces récifs, les vagues soulevaient une écume d'une blancheur aveuglante. Mais, de temps à autre, on voyait aussi des îles habitées, avec des arbres à l'air têtus et des maisons aux murs blancs blotties sur les pentes. Dans des anses minuscules flottaient des bateaux peints de couleurs vives, leurs hauts mâts dessinant un arc dans l'espace au gré des vagues qui les ballottaient.

Un vieillard assis près de moi, au visage ridé comme une pomme,

m’offrit une cigarette. J’agitai la main en souriant : « Merci, je ne fume pas. » Il me tendit un paquet de chewing-gums à la menthe à la place. Touché par sa gentillesse, j’en pris un, et me remis à regarder la mer en mâchant.

Il était 19 heures passées quand le ferry atteignit enfin à l’île. Les rayons du soleil n’étaient plus aussi brûlants mais le ciel était toujours aussi bleu, et la lumière estivale semblait même augmenter en intensité. Le nom de l’île était inscrit en immenses lettres noires sur le mur blanc d’un bâtiment du port, comme sur une énorme enseigne. Le ferry accosta, les passagers descendirent un par un de la passerelle, leurs bagages à la main. Juste devant le quai, il y avait une vaste terrasse de café, où des gens assis attendaient l’arrivée de leurs amis ou de leur famille.

Je quittai à mon tour le bateau, et cherchai des yeux la silhouette d’une Japonaise. Mais je n’en vis pas une seule dans la foule qui encombrait le quai. Plusieurs employés de petits hôtels vinrent m’aborder pour me demander si je voulais une chambre, et chaque fois je secouai la tête. Ce qui ne les empêcha pas de me glisser une carte de visite dans la main.

Les passagers s’éparpillaient à présent dans toutes les directions. Ceux qui étaient juste allés faire des courses à Rhodes rentraient chez eux ; d’autres qui étaient attendus par leur famille ou des amis leur serraient la main ou les embrassaient avant de s’éloigner en leur compagnie ; les touristes, enfin, se dirigeaient vers des hôtels et les auberges. Les chiens et les chats accourus par curiosité disparurent peu à peu eux aussi. Bientôt, il ne resta plus qu’un groupe de vieillards au teint hâlé, qui semblaient avoir l’éternité devant eux, et moi, l’air complètement déplacé avec mon sac de sport en plastique au bras.

Je m’installai à la terrasse du café, commandai un thé glacé, puis réfléchis à ce qu’il convenait de faire. Mais je n’avais pas d’autre choix qu’attendre et, si personne ne venait me chercher, trouver un hôtel dans le coin puis retourner au port le lendemain matin à l’heure du ferry. Miu ne pouvait avoir oublié mon arrivée. Au dire de Sumire elle était méthodique et organisée. Si elle n’était pas là, il devait y avoir une raison. Ou bien, tout simplement, elle n’avait pas imaginé que je puisse arriver aussi vite.

Je me sentais affamé, sans doute était-ce dû au fait d’avoir respiré l’air marin, et de n’avoir rien avalé depuis le matin. J’avais l’estomac si vide que je me demandais si on ne voyait pas ma colonne vertébrale à travers. Cependant, je décidai de patienter encore dans ce café, pour ne pas

risquer de rater Miu au cas où elle finirait par arriver. De temps en temps, un habitant du coin passait, et me jetait un coup d'œil étonné.

Dans le kiosque qui jouxtait le café, j'achetai une brochure en anglais sur l'île et son histoire, et la parcourus en buvant un thé glacé curieusement insipide. L'île comptait entre 3 000 et 6 000 habitants, selon la saison. Le nombre augmentait en été à cause des touristes, et baissait en hiver parce que les habitants allaient travailler ailleurs. Pas la moindre industrie, ici ; l'agriculture y était très limitée à la récolte des olives et de quelques variétés de fruits ; une petite activité de pêche et de plongée s'y maintenait, surtout pour les éponges. On comptait une importante émigration en direction des États-Unis depuis le début du XXe siècle. Vers la Floride, dans la plupart des cas : une expérience de la pêche et de la plongée pouvait se révéler utile dans cette région, où une ville portait, semble-t-il, le nom de l'île.

L'armée avait installé ici un radar au sommet de la plus haute colline, et un autre, réservé aux bateaux militaires, près du port. La frontière turque étant proche, des soldats étaient cantonnés là pour surveiller les risques d'invasion et la contrebande. En cas d'incidents avec la Turquie (et, de fait, de petites échauffourées se produisaient fréquemment), le port militaire déployait une activité intense.

Au début de l'ère chrétienne, quand la civilisation grecque était à son apogée, cette île avait joué un rôle important en tant qu'étape sur la route du commerce avec l'Asie. Les collines étaient couvertes d'arbres, que l'on utilisait pour la construction navale. Puis les ressources forestières s'étaient épuisées, et l'île avait rapidement perdu toute importance économique. Ensuite, les Turcs étaient arrivés. Leur règne avait été très cruel. Ils tranchaient les nez et les oreilles aussi facilement que vous taillez un arbre de votre jardin (c'est du moins ce qu'affirmait la brochure). Vers la fin du XIXe siècle, à l'issue de combats sanglants, l'île s'était enfin libérée du joug turc, et le drapeau bleu et blanc de la Grèce avait à nouveau flotté sur le port. Ensuite, ils avaient eu droit aux troupes de Hitler : c'étaient elles qui avaient installé le radar en haut de la colline pour contrôler les mers, ce sommet offrant le meilleur des points de vue sur l'étendue maritime environnante. Les Anglais basés à Malte lâchèrent alors des bombes sur l'île pour détruire cette station ennemie. Ils bombardèrent non seulement la base allemande, mais aussi de simples bateaux de pêche dans le port, causant la mort de nombreux pêcheurs. Il mourut plus de Grecs que d'Allemands durant cette période. Certains insulaires s'en souvenaient, et en voulaient toujours aux Anglais.

Comme la plupart des îles grecques, celle-ci avait un terrain assez accidenté, composé de collines abruptes et inhospitalières ; les lieux habités se limitaient donc au port et à ses alentours. Il existait une belle plage tranquille à l'écart du village, mais pour y accéder il fallait gravir une colline assez raide. La plage la plus facile d'accès n'avait guère de charme, ce qui expliquait en partie le manque d'intérêt des touristes pour l'île. De plus, si quelques monastères grecs orthodoxes étaient disséminés dans les montagnes des alentours, les moines observaient des règles de vie extrêmement strictes, et n'acceptaient pas les visiteurs de passage.

Je conclus de ma lecture que je me trouvais sur une île grecque parfaitement ordinaire. Cependant, les Anglais paraissaient la trouver charmante (les Anglais ont toujours été un peu excentriques) et ils avaient mis tout leur zèle à construire un ensemble de petits bungalows sur une hauteur près du port. Plusieurs écrivains anglo-saxons étaient même venus y vivre vers la fin des années 60, et y avaient écrit des romans en contemplant la mer bleue et les nuages blancs. Quelques-unes de leurs œuvres avaient été portées aux nues par les critiques, si bien que la petite île avait acquis dans les milieux littéraires anglais une réputation de villégiature romantique. Les locaux se souciaient néanmoins comme de leur première chemise d'une telle célébrité.

Refermant la brochure, je regardai à nouveau autour de moi. Les vieillards installés à la terrasse du café contemplaient toujours la mer, comme s'ils faisaient un concours à qui la fixerait le plus longtemps. Il était près de 8 heures du soir, des effluves de viande grillée, de poisson frit, flottaient autour de moi, et la faim me tordait les entrailles avec autant d'entrain qu'un tortionnaire. N'y tenant plus, je pris mon sac et me levai, déterminé à trouver un restaurant, quand une femme apparut dans mon champ de vision.

Elle descendait d'un pas rapide l'escalier de pierre, sa jupe blanche voltigeant doucement autour de ses genoux. Ses tennis blanches lui donnaient l'allure d'une adolescente. Elle portait un chemisier vert tendre sans manches et un chapeau à bord étroit ; un petit sac à bandoulière en coton se balançait à son épaule. Je la pris d'abord pour une habitante de l'île, tant elle se fondait avec naturel dans le paysage. Mais elle se dirigea droit sur moi et, à son approche, je remarquai ses traits asiatiques. Je me rassis machinalement, puis me levai à nouveau. La femme enleva ses lunettes de soleil, et m'appela par mon nom.

— Désolée pour le retard, déclara-t-elle, j'ai été retenue par les formalités au poste de police, et puis je ne pensais pas que vous seriez là dès aujourd'hui. Je me disais qu'au plus tôt, vous arriveriez demain midi.

— J'ai eu les bonnes correspondances, répondis-je, tout en m'interrogeant sur son allusion au poste de police.

Elle sourit et me regarda bien en face.

— Allons dîner quelque part et je vous raconterai tout. Je n'ai rien mangé depuis le petit déjeuner. Vous aussi, vous devez avoir faim ?

— Très faim.

Elle m'emmena dans une taverne derrière le port. Sur un grand barbecue installé près de l'entrée grillaient des montagnes de poissons frais et de fruits de mer. Après s'être assurée que j'aimais le poisson, Miu passa la commande au garçon dans un grec rudimentaire. On nous apporta d'abord une carafe de vin blanc, des olives et du pain. Nous bûmes chacun un verre de vin, sans trinquer ni échanger de salut particulier. J'avalai quelques bouchées de pain frais et campagnard accompagnées d'olives pour apaiser un peu les affres de la faim.

Miu était une très belle femme. Voilà le fait simple et clair que je dus admettre en tout premier lieu. Mais ce n'était sans doute pas aussi simple et clair. Peut-être mon impression était-elle faussée. Peut-être avais-je été mystérieusement entraîné dans le rêve de quelqu'un d'autre. Quand j'y réfléchis maintenant, je me rends compte que je ne peux écarter cette éventualité. Ma seule certitude est que, pendant un moment, elle m'apparut comme une très belle femme.

Ses doigts fins étaient ornés de plusieurs bagues, parmi lesquelles une alliance en or toute simple. Pendant que j'essayais de mettre de l'ordre dans mes impressions à son sujet, elle buvait son vin à petites gorgées, en me dévisageant avec gentillesse.

— J'ai l'impression de vous avoir déjà rencontré, remarqua-t-elle. Sûrement à force d'entendre parler de vous.

— Moi aussi, Sumire m'a beaucoup parlé de vous, répondis-je.

Elle sourit. Quand elle souriait, de charmantes petites rides d'expression apparaissaient au coin de ses yeux.

— On peut laisser tomber les présentations, dans ce cas, dit-elle.

J'acquiesçai. Ce qui me plaisait chez elle, c'est qu'elle ne faisait rien pour cacher son âge. D'après ce que m'avait raconté Sumire, elle devait avoir trente-huit ou trente-neuf ans. Et elle en donnait l'impression. Elle avait une jolie peau, un corps mince et musclé, et si elle s'était un peu

maquillée elle aurait pu paraître dix ans de moins. Mais elle ne faisait pas cet effort. Elle laissait son âge affleurer naturellement à la surface, l'acceptant sans difficulté.

Miu mit une olive dans sa bouche, prit le noyau entre ses doigts et le jeta dans le cendrier d'un geste élégant, tel un poète ajoutant la ponctuation à son dernier vers.

— Pardonnez-moi de vous avoir téléphoné tout à trac au milieu de la nuit, déclara-t-elle. Il aurait été préférable de tout vous expliquer, mais j'étais trop affolée, je ne savais pas comment vous annoncer la nouvelle. Maintenant, je n'ai pas retrouvé mon calme, bien sûr, mais ma confusion a un peu diminué.

— Que s'est-il passé exactement ? demandai-je.

Miu croisa les doigts sur la table, les dénoua, les croisa à nouveau.

— Sumire a disparu.

— *Disparu ?*

— Évaporée. Comme une fumée, précisa Miu avant de boire une gorgée de vin. Mon récit va être très long, cependant il me semble qu'il vaut mieux commencer par le commencement. Sinon, certaines nuances pourraient vous échapper. C'est une histoire très subtile, vous savez… Mais dînons d'abord. Étant donné la situation, nous n'en sommes pas à quelques minutes ni même à quelques heures près, et quand j'ai faim j'ai du mal à réfléchir. De plus, il y a un peu trop de bruit ici pour parler.

Le restaurant était plein de clients grecs, qui s'exprimaient très fort en faisant de grands gestes. Miu et moi étions obligés de nous pencher l'un vers l'autre par-dessus la table, presque front contre front, pour nous entendre sans être obligés de hurler. On nous apporta une salade grecque dans un grand plat, ainsi que deux gros poissons blancs grillés. Miu saupoudra le sien de sel, pressa le jus d'un demi-citron dessus, l'arrosa d'huile d'olive. Je l'imitai, et nous nous concentrâmes sur notre repas. Comme elle venait de le dire, nous devions avant tout nous restaurer.

Elle me demanda combien de temps je comptais rester en Grèce. « L'école reprend dans une semaine, répondis-je, il faudra que je sois rentré, sinon je risque d'avoir quelques ennuis. » Elle hocha la tête avec une rigueur administrative puis, les lèvres serrées, garda le silence. Elle paraissait calculer quelque chose. Elle aurait pu constater : « Ça ira, vous serez rentré », ou bien : « Ce sera difficile de régler les choses en si peu de temps », mais elle ne fit ni l'un ni l'autre. Elle réfléchit seule à ma réponse, rangea sa conclusion dans un tiroir, et poursuivit tranquillement

son repas.

Au moment du café, Miu aborda la question de mes frais de voyage. Elle désirait savoir si elle pouvait me rembourser mon billet d'avion avec des chèques de voyage en dollars, ou si je préférais attendre que, de retour à Tokyo, elle fasse un virement en yens sur mon compte. Je lui assurais que je n'avais pas de problèmes d'argent en ce moment, et pouvais donc payer ce billet moi-même, il n'avait pas coûté excessivement cher. Elle insista pour régler mon voyage. « C'est moi qui vous ai demandé de venir », fit-elle observer.

Je secouai la tête.

— Ce n'est pas par politesse que je refuse, vous savez. Je serais de toute façon venu de ma propre initiative en apprenant la situation, c'est sans doute ce que je veux exprimer en payant moi-même mon billet.

Miu réfléchit un peu, puis hocha la tête.

— Je vous suis très reconnaissante d'être venu, affirma-t-elle. Je ne saurais vous dire à quel point.

Quand nous quittâmes le restaurant, le crépuscule teignait les alentours de couleurs vives, et le bleu du ciel était devenu si profond qu'on avait l'impression d'absorber cette couleur jusqu'au fond de ses poumons en inspirant. Les étoiles commençaient à s'allumer dans le ciel. Les insulaires, leur repas terminé, se postaient sur le pas de leurs portes pour regarder tomber la nuit, ou flânaient sur le port par familles entières, en couples, ou encore en bandes d'amis. Un léger parfum de marée flottait sur la rue. Je traversai le bourg en compagnie de Miu. Sur le côté droit de la rue principale s'alignaient des boutiques, des petits hôtels, et des restaurants avec des tables sorties sur le trottoir. Des lumières jaunes accueillantes filtraient des petites fenêtres aux volets de bois, çà et là des postes de radio diffusaient de la musique grecque. Le côté gauche de la rue dormait sur les quais, battus par les vagues obscures.

— Après, la route grimpe un peu, expliqua Miu. On peut prendre une rue en pente ou les escaliers, ils sont assez raides mais ça va plus vite.

— Va pour les escaliers, dis-je.

Miu gravit les étroites et hautes marches de pierre sans donner aucun signe de fatigue. Devant moi, le bord de sa jupe se balançait joliment de droite à gauche, ses mollets bronzés luisaient à la lumière de la lune presque pleine. Je fus essoufflé avant elle. Je marquais des pauses de temps à autre pour reprendre mon souffle ; au fur et à mesure que nous

montions, les lumières du port s'éloignaient en contrebas. Les silhouettes et les maisons, si proches un instant plus tôt, devenaient des points de lumière quelconques. La vue était si impressionnante qu'elle donnait envie de la découper avec des ciseaux pour la punaiser au mur de sa mémoire.

Sumire et Miu vivaient dans un petit bungalow avec une véranda face à la mer. Des murs blancs, un toit de tuile rouge, une porte peinte d'un vert profond. Des fleurs de bougainvillée rouges fleurissaient sur les murs de pierre bas qui entouraient la maison. La porte n'était pas fermée à clé. Miu l'ouvrit et m'invita à entrer.

L'intérieur était frais et confortable. Un salon, une salle à manger d'une taille appréciable, une cuisine. Des murs blanchis à la chaux, avec des peintures abstraites accrochées ici et là. Dans le salon, un ensemble canapé, des étagères pour les livres et une minichaîne stéréo. Ensuite deux chambres et une salle de bains, petite mais d'une propreté irréprochable, avec un sol carrelé. Le mobilier, discret et sobre, créait une ambiance naturelle et intime.

Miu enleva son chapeau, le posa sur le plan de travail de la cuisine. Elle me demanda si je voulais boire quelque chose, ou prendre une douche d'abord. J'optai pour la douche. Je me lavai les cheveux, me rasai. Après avoir enfilé un tee-shirt et un short propres, je commençai à me sentir mieux. Il y avait deux brosses à dents sous le miroir au-dessus du lavabo. Une bleue et une rouge. Je me demandai laquelle était celle de Sumire.

Je retournai au salon. Miu était installée dans un fauteuil, un verre de cognac à la main. Elle m'en proposa un, mais j'avais plutôt envie d'une bière bien fraîche. J'ouvris le réfrigérateur moi-même, y pris une Amstel que je versai dans un verre à long pied. Miu resta silencieuse un long moment. Elle ne semblait pas chercher ses mots pour raconter une histoire difficile, mais être plongée dans un abîme de souvenirs. Ce fut moi qui rompis le silence.

— Depuis quand séjournez-vous ici ?

— Ça fait huit jours, je crois, répondit Miu après un instant de réflexion.

— Et Sumire a disparu ?

— Je vous l'ai dit, comme une fumée.

— Quand ?

— Il y a quatre jours, pendant la nuit.

Miu fit le tour de la pièce des yeux, l'air d'y chercher un indice. Puis

elle s’interrogea :

— Par où pourrais-je bien commencer ?

— Dans ses lettres, Sumire m’a parlé de votre voyage de Milan à Paris, et de votre séjour en Bourgogne. Elle m’a dit que vous habitiez dans le manoir d’un de vos amis…

Bien, je partirai de là alors, décida Miu.

8

— Je connais depuis très longtemps les producteurs de vin autour de ce village de Bourgogne, et leur production m'est aussi familière que la disposition de ma maison. Je sais quel vin donne tel coteau, telle vigne. Quelle influence a le climat sur le cru de l'année, qui travaille le plus dur, qui est secondé par son fils, combien les uns ont emprunté, quand les autres ont acheté une nouvelle Citroën… Le vin, c'est comme les pur-sang, il faut en connaître à la fois l'histoire et les données les plus récentes. On ne peut pas le vendre en se contentant de dire qu'il a bon goût.

Miu s'interrompit, paru hésiter à continuer, le fit pourtant :

— J'achète du vin dans différents endroits d'Europe, mais ce village de Bourgogne est mon plus gros fournisseur et je m'arrange pour y faire un assez long séjour chaque année. D'habitude, je m'y rends seule, mais cette fois je devais aussi me rendre en Italie. Je me suis dit que ces longs déplacements allaient être fatigants, et comme Sumire avait pris des cours d'italien, j'ai décidé de l'emmener avec moi. J'avais l'intention de trouver un prétexte pour la renvoyer au Japon si je me rendais compte que je préférais finalement continuer seule. Je suis habituée à voyager ainsi et j'ai du mal à partager mon quotidien avec quelqu'un, quel que soit notre degré d'intimité.

» Mais Sumire s'est montrée bien plus capable que je ne l'aurais imaginé, et s'est chargée de tout un tas de détails pour moi. Elle achetait les billets d'avion ou de train, réservait les hôtels, négociait les prix, tenait les comptes, dénichait les bons restaurants locaux, ce genre de choses. Elle a beaucoup progressé en italien. Elle est pleine d'une saine curiosité, et j'ai fait grâce à elle de nombreuses expériences qui m'auraient échappé si j'avais voyagé seule. J'étais surprise de voir à quel point il m'était facile d'être avec elle – sans doute à cause de ce lien particulier qui existe entre nous.

»Je me rappelle très bien notre conversation sur les Spoutnik, la première fois qu'on s'est rencontrées. Elle me parlait des écrivains de la vague beatnik, et moi je croyais qu'elle parlait de Spoutnik. Ça nous a fait rire, et ça a aussitôt brisé la glace entre nous. Vous savez ce que signifie *spoutnik* en russe ? « compagnon de voyage ». Je l'ai découvert en

consultant le dictionnaire récemment. Drôle de coïncidence, non ? Mais je me demande pourquoi les Russes ont donné un nom aussi curieux à leur satellite artificiel. Après tout, ce n'était qu'un malheureux morceau d'acier destiné à effectuer le tour de la Terre tout seul…

»J'ai donc emmené Sumire en Bourgogne. Pendant que je renouais avec mes vieilles relations d'affaires, elle circulait dans la région en voiture de location. Elle ne parle pas français, mais au cours d'une de ses balades touristiques elle a fait la connaissance d'une vieille Espagnole très riche avec laquelle elle a parlé un peu dans sa langue, et de fil en aiguille elles sont devenues amies. Cette femme lui a présenté un Anglais qui logeait dans le même hôtel qu'elle. Un écrivain d'une cinquantaine d'années, élégant, assez bel homme. Sans doute gay. Il se déplaçait avec un ami qu'il désignait comme son secrétaire.

» Sumire m'a fait faire leur connaissance, et nous avons dîné ensemble. Leur compagnie était plutôt agréable, et au cours de la conversation nous nous sommes découvert des relations communes, ce qui a augmenté notre sentiment de bien nous entendre.

» C'est alors que cet Anglais nous a parlé du bungalow qu'il possédait sur une île grecque, et nous a invitées à y séjourner.

» « J'y passe un mois chaque été, nous a-t-il expliqué, mais cette année j'ai trop de travail, je ne pourrai pas y aller. Une maison périclite vite quand elle reste inoccupée, et les gens qui sont censés l'entretenir en mon absence la négligent. Ça me ferait plaisir que vous l'utilisiez. »

» Voilà comment nous sommes arrivées ici.

Miu marqua une nouvelle pause puis reprit :

— J'étais déjà venue en Grèce une fois, quand j'étais étudiante. Nous avions effectué un rapide tour des îles en croisière, mais j'étais tombée amoureuse du pays. La proposition de passer quelque temps dans un bungalow sur une île m'a donc paru fort tentante. Sumire aussi avait très envie de venir, naturellement. J'ai proposé à ce monsieur anglais de lui payer la location si nous restions quelque temps dans sa maison, mais il n'a rien voulu savoir. Il m'a répondu qu'il ne faisait pas de location immobilière. Finalement, nous sommes convenus que je lui enverrais une caisse de bourgogne à Londres pour le remercier.

»Nous avons vécu une vie de rêve sur cette île. Pour la première fois depuis longtemps, je pouvais profiter de vraies vacances, sans rendez-vous programmés. Les communications sont assez rudimentaires ici – vous avez pu le constater avec le téléphone –, il n'y a ni fax ni Internet, et

l'ajournement de mon retour à Tokyo allait poser problème à mon entourage professionnel. Pourtant, une fois sur cette île, ça me parut absolument sans importance.

»Sumire et moi nous nous levions tôt le matin, mettions dans un sac nos serviettes de bain, de l'eau et de la crème solaire, et partions pour la plage de l'autre côté de la colline. Cette plage est d'une beauté à couper le souffle, avec un sable parfaitement blanc et presque pas de vagues. Mais comme elle est en dehors des sentiers battus elle est très peu fréquentée. Les gens viennent surtout le matin, et ils se baignent nus. C'est ce que nous faisions aussi, Sumire et moi. Quelle sensation extraordinaire de nager en début de journée, nu comme au premier jour, dans une mer d'un bleu si pur ! On se croirait transporté dans un autre monde…

»Après, nous nous allongions sur la plage pour bronzer. Au début, nous étions un peu gênées d'être ainsi l'une devant l'autre, puis nous nous sommes habituées et n'y avons plus prêté attention – sans doute en raison de la magie du lieu. Nous nous étalions mutuellement de la crème dans le dos, paressions au soleil, lisant, somnolant ou bavardant juste. Cela me donnait une impression de liberté intense.

» Ensuite, nous rentrions au bungalow à travers la colline. Nous nous douchions, préparions un repas tout simple, après quoi nous descendions l'escalier de pierre pour aller en ville. Nous prenions le thé au bar du port, lisions le journal en anglais, faisions les courses, puis remontions à la maison pour nous relaxer jusqu'au soir, en lisant sur la véranda ou en écoutant de la musique. Parfois Sumire restait dans sa chambre, à écrire je crois. Je l'entendais ouvrir son ordinateur portable et taper sur le clavier. Le soir, nous retournions au port pour assister à l'arrivée du ferry. Nous prenions un verre en regardant les passagers débarquer.

» Nous avions l'impression d'être seules au monde, ici, et de ne plus avoir à penser. J'aurais voulu rester dans cette île pour toujours. Je savais, bien sûr, que c'était impossible – que notre vie présente n'était qu'une parenthèse illusoire, et que la réalité ne tarderait pas à reprendre ses droits et nous renvoyer dans le monde d'où nous venions. Mais jusque-là, je voulais jouir le plus possible de chaque instant, sans me soucier de rien d'autre. Oui, nous adorions notre vie ici… jusqu'à il y a quatre jours.

Le quatrième matin de leur séjour, Sumire et Miu s'étaient rendues comme d'habitude à la plage, étaient rentrées au bungalow, puis étaient reparties un peu plus tard pour le port. Le serveur du café les connaissait

et les accueillait toujours chaleureusement – les généreux pourboires de Miu y étaient pour quelque chose –, les complimentait sur leur beauté. Sumire était allée au kiosque acheter le journal en anglais publié à Athènes. C'était leur unique lien avec le monde extérieur. Lire la presse faisait partie du travail de Sumire. Elle notait les cours de change pour Miu, et lui traduisait tout haut les principales nouvelles, ou les articles qu'elle trouvait intéressants.

Ce jour-là, Sumire avait choisi un fait divers : l'histoire d'une vieille dame dévorée par ses chats. Ça s'était passé dans la banlieue d'Athènes. Cette femme avait perdu son mari, un homme d'affaires, une dizaine d'années plus tôt, et menait une vie paisible dans son petit appartement, avec plusieurs chats pour unique compagnie. Mais elle avait eu une attaque cardiaque et s'était effondrée dans son canapé. On ignorait combien de temps avait duré son agonie, et combien de temps l'âme avait mis pour dire adieu à son vieux compagnon, ce corps qu'elle avait habité durant soixante-dix ans. La dame n'avait ni parents ni amis venant la voir régulièrement, si bien que son cadavre n'avait été découvert qu'une semaine plus tard. Les portes étaient fermées, les volets des fenêtres clos, les chats n'avaient donc pas pu sortir après le décès de leur maîtresse. Il n'y avait rien à manger dans l'appartement, sauf peut-être dans le réfrigérateur, mais les chats ne possèdent pas le don d'ouvrir les portes. Affamés, ils s'étaient attaqués au cadavre.

Sumire s'arrêtait par moments de traduire pour boire une gorgée de café. Quelques abeilles bourdonnaient autour de la table, se régalant d'une tache de confiture laissée par le client précédent. Miu contemplait la mer derrière ses lunettes de soleil, écoutant attentivement.

— Et ensuite ? s'enquit-elle.

— C'est tout, déclara Sumire en repliant le journal et en le posant sur la table. L'article n'en dit pas plus.

— Je me demande ce qui est arrivé aux chats.

— Moi aussi, répondit Sumire avec une moue. Les journaux sont tous pareils, ajouta-t-elle, ils ne disent jamais ce qu'on voudrait vraiment savoir.

Les abeilles s'envolèrent, comme attirées ailleurs, et se mirent à décrire des cercles en bourdonnant, avant de retourner à leur festin de confiture.

— J'aimerais bien savoir quel a été le destin de ces animaux, insista Sumire en tirant sur le col de son tee-shirt pour en aplatir les plis – elle le portait avec un short, et sans sous-vêtements ; Miu le savait.

»Les chats qui ont mangé de la chair humaine sont susceptibles d'y prendre goût, poursuivit-elle, alors peut-être qu'on les a piqués. Ou au contraire on les a relâchés en leur déclarant : « Allez, les gars, ça suffit, vous avez eu suffisamment d'épreuves à endurer. »

— Si tu étais le maire ou le chef de la police de la ville où c'est arrivé, que ferais-tu ?

Sumire réfléchit un moment.

— Je pourrais les faire placer dans une institution spéciale, pour réformer leurs mauvaises habitudes… On en ferait des végétariens.

— Ce ne serait pas une mauvaise idée, remarqua Miu en riant avant d'enlever ses lunettes de soleil et de se tourner vers Sumire. Cette histoire me rappelle le premier sermon catholique auquel j'ai assisté en entrant au collège. Est-ce que je t'ai déjà raconté que j'avais fréquenté un établissement catholique très strict cependant six ans ? Je suis allée dans une école ordinaire jusqu'en sixième, puis dans cette école de filles. Juste après la cérémonie marquant la rentrée, une vieille nonne décrépite a convoqué toutes les nouvelles élèves dans une salle de conférences pour un cours sur la morale catholique. C'était une religieuse française, mais elle parlait japonais couramment. Elle nous a expliqué tout un tas de choses, mais ce qui m'a marquée, c'est l'histoire du chat et de l'île déserte.

— Ça m'a l'air intéressant, commenta Sumire.

— Tu fais naufrage sur une île déserte. Tu es la seule à avoir pu embarquer sur un canot de sauvetage, avec un chat, et le courant t'a portée sur des récifs désertiques où il n'y a rien à manger. Pas d'eau potable non plus. Dans ton canot de sauvetage, tu as seulement une réserve de biscuits pour dix jours et de l'eau pour une personne. Voilà le début de l'histoire. Je me rappelle que la bonne sœur a jeté un regard circulaire sur la salle, puis lancé d'une voix forte et claire : « Fermez les yeux et imaginez la scène ! Vous venez d'échouer sur une île déserte avec un chat, au milieu de nulle part. Personne ne pourra vous retrouver avant dix jours, et vous savez que si votre réserve de nourriture et d'eau s'épuise vous allez mourir. Que décidez-vous ? Puisque le chat souffre de la même situation que vous, partagez-vous vos maigres réserves avec lui ? » La bonne sœur s'est tue et nous a toutes regardées bien en face. « Non, a-t-elle repris, ce serait une erreur. Aucune de vous ne doit partager sa nourriture avec le chat. Parce que vous êtes des êtres précieux, choisis par Dieu, alors que le chat, lui, ne l'est pas. Voilà pourquoi vous devez garder toutes les provisions pour vous. » La bonne sœur avait une expression terriblement grave.

»J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'une plaisanterie. J'attendais la chute. Mais il n'y en a pas eu. La sœur a enchaîné sur le sujet de la dignité et de la valeur humaines, et tout m'est passé au-dessus de la tête. Je n'ai jamais compris ce qu'elle avait voulu dire, ni quelle nécessité il y avait de raconter cette histoire à des enfants qui venaient d'entrer au collège. Et je ne le comprends toujours pas.

— Tu veux dire que tu ignores toujours si tu peux manger le chat à la fin ou pas ? lança Sumire après un temps de réflexion.

— Elle n'a pas abordé ce point.

— Tu es catholique ?

Miu secoua la tête.

— Non, mes parents m'ont juste envoyée dans cette école parce qu'elle était à côté de chez nous. J'aimais bien leurs uniformes aussi. J'étais la seule élève non japonaise de tout l'établissement.

— Tu as eu de mauvaises expériences ?

— Dues au fait que j'étais coréenne ?

— Oui.

Miu secoua de nouveau la tête.

— L'école était plutôt libérale. Le règlement était très strict et quelques-unes des bonnes sœurs plutôt d'esprit étroit, mais l'atmosphère était assez progressiste en général, et je n'ai subi aucune marque de racisme. Je m'y suis fait d'excellentes amies, et j'y ai eu une scolarité plutôt heureuse. J'ai connu des moments difficiles dans ma vie, c'est sûr, mais après, une fois entrée dans la vie active. Ce genre de choses arrive à la plupart des gens quand ils sont confrontés à la société réelle, tu ne crois pas ?

— J'ai entendu dire qu'on mange les chats en Corée, c'est vrai ?

— Je l'ai entendu également. Mais je ne connais personne autour de moi qui l'ait fait.

C'était l'heure la plus chaude de la journée, et la place était déserte en ce début d'après-midi. Presque tout le monde restait enfermé dans sa maison bien fraîche, à faire la sieste. Il n'y avait que des étrangers amateurs d'aventure pour sortir à pareil moment.

La statue en bronze d'un héros local était érigée sur la place. Il avait été à la tête d'une révolte et avait combattu les Turcs qui dominaient alors l'île, avant d'être finalement capturé et condamné à mourir empalé. Les Turcs avaient dressé un piquet au bout effilé sur la place devant le port, et attaché dessus le malheureux héros, nu. Avec le poids du corps, le poteau

s'était lentement enfoncé en lui à partir de l'anus, pour finalement ressortir par la bouche. L'agonie avait duré des heures. On disait que la statue avait été installée à l'emplacement exact du poteau infamant. Elle était sans aucun doute magnifique, à l'époque ; mais les intempéries, la poussière et les déjections des mouettes avaient eu raison des traits mêmes du héros, dont on ne distinguait plus rien. Les insulaires jetaient à peine un regard au monument en passant devant, et la statue semblait pour sa part vouer une indifférence glacée au monde.

— À propos de chat, raconta Sumire, j'ai un souvenir étrange. Quand j'étais en deuxième année de primaire, nous avions à la maison un très joli chaton écaille-de-tortue. Il avait six mois. Un soir, j'étais sur la véranda en train de lire quand il a commencé à courir comme un fou autour du grand pin du jardin. Les chats font ce genre de choses : sans aucune raison apparente, ils se mettent à feuler, faire le gros dos, et sauter, tous les poils dressés sur leur corps, en position d'attaque.

»Le chaton était tellement excité qu'il ne voyait pas que je l'observais depuis la véranda. C'était une scène si bizarre que j'ai posé mon livre pour mieux la suivre. Le chat ne paraissait pas se lasser de ce jeu solitaire ; au contraire, plus le temps passait, plus il s'excitait, comme s'il était véritablement possédé.

Sumire avala une gorgée d'eau et se gratta l'oreille.

— À force de le regarder, je me mis à avoir peur. Cet animal voyait quelque chose que je ne distinguais pas, et qui le rendait fou. Finalement, il se mit à courir autour de l'arbre à toute vitesse puis grimpa sur le tronc. J'apercevais son minuscule museau entre les branches, tandis qu'il surveillait je ne sais quoi, tout en haut de l'arbre. Je l'appelai plusieurs fois, mais il ne m'entendit pas.

»Le soleil se coucha, un vent d'automne glacial commença à souffler. Toujours sur la véranda, j'attendais que le chaton redescende. Il était très câlin, aussi je me disais que s'il me voyait là il finirait par me rejoindre. Mais non. Il restait à miauler en haut du pin, dans l'obscurité croissante. Paniquée, j'allai raconter à mes parents ce qui se passait. « Ne t'inquiète pas, me dirent-ils. Laisse-le tranquille, il finira par redescendre de lui-même. » Mais le chat n'est jamais redescendu de ce pin.

— Comment ça, « jamais » ? demanda Miu.

— Il a disparu. Évaporé. Comme une fumée. Tout le monde m'a dit qu'il avait probablement quitté l'arbre pendant la nuit pour aller quelque part ailleurs. « Ça arrive, m'expliquait-on, qu'un chat excité grimpe en

haut d'un arbre, et qu'ensuite il n'ose pas redescendre et reste coincé. C'est très fréquent. Mais si ton chat était encore là-haut, il miaulerait de toutes ses forces pour prévenir…» Seulement je ne voulais pas les croire. Je pensais que mon chaton était toujours au sommet du pin, accroché à une branche, complètement terrorisé, incapable même de miauler. Quand je suis rentrée de l'école ce jour-là, je me suis réinstallée sur la véranda, et j'ai observé l'arbre en appelant le chat de temps à autre. Il ne répondait pas. J'ai renoncé au bout d'une semaine. J'adorais ce chaton, et ça m'a rendue tellement triste de l'avoir perdu ! J'imaginais son petit cadavre solitaire et glacé, encore suspendu à une branche. Je pensais qu'il n'était allé nulle part, et était juste mort de faim là-haut.

Sumire regarda Miu.

— Je n'ai plus jamais eu de chat, poursuivit-elle. Je les aime toujours, mais j'ai décidé à l'époque que ce malheureux chaton serait mon premier et dernier animal de compagnie. Jamais je ne pourrais l'oublier au profit d'un autre.

— Voilà ce que nous nous sommes raconté ce jour-là à la terrasse du café, conclut Miu. Sur le moment, cela m'a paru être de simples souvenirs innocents, mais maintenant tout prend à mes yeux un sens particulier. Enfin peut-être est-ce simplement un effet de mon imagination…

Elle se tourna de côté et regarda par la fenêtre. La brise soufflant de la mer faisait trembler les rideaux plissés. Par contraste, la pièce me sembla encore plus silencieuse.

— Puis-je vous poser une question ? Désolé si c'est un peu hors sujet, mais ça me tracasse depuis un moment… Vous avez dit que Sumire s'était « évaporée comme une fumée », pour reprendre votre expression, il y a quatre jours. Vous avez signalé sa disparition à la police, n'est-ce pas ?

Miu hocha la tête.

— Mais pourquoi m'avez-vous demandé à moi de venir, au lieu de prévenir d'abord sa famille ?

— Je n'avais pas la moindre idée de ce qui avait pu lui arriver. Est-ce que j'avais le droit de susciter chez son père une angoisse peut-être injustifiée ? J'ai longtemps hésité, mais finalement j'ai décidé d'attendre de voir ce qui se passait.

»J'imaginais le père de Sumire – cet homme au physique si parfait – prenant le ferry pour se rendre sur l'île. Sa belle-mère, attristée comme il se doit par la tournure des événements, l'accompagnerait-elle ? Quoi qu'il en soit, les choses se compliquaient. Et, à mon avis, elles l'étaient déjà

bien assez. Comment une étrangère pouvait-elle disparaître quatre jours entiers sur une si petite île ?

— Mais pourquoi m’avoir appelé, *moi ?*

Miu serra ses jambes nues l’une contre l’autre, prit le bord de sa jupe entre ses doigts, tira dessus.

— Vous étiez le seul sur qui je puisse compter.

— Mais vous ne m’aviez jamais vu…

— Sumire a confiance en vous plus qu’en quiconque. Elle dit que vous réfléchissez toujours sérieusement, quel que soit le sujet abordé.

— C’est l’opinion d’une minorité, répliquai-je.

Miu sourit en plissant les yeux, ce qui fit apparaître ses charmantes petites pattes-d’oie.

Je me levai pour prendre son verre vide, allai à la cuisine le remplir de cognac, puis revins au salon. Elle me remercia. Un peu de temps passa. La brise agitait doucement les rideaux, apportant avec elle un parfum d’ailleurs.

— Voulez-vous *vraiment* savoir la vérité ? lança Miu d’une voix sèche, comme si elle venait de prendre une décision difficile.

— Je ne peux vous faire qu’une réponse, répliquai-je : si je n’avais pas vraiment voulu savoir la vérité, je ne serais jamais venu ici.

Miu contempla un moment les rideaux, puis commença à raconter, d’une voix paisible :

— C’est arrivé la nuit qui a suivi cette conversation sur les chats…

9

Après avoir quitté le café et fait quelques courses, Miu et Sumire étaient rentrées au bungalow. Comme d'habitude, elles s'étaient relaxées jusqu'au dîner. Sumire écrivait dans sa chambre, Miu était allongée sur le canapé du salon où, bras croisés derrière la tête, yeux fermés, elle écoutait un enregistrement de ballades de Brahms jouées par Julius Katchen. Un vieux disque, mais dont l'interprétation était gracieuse, pleine d'émotion – pas prétentieuse pour un sou, et très expressive.

— Est-ce que la musique te dérange ? s'enquit Miu en jetant un coup d'œil dans la chambre de Sumire, par la porte restée grande ouverte.

— Brahms ne me dérange jamais, répondit la jeune fille en se retournant.

Miu n'avait jamais vu Sumire aussi concentrée dans l'écriture. Il semblait y avoir en elle une tension jusqu'alors inconnue. Ses lèvres serrées lui donnaient l'air d'un animal à l'affût, ses yeux avaient une profondeur nouvelle.

— Qu'est-ce que tu écris ? demanda Miu, un autre roman spoutnik ?

La bouche de Sumire se relâcha légèrement.

— Rien d'important, dit-elle. Juste des choses qui me viennent à l'esprit, et qui pourraient être utiles un jour.

Miu s'enfonça de nouveau dans le canapé, s'abandonnant à la musique. Comme ce serait merveilleux, songeait-elle, si je réussissais à jouer Brahms ainsi ! Autrefois, j'interprétais vraiment mal les œuvres mineures de Brahms, spécialement les ballades. Je ne pouvais jamais me laisser aller au gré de ce monde capricieux de nuances et de soupirs. Aujourd'hui, j'en serais sans doute beaucoup plus capable…

Mais elle savait bien, pourtant, qu'elle *ne parviendrait plus jamais à jouer quoi que ce soit.*

À 18 h 30, Sumire et Miu préparèrent le dîner, qu'elles prirent sur la véranda. Une soupe à la daurade et aux herbes, une salade composée, le tout accompagné de pain frais. Elles ouvrirent une bouteille de vin blanc, burent du café après le repas. Elles regardèrent un bateau de pêche apparaître dans la baie en contrebas et décrire un petit arc d'écume blanche en entrant au port. Un bon dîner chaud devait attendre les pêcheurs chez eux.

— À propos, quand est-ce qu'on repart ? demanda Sumire en faisant la

vaisselle.

— J'aimerais bien passer encore une semaine ici à ne rien faire, répondit Miu, en consultant le calendrier accroché au mur, mais ce sera vraiment la limite. Si je pouvais, je ne repartirais jamais…

— Moi de même, dit Sumire en souriant. *Si je pouvais*… Mais les meilleures choses ont une fin.

À 22 heures, elles s'étaient retirées dans leurs chambres respectives, à leur habitude. Miu avait enfilé son pyjama de coton blanc à manches longues, et s'était endormie dès qu'elle avait posé la tête sur l'oreiller. Cependant, elle s'était réveillée peu après, comme si ses propres battements de cœur l'avertissaient. Elle regarda le petit réveil de voyage à son chevet : il était minuit 20. La chambre était plongée dans les ténèbres et le silence. Mais elle sentait la présence de quelqu'un tout près, retenant sa respiration. Elle baissa légèrement ses couvertures, tendit l'oreille. Elle n'entendit rien, hormis, dans sa poitrine, les signaux d'alerte aigus qu'émettait son cœur. Il y avait bien quelqu'un dans sa chambre, il ne s'agissait pas simplement de l'impression que laisse un cauchemar juste avant le réveil. Tendant la main lentement pour éviter tout bruit, elle tira le rideau de la fenêtre de quelques centimètres. Les rayons de la lune s'infiltrèrent dans la pièce, comme une eau légère. Miu regarda autour d'elle sans bouger la tête.

Quand ses yeux se furent accoutumés à l'obscurité, elle distingua de vagues contours sombres dans un coin de la chambre, comme si les ténèbres s'étaient agglutinées dans l'ombre de l'armoire. Une « chose » basse, arrondie, semblable à un gros sac postal en attente. Ou peut-être un animal. Un gros chien ? Mais la porte d'entrée était fermée à clé, celle de sa chambre aussi. Un chien n'aurait pas pu pénétrer dans la pièce tout seul.

S'efforçant de respirer calmement, régulièrement, Miu concentra son regard sur cette masse noire. Elle avait la bouche desséchée, l'odeur du cognac qu'elle avait bu avant d'aller se coucher imprégnait encore un peu son haleine. Elle tira à nouveau le rideau de quelques centimètres, laissant les rayons de lune pénétrer plus avant dans la chambre. Elle parvint alors à discerner petit à petit, tel un fil que l'on dénoue, les contours de la masse blottie dans un coin. C'était un être humain, les cheveux pendant devant la figure, les jambes pliées à angle droit. Quelqu'un était assis par terre dans sa chambre, entre l'armoire et la porte, le dos rond, la tête entre les genoux. Comme s'il voulait réduire son corps au volume minimum pour éviter qu'un objet tombé du ciel ne

s'abatte sur sa tête…

C'était Sumire. Vêtue de son habituel pyjama bleu, elle restait tapie ainsi, immobile, sans paraître même respirer.

Miu poussa un soupir de soulagement en la reconnaissant. Mais que pouvait-elle bien faire là ? Se redressant doucement sur son lit, Miu alluma sa lampe de chevet. Une lumière jaune et crue envahit aussitôt les moindres recoins de la pièce. Sumire ne bougea pas. Elle ne semblait pas s'être rendu compte que Miu avait allumé la lampe.

Celle-ci l'appela, d'abord à voix basse, puis de plus en plus fort :

— Hé, qu'est-ce que tu as ?

Elle n'obtint aucune réaction. On aurait dit que Sumire n'entendait même pas sa voix. Miu se leva, s'approcha d'elle. Sous ses pieds nus, le tapis lui parut plus rêche que d'habitude.

— Tu ne te sens pas bien ? demanda-t-elle en se penchant au-dessus de Sumire.

Toujours pas de réponse.

Miu se rendit alors compte que son amie avait quelque chose dans la bouche : l'essuie-mains rose d'ordinaire suspendu dans la salle de bains. Elle essaya de le lui retirer, mais n'y parvint pas car Sumire le tenait serré de toutes ses forces entre ses mâchoires. Elle avait les yeux grands ouverts, et pourtant, de toute évidence, elle ne voyait rien. Renonçant à dégager la serviette, Miu posa une main sur l'épaule de la jeune fille : son pyjama était trempé de sueur.

— Il vaudrait mieux que tu te changes, murmura-t-elle, tu as beaucoup transpiré, si tu gardes ce pyjama tu vas attraper un rhume.

Sumire ne réagissait toujours pas, elle semblait dans un état d'absence totale. Miu entreprit de lui ôter elle-même son pyjama. Les nuits commençaient vraiment à se rafraîchir, et puis elles avaient à présent l'habitude de se voir nues l'une l'autre. Aussi Miu songea-t-elle que Sumire ne verrait aucun inconvénient à ce qu'elle la déshabille, dans un cas de force majeure comme celui-ci.

Tout en soutenant la jeune fille d'une main, elle défit de l'autre les boutons du pyjama pour enlever le haut, ce qui prit un certain temps, puis elle s'attaqua au bas. Le corps de Sumire, d'abord rigide, se relâcha peu à peu, jusqu'à devenir complètement mou. Miu finit par retirer aussi l'essuie-mains de sa bouche. Il était trempé de salive, et portait les marques de ses dents, bien nettes.

Ensuite, Miu attrapa une serviette, et entreprit d'éponger le dos, puis les aisselles, la poitrine et le ventre de Sumire. Elle passa très vite sur la

partie entre la taille et les cuisses. Son amie la laissait faire, l'air toujours inconsciente ; cependant, Miu discernait à présent une vague étincelle de compréhension au fond de ses yeux.

En soulevant Sumire, Miu la trouva plus lourde qu'elle n'aurait pensé. Elle n'avait jamais touché sa peau jusqu'alors, constata-t-elle – une peau ferme, douce comme celle d'un enfant, et qui sentait la sueur. Le cœur de Miu se mit de nouveau à battre très fort dans sa poitrine. La salive s'accumulait dans sa bouche, elle fut obligée de déglutir plusieurs fois.

Sous les rayons de lune, le corps luisant de Sumire évoquait une poterie ancienne. Ses seins étaient petits mais bien formés, avec des tétons qui ressortaient nettement. Dans le buisson noir de sa toison pubienne, des gouttes de sueur brillaient comme la rosée sur l'herbe. Ce corps nu, abandonné, était très différent de celui que Miu avait pu voir à la plage sous le soleil brûlant. Par certains aspects, il appartenait encore à l'enfance mais, par d'autres, dénotait une maturité que le cours du temps poussait aveuglément vers l'avant.

Miu avait l'impression de fouiller dans des secrets qu'elle aurait dû ignorer. Elle continua à essuyer lentement le corps de son amie, évitant autant que possible de le regarder, rejouant intérieurement un morceau de Bach qu'elle avait appris dans son enfance. Elle tamponna la frange collée sur le front humide. La sueur avait coulé jusque dans les minuscules oreilles.

Miu sentit alors les bras de Sumire l'enlacer lentement, et son souffle dans son cou.

— Ça va ? demanda-t-elle.

Sumire ne répondit pas, mais ses bras se resserrèrent un peu plus autour de Miu, qui la porta à moitié jusqu'à son propre lit. Elle l'allongea puis tira les couvertures sur elle. Sumire referma les yeux.

Constatant que son amie, parfaitement immobile, paraissait dormir, Miu alla à la cuisine, où elle but plusieurs verres d'eau minérale à la suite. Puis elle s'assit sur le canapé du salon. Elle respira profondément plusieurs fois, essayant de se calmer. Son cœur ne battait plus aussi fort, mais sa poitrine était douloureuse à force de tension. Un calme étouffant enveloppait les alentours. Pas une voix, pas un aboiement de chien. Même le bruit des vagues et du vent s'était tu. Pourquoi tout est-il si mortellement silencieux ? se demanda Miu.

Elle retourna dans la chambre prendre le pyjama trempé de Sumire, la serviette avec laquelle elle l'avait épongée et l'essuie-mains portant les marques de dents, jeta le tout dans le panier de linge sale, à la salle de

bains. Puis elle se lava la figure, se regarda dans le miroir. Depuis son arrivée sur l'île, elle ne s'était pas teint les cheveux une seule fois, et ils étaient blancs comme de la neige fraîchement tombée.

Quand Miu retourna dans sa chambre, Sumire avait les yeux ouverts. Un voile fin et translucide semblait recouvrir ses pupilles, mais elle avait repris conscience. Toujours allongée, les couvertures remontées jusqu'aux épaules, elle s'excusa :

— Je suis désolée, ça m'arrive de temps en temps.

S'asseyant au bord du lit, Miu sourit et posa la main sur les cheveux encore humides de Sumire.

— Tu devrais prendre une bonne douche, lui conseilla-t-elle, tu as tellement transpiré !

— Merci. Mais je préfère rester couchée encore un moment.

Miu hocha la tête, puis alla prendre dans l'armoire une serviette et un pyjama propres, qu'elle tendit à Sumire.

— Tu peux utiliser ça, dit-elle. Je suppose que tu n'as pas de pyjama de rechange…

— Dis, je peux dormir ici cette nuit ? demanda Sumire.

— Si tu veux. Je prendrai ton lit.

— Il doit être trempé de sueur. Le matelas, les couvertures, tout. Et puis je ne veux pas rester seule. Ne me laisse pas. Tu ne voudrais pas dormir ici avec moi, juste cette nuit ? J'ai peur de refaire des cauchemars.

Miu réfléchit un peu puis hocha la tête.

— D'accord, mais enfile le pyjama d'abord. Je ne me sentirais pas à l'aise dans un lit aussi étroit avec quelqu'un nu à côté de moi.

Sumire se leva lentement, et entreprit de mettre le pyjama de Miu. Il lui fallut du temps pour en fermer les boutons. Elle n'avait aucune force dans les doigts. Pourtant, Miu la regarda sans faire un geste pour l'aider, comme si elle observait une sorte de cérémonie religieuse. Sous la lumière de la lune, la pointe des seins de Sumire paraissait étrangement raidie. Une pensée traversa soudain l'esprit de Miu : Elle doit être encore vierge.

Sumire s'allongea à nouveau, et se poussa vers le fond pour laisser de la place à son amie. Celle-ci se mit au lit à son tour. Une légère odeur de sueur flottait toujours dans la pièce.

— Dis, demanda Sumire, je peux te prendre dans mes bras ?

— Moi ?

— Oui.

Alors que Miu hésitait sur la réponse, Sumire lui saisit la main, la serra dans la sienne. Sa paume, encore moite, était souple et tiède. Ensuite, la jeune fille passa ses deux mains dans le dos de Miu – sa poitrine lui pressant l'estomac, sa joue reposant contre ses seins. Elles restèrent ainsi un long moment. Sumire tremblait légèrement. Elle doit être en train de pleurer, se dit Miu. Elle lui mit un bras autour des épaules, se serra un peu plus contre la jeune fille. C'est encore une enfant, songeait-elle. Une enfant seule et effrayée, qui a besoin de la chaleur d'une présence. Comme ce chaton accroché à une branche en haut du pin.

Sumire remonta un peu son corps dans le lit. Le bout de son nez effleura le cou de Miu. Leurs seins se touchèrent. Miu déglutit. La main de Sumire se promenait dans son dos.

— Je t'aime, tu sais, déclara Sumire d'une petite voix.

— Moi aussi, je t'aime, répondit Miu.

— Elle ne savait pas quoi dire d'autre. Et puis, c'était vrai.

Ensuite, les doigts de Sumire commencèrent à défaire les boutons du pyjama de Miu. Celle-ci essaya de l'arrêter, mais Sumire continua.

— Juste un peu, demanda-t-elle, laisse-moi faire, juste un peu.

Miu était incapable de résister. Les doigts de son amie trouvèrent ses seins, se mirent à dessiner lentement des cercles dessus. Frottant le bout de son nez contre le cou de Miu, Sumire lui toucha les tétons. Elle les caressa, les pinça. Doucement d'abord, puis un peu plus fort.

Miu s'arrêta de parler. Elle leva la tête, me regarda au fond des yeux, comme si elle y cherchait quelque chose. Ses joues avaient légèrement rosi.

— Il faut que je vous fasse une confidence, dit-elle. J'ai eu un choc, autrefois, qui a rendu mes cheveux tout blancs d'un coup. En une seule nuit. Depuis, je les teins et Sumire le savait. J'avais cessé de les teindre à notre arrivée sur l'île. C'était trop compliqué, et comme ici personne ne me connaissait, ça n'avait pas d'importance. Je les ai colorés en noir à nouveau, sachant que vous alliez venir. Je ne voulais pas vous faire une première impression bizarre.

Un certain laps de temps s'écoula dans le silence.

— Je n'avais jamais eu d'expérience homosexuelle, et même jamais pensé avoir ce genre de tendance, avoua enfin Miu. Mais comme je sentais que Sumire en avait vraiment envie, j'étais prête à répondre à son désir. Du moins, cette perspective ne me dégoûtait pas. Parce que c'était Sumire. Aussi, quand elle a commencé à me caresser, et qu'elle a mis sa langue dans ma bouche, je ne lui ai opposé aucune résistance. J'éprouvais

une impression étrange, et pourtant je me suis laissé faire, parce que j'aime beaucoup Sumire, et j'avais envie de la rendre heureuse.

»Mais si ma tête me dictait cette conduite, mon corps, lui, réagissait autrement. Vous comprenez ce que je veux dire ? Une partie de moi était même ravie que Sumire me caresse avec autant d'amour, mais une autre résistait. Alors que mon cœur et mon esprit étaient excités, mon corps était sec et dur comme un bloc de pierre. C'est triste, mais je n'y pouvais rien. Et naturellement. Sumire l'a vite senti. Son corps à elle était brûlant, souple et humide. Mais moi, j'étais incapable de répondre à sa passion.

»Je lui ai expliqué, je lui ai dit : « Je ne te repousse pas, tu sais, simplement je ne peux pas faire ça. Depuis que *cette chose* m'est arrivée il y a quatorze ans, je ne peux avoir de relation physique avec qui que ce soit au monde. Comme si ç'avait été décidé par une volonté extérieure à la mienne. » J'ai ajouté que si je pouvais faire quoi que ce soit pour die, j'y étais disposée. Je veux dire, avec mes doigts ou ma bouche. Mais ce n'était pas ce qu'elle attendait de moi, je le savais bien.

»Elle a posé un baiser sur mon front, et m'a demandé pardon. « C'est juste parce que je t'aime, a-t-elle déclaré. J'ai longtemps hésité, mais je me suis dit que je devais le faire. » Je lui ai répondu que moi aussi je l'aimais, qu'elle ne devait pas s'inquiéter, et que j'avais envie qu'elle continue à être auprès de moi.

» Ensuite, elle a pleuré pendant très longtemps, la tête dans l'oreiller, comme si un barrage avait cédé en elle. Pendant tout ce temps, je lui ai caressé le dos. Des épaules jusqu'aux hanches. J'ai senti chacune de ses vertèbres sous mes doigts. J'aurais voulu pleurer avec elle. Mais cela m'était impossible.

» C'est à ce moment-là que j'ai compris. Compris que nous étions de merveilleuses compagnes de voyage l'une pour l'autre, mais en fait à la façon de blocs de métal solitaires, qui suivent chacun leur trajectoire. Vu de loin, ça paraît aussi beau qu'une étoile filante ; seulement, dans la réalité, nous ne sommes que des prisonniers, enfermés dans nos habitacles de métal respectifs, incapables d'aller où que ce soit. De temps en temps, les orbites de nos satellites se croisent, et nous parvenons enfin à nous rencontrer. Nos cœurs réussissent peut-être même à se toucher. Mais juste un très bref instant. Sitôt après, nous connaissons de nouveau une solitude absolue. Jusqu'à ce que nous nous consumions et soyons réduits à néant.

»Finalement, Sumire s'est levée, a ramassé son pyjama par terre et l'a remis. Puis elle m'a déclaré : « Je retourne dans ma chambre, j'ai besoin d'être seule un moment. » Je lui ai conseillé de ne pas trop réfléchir. « Demain est un autre jour, et tout ira bien, ce sera comme avant, tu verras. – Oui, sans doute », a répondu Sumire. Puis elle s'est penchée, et a posé sa joue tiède et mouillée contre la mienne. Il m'a semblé qu'elle murmurait quelque chose à mon oreille, mais d'une voix si basse que je n'ai rien compris. Et elle m'a tourné le dos avant que je puisse lui demander de répéter.

»Elle a essuyé ses larmes avec la serviette de toilette, puis est sortie de la pièce. Je me suis blottie sous mes couvertures, et j'ai fermé les paupières. Je me disais que j'allais avoir du mal à trouver le sommeil, après ce qui s'était passé, mais en fait, étrangement, je me suis endormie rapidement.

» Quand j'ai rouvert les yeux, à 7 heures du matin, Sumire n'était pas dans la maison. Elle s'était peut- être réveillée tôt – ou bien n'avait pas fermé l'œil – et était partie à la plage. Elle m'avait dit qu'elle voulait rester seule un moment. J'ai trouvé étrange qu'elle ne m'ait pas laissé de message, mais après les événements de la nuit elle devait être encore dans un état assez confus.

»J'ai fait la lessive, mis le matelas de Sumire à sécher, puis je me suis installée sur la véranda, et j'ai lu en attendant le retour de Sumire. La matinée s'est écoulée sans qu'elle revienne. Inquiète, j'ai regardé partout dans sa chambre, tout en sachant que je ne devais pas le faire. Je craignais qu'elle n'ait décidé de quitter l'île. Mais son sac de voyage était là, ouvert, ainsi que son sac à main avec son passeport dedans. Son maillot de bain et ses chaussettes séchaient dans un coin de la pièce. De la monnaie, des pages de bloc-notes, un trousseau de clés étaient éparpillés sur son bureau. Parmi les clés, il y avait celle de la porte d'entrée du bungalow.

»Tout cela m'a fait un effet assez désagréable. Lorsque nous allions à la plage, nous mettions toujours nos maillots de bain avec des tee-shirts par-dessus et enfilions des chaussures de marche pour traverser la colline. Nous emportions nos serviettes de bain et de l'eau minérale dans un sac de toile. Et pourtant Sumire était sortie sans rien emporter. Il ne manquait qu'une paire de sandales de plage bon marché qu'elle avait achetée dans une boutique près du port, et le mince pyjama de soie que je lui avais prêté. Mais qui sortirait dans cette tenue, même pour se promener dans le voisinage ?

»J'ai passé l'après-midi dehors à la chercher. J'ai fait plusieurs fois le tour de la maison, suis allée jusqu'à la plage et ensuite en ville pour arpenter la rue principale, avant de remonter à la maison. Sumire restait introuvable. La nuit est tombée. Contrairement à la veille, un vent assez fort soufflait et les vagues mugissaient. Je me réveillais sans cesse. Je n'avais pas fermé la porte d'entrée à clé, mais Sumire ne rentrait pas. Le lit que j'avais refait la veille était intact. Dans la matinée, j'ai signalé sa disparition au poste de police situé près du port.

»J'ai expliqué à un policier qui parlait anglais que la jeune fille avec laquelle je voyageais avait disparu depuis deux jours. Il ne m'a pas prise au sérieux. « Elle va reparaître, m'a-t-il assuré. Ça arrive souvent, vous savez. En vacances, les gens se laissent aller. C'est l'été, ils sont jeunes… » Quand je suis revenue le lendemain, il s'est montré un peu plus attentif. Mais ils n'ont pas cherché pour autant à la retrouver. Je me suis donc décidée à téléphoner au consulat du Japon à Athènes afin d'expliquer la situation. Heureusement, je suis tombée sur un interlocuteur compréhensif. Il a parlé au commissaire en grec avec fermeté, et à la suite de cette intervention la police s'est décidée à lancer des recherches.

»Cependant, ils n'ont pas découvert le moindre indice. Ils ont eu beau questionner les commerçants autour du port, aucun n'avait remarqué Sumire. Le commandant du ferry ou le vendeur de billets non plus n'avaient vu aucune jeune Japonaise prendre le bateau dans les jours précédents. Sumire devait donc se trouver encore sur l'île. De toute façon, elle n'avait pas d'argent sur elle pour acheter son billet de ferry. Sur une île aussi petite, une Japonaise se promenant en pyjama devait se remarquer facilement. Peut-être s'était-elle noyée ? La police a interrogé un couple de touristes allemands qui fréquentaient la plage de l'autre côté de l'île et y avaient nagé longuement le matin de sa disparition. Ils n'avaient vu personne, ni sur la plage ni sur le sentier qui y menait. La police m'a promis de poursuivre son enquête, et je suis sûre qu'ils l'ont fait. Mais le temps a passé sans qu'ils découvrent quoi que ce soit.

Miu poussa un profond soupir et se couvrit le visage des deux mains.

— C'est à ce moment-là que je vous ai contacté pour vous demander de venir. Je ne savais plus quoi faire.

J'essayai d'imaginer Sumire seule sur un sentier de colline en pyjama de soie et sandales de plage.

— De quelle couleur est ce pyjama ? demandai-je.

— De quelle couleur… ? répéta Miu sans comprendre.

— Oui, le pyjama qu'elle portait le jour de sa disparition ?

— Je ne me rappelle plus très bien. Je l'ai acheté à Milan, et je ne l'avais pas encore porté. De quelle couleur était-il, déjà ? Un ton pâle… Vert clair, peut-être ? Il était en soie très légère, sans poches.

— Vous devriez appeler le consulat à nouveau, et leur demander d'envoyer quelqu'un ici. Et aussi contacter la famille de Sumire. Je comprends que ce soit pénible, mais vous ne pouvez pas cacher plus longtemps sa disparition à sa famille.

Miu hocha la tête.

— Comme vous le savez, ajoutai-je, Sumire a parfois un côté extrême, et elle est capable de toutes sortes de folies. Mais elle ne partirait pas quatre jours sans donner de nouvelles. Elle n'est pas irresponsable à ce point. Elle n'a pas pu disparaître sans une bonne raison. Laquelle ? Je l'ignore, mais ça doit être grave. Elle est peut-être tombée dans un puits, et elle attend qu'on vienne la secourir. Ou alors elle a été kidnappée. Ou même assassinée et enterrée quelque part. N'importe quoi peut arriver à une jeune fille qui se promène seule la nuit vêtue d'un simple pyjama. Bref, il faut mettre au point une stratégie pour la retrouver. Mais pour l'instant, nous devrions dormir et remettre ça à demain. La journée sera longue.

— Pensez-vous que Sumire… Je veux dire, elle aurait pu se suicider ? demanda Miu.

— On ne peut pas écarter totalement cette éventualité. Mais si elle avait décidé de le faire, je pense qu'elle aurait laissé une lettre, quelque chose. Je ne crois pas qu'elle aurait tout lâché comme ça, sachant que vous alliez vous inquiéter. Elle vous aime beaucoup, elle aurait sûrement pensé à ce que vous éprouveriez en constatant qu'elle n'était plus là.

Les bras croisés, Miu me fixa un long moment.

— Vous le pensez vraiment ?

Je hochai la tête.

— J'en suis sûr. C'est dans son caractère.

— Merci. Vous venez de dire ce que j'avais le plus envie d'entendre.

Miu m'emmena dans la chambre de Sumire – une pièce carrée sans décoration, semblable à un gros cube, dont la fenêtre ouverte donnait sur les collines. Elle contenait un lit à une place en bois, un bureau, une armoire et un petit placard. Un portable Macintosh flambant neuf trônait sur le bureau, tandis qu'à ses pieds était posée une valise rouge de taille

moyenne.

— J’ai rangé un peu ses affaires pour que vous puissiez dormir ici, dit Miu.

Une fois seul, l’épuisement m’accabla soudain. Il était près de minuit. Je me déshabillai et me glissai sous les couvertures. Cependant, je ne pus fermer l’œil. Sumire avait dormi dans ce lit jusqu’à tout récemment, pensais-je. La fatigue nerveuse de ce long trajet en avion se répercutait dans tout mon corps et j’avais l’impression d’être parti pour un voyage sans fin.

Je me remémorai chaque parole de Miu, tentai de recenser les points essentiels de son récit. Mais mon esprit avait du mal à fonctionner. Un raisonnement systématique était hors de ses capacités. Tu penseras à ça demain, décidai-je. Soudain, j’eus la vision de Sumire plongeant sa langue dans la bouche de Miu. Ça aussi, tu y penseras demain, m’intimai-je. S’il y avait peu d’espoir que ce soit une meilleure journée, y penser maintenant ne servait à rien, me dis-je en fermant les yeux. Je ne tardai pas à sombrer dans un profond sommeil.

10

Quand je me réveillai, Miu était en train de dresser la table du petit déjeuner sur la véranda. Il était 8 heures et demie, et un soleil tout neuf inondait le monde de sa lumière. Je m'assis face à Miu, et nous déjeunâmes de café, de toasts et d'œufs au plat en regardant la mer. Deux oiseaux blancs descendirent en planant vers le rivage. Un voisin avait allumé sa radio : on pouvait entendre un présentateur lire les nouvelles en grec à vive allure.

Le décalage horaire et la fatigue créaient un étrange vide dans mon esprit. J'avais du mal à distinguer le réel de ce qui ne l'était pas. Je me trouvais sur une île grecque, en train de prendre le petit déjeuner avec une femme splendide, plus âgée que moi, et que, la veille encore, je ne connaissais pas. Cette femme aimait Sumire, mais n'éprouvait aucun désir sexuel pour elle. Sumire aimait cette femme et la désirait. Moi, j'aimais Sumire et la désirais. Sumire m'aimait bien, mais elle n'était pas amoureuse de moi et n'éprouvait aucun désir sexuel à mon égard. De mon côté, j'étais capable de ressentir du désir pour une autre femme, mais pas de l'amour… Tout était si compliqué ! On aurait dit le scénario d'une pièce existentialiste. Tout finissait dans une impasse : personne ne pouvait aller nulle part, il n'y avait aucune alternative. Et Sumire avait quitté la scène, seule.

Miu me servit à nouveau du café. Je la remerciai.

— Vous êtes amoureux de Sumire, n'est-ce pas ? me demanda-t-elle.

Je me contentai de hocher la tête en continuant de beurrer ma tartine. Le beurre était dur et difficile à étaler. Lorsque j'eus fini, je levai les yeux et constatai :

— Quand ça arrive, on n'a pas le choix.

Nous nous tûmes. À la radio, de la musique traditionnelle avait remplacé les informations. Le vent s'était levé et agitait les bougainvillées. En concentrant son regard, on distinguait d'innombrables vaguelettes bordées d'écume sur la mer en contrebas.

— J'ai beaucoup réfléchi, déclara enfin Miu en pelant un fruit, et je crois qu'il vaut mieux que j'aille à Athènes aujourd'hui même. Je n'arriverai sans doute à rien avec un simple coup de téléphone, je ferais mieux de me rendre au consulat pour leur raconter directement ce qui

s’est passé. Ainsi, peut-être que quelqu’un du consulat acceptera de m’accompagner jusqu’ici, ou bien je pourrai attendre l’arrivée du père et de la belle-mère de Sumire, et les ramener avec moi. J’aimerais que vous restiez dans l’île aussi longtemps que possible. La police pourrait avoir besoin de nous contacter, et il ne faut pas exclure la possibilité que Sumire revienne… Je peux compter sur vous ?

— Pas de problème, répondis-je.

— Je vais passer au poste de police voir comment progressent les recherches, ensuite j’irai au port louer un petit bateau pour m’emmener à Rhodes. Cela prend du temps de faire l’aller-retour entre ici et Athènes, je réserverai un hôtel sur place de façon à pouvoir rester deux ou trois jours.

Je hochai la tête. Miu avait fini de peler son orange : elle essuya soigneusement la lame de son couteau avec une serviette en papier.

— Vous avez déjà rencontré le père de Sumire ? me lança-t-elle.

— Jamais.

Son soupir eut la force du vent soufflant au bord même du monde.

— Je me demande comment je vais pouvoir leur expliquer…, avoua-t-elle.

Je comprenais son embarras. Comment expliquer l’inexplicable ?

Je descendis au port avec elle. Elle avait pris un petit sac contenant des affaires de rechange, portait des chaussures en cuir à talons et avait un sac à main Mila Schön. Nous nous arrêtâmes au poste de police. Miu me présenta comme un parent de Sumire qui voyageait dans la région. Les policiers n’avaient toujours pas le moindre indice. Pourtant, ils demeuraient plutôt optimistes.

— Il n’y a pas de quoi vous inquiéter, affirmèrent-ils. Écoutez, cette île est paisible. Évidemment, on ne peut pas dire qu’aucun crime n’y a jamais été commis : certaines querelles d’amoureux ou d’ivrognes, ou politiques, finissent mal. Les gens sont les mêmes partout, hein ? Mais ces problèmes ne concernent que la population locale. En quinze ans, pas un seul étranger n’a été victime d’un criminel ici.

C’était sans doute vrai. Mais cela n’expliquait pas pour autant la disparition de Sumire.

— Il y a une grande grotte de calcaire, sur la côte nord de l’île, observa un policier. Elle a pu s’aventurer à l’intérieur, et ne plus arriver à en ressortir. C’est un vrai labyrinthe, là-dedans. Mais la grotte est vraiment très loin, je ne vois pas comment elle aurait pu aller jusque-là à pied.

Je suggérai qu’elle avait pu se noyer.

— Impossible, me répondit-on. Les courants ne sont pas forts sur ces

côtes, et le temps est calme en ce moment. Toute la semaine dernière, la mer était d'huile. Et puis de nombreux pêcheurs de l'île sillonnent les alentours chaque jour avec leurs bateaux ; si elle s'était noyée, l'un d'eux aurait certainement retrouvé son corps.

— Et dans un puits ? demandai-je. Ne peut-on imaginer qu'elle soit tombée au fond d'un puits en se promenant, par exemple ?

Le policier secoua la tête.

— Il n'y en a pas sur cette île. Il existe des sources naturelles un peu partout, nous n'avons pas besoin de puits. D'ailleurs, le sol est trop rocheux pour qu'on entreprenne d'en creuser.

Une fois sortis du poste de police, je fis part à Miu de mon intention d'aller, dans la matinée si possible, jusqu'à la plage qu'elle et Sumire fréquentaient. Elle acheta une carte de l'île dans un kiosque et m'indiqua le chemin à suivre.

— Il faut compter quarante-cinq minutes de marche pour y arriver ; surtout, mettez de bonnes chaussures, me recommanda-t-elle.

Ensuite, nous nous dirigeâmes vers le port, où elle mena tambour battant, dans un mélange de français et d'anglais, des négociations pour louer un bateau.

— J'espère que tout se terminera bien, me dit Miu au moment de nous quitter.

Mais son regard contredisait ses paroles. Elle savait que ça ne se passerait pas si facilement, et moi aussi. Le moteur du bateau-taxi se mit en marche. Elle tenait son chapeau d'une main, me faisait des signes d'adieu de l'autre. Quand le bateau disparut au large, j'eus l'impression qu'on m'avait arraché des petits bouts d'entrailles. Je flânai un moment sur le port, puis achetai des lunettes de soleil dans un magasin de souvenirs. Ensuite, j'entrepris de gravir les marches menant au bungalow.

Plus le soleil montait dans le ciel, plus la chaleur devenait torride. J'enfilai un short, une chemise de coton à manches courtes, mis mes lunettes de soleil, chaussai mes baskets, et m'engageai sur le sentier conduisant à la plage. Je ne tardai pas à regretter de ne pas avoir pris de chapeau. À mi-chemin, assoiffé, je m'arrêtai pour boire de l'eau, et m'enduire le visage et les bras de la crème solaire que Miu m'avait laissée. Le chemin était saupoudré d'une poussière blanche qui s'élevait en volutes au moindre souffle de vent. De temps à autre, je croisais des

villageois avec leurs ânes. « *Kali mera !* » me lançaient-ils d'un ton joyeux. Je répétais cette formule, supposant que c'était conforme aux usages.

La colline était couverte de petits arbres aux troncs noueux. Des chèvres et des moutons avançaient avec obstination sur les pentes rocailleuses, les clochettes autour de leurs cous faisaient un petit tintement plein de fraîcheur. Les troupeaux étaient toujours accompagnés par des vieillards ou des enfants qui me regardaient passer du coin de l'œil et m'adressaient un bref salut de la main ; j'imitais leur geste en réponse. Sumire n'était certainement pas passée par là lors de sa disparition. Il n'y avait aucun endroit où se cacher dans ces parages, et quelqu'un l'aurait sûrement aperçue.

La plage était déserte. Je me déshabillai et allai nager dans le plus simple appareil. L'eau était claire, on pouvait voir le moindre caillou au fond ; s'y baigner procurait une sensation merveilleuse. À l'entrée de la baie était ancré un yacht dont le mât, pavillon baissé, se balançait comme la tige d'un énorme métronome. Il n'y avait personne sur le pont. Le seul bruit était celui des galets, très doux, chaque fois que les vagues se retiraient.

Après avoir nagé un moment, je revins sur la plage et m'étendis sur ma serviette, toujours nu, les yeux tournés vers le ciel parfaitement bleu. Des oiseaux de mer à la recherche de poisson décrivaient des cercles au-dessus de la baie. On ne voyait pas un nuage. Je somnolai environ une demi-heure. Pendant ce temps, nid ne fit son apparition. Je commençai à me sentir envahi par un calme étrange, terriblement profond. Cette plage était trop solitaire, trop belle, pour qu'on vienne s'y baigner seul. Elle m'évoquait une sorte de mort lente. Je me rhabillai et repris le sentier menant au bungalow. Il faisait une chaleur plus écrasante encore qu'à mon arrivée. Mettant mécaniquement un pied devant l'autre, j'essayai d'imaginer les conversations de Sumire et Miu tandis qu'elles arpentaient ensemble ce chemin.

Sumire pensait sans doute au désir qui l'habitait. Tout comme moi chaque fois que je me trouvais en sa présence. Je n'avais aucun mal à comprendre ce qu'elle devait ressentir. En voyant Miu nue devant elle, elle n'aspirait qu'à la serrer dans ses bras. Une attente mêlée de tant d'autres émotions – excitation, résignation, hésitation, confusion, peur – qui enflait et refluait tour à tour. Un soudain optimisme vous envahit mais, l'instant d'après, vous vous dites que ça ne marchera jamais. Et

c'est finalement le cas : ça ne marche jamais.

Je grimpai au sommet de la colline, fis une pause, bus un peu d'eau, puis redescendis. Alors que je commençais à apercevoir le toit du bungalow au loin, je me rappelai soudain une phrase prononcée par Miu la veille : le soir de sa disparition, Sumire avait tapé pendant un long moment sur son clavier, avec une étrange concentration. Qu'avait-elle bien pu écrire à ce moment-là ? Miu ne l'avait pas précisé, et je n'avais pas posé de questions, mais le texte qu'elle avait rédigé ce jour-là renfermait peut-être un indice, me dis-je. Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ?

Dès que je fus arrivé, j'allai dans la chambre de Sumire, mis son ordinateur en marche et ouvris le disque dur. J'y trouvai une liste des dépenses du voyage en Europe, un carnet d'adresses, un agenda de rendez-vous : tout cela concernait uniquement le travail de Sumire en tant qu'assistante de Miu. Il n'y avait aucun fichier personnel. J'ouvris le dossier « documents récents ». Il était vide. Sans doute Sumire ne voulait-elle pas qu'on puisse lire ce qu'elle avait écrit. Elle avait dû tout effacer du disque dur. Dans ce cas, peut-être avait-elle sauvegardé ses documents personnels sur une disquette dissimulée quelque part. Et il était peu probable qu'elle l'ait emportée avec elle : son pyjama n'avait pas de poches.

Je fouillai les tiroirs du bureau. Il renfermait bien quelques disquettes, mais uniquement des copies de dossiers figurant sur le disque dur et d'autres documents de travail. Je ne trouvai rien qui me parût significatif. Je m'assis devant le bureau pour réfléchir : à la place de Sumire, où aurais-je rangé une disquette que je voulais garder secrète ? La pièce était petite, il n'y avait guère de cachettes possibles. Et Sumire était très stricte là-dessus : elle ne laissait personne – à part moi – lire ce qu'elle écrivait.

La valise rouge. Mais bien sûr ! C'était la seule chose, dans la pièce, qui fermait à clé.

Cette valise était si légère qu'on l'aurait crue vide. Je la secouai, elle ne rendit aucun son. Pourtant, le cadenas à code était fermé. J'essayai plusieurs combinaisons de quatre chiffres auxquelles Sumire aurait pu penser : sa date d'anniversaire, son code postal, son numéro de téléphone… Aucune ne marcha. Normal : une combinaison facile à découvrir n'est pas une protection efficace. Il devait s'agir d'un numéro

qu'elle connaissait par cœur, mais qui ne la concernait pas directement. Après avoir réfléchi un long moment, j'essayai la combinaison 0425 : le code postal de Kunitachi – autrement dit, *mon* code postal.

Le cadenas s'ouvrit dans un déclic. Un petit sac en tissu noir était rangé dans la poche intérieure de la valise. Je fis glisser la fermeture Éclair : le sac contenait un carnet et une disquette. Je commençai par ouvrir le carnet. Au premier abord, il ne contenait rien de significatif : juste des informations sur les lieux que Sumire avait visités avec Miu, les gens qu'elles avaient rencontrés. Des noms d'hôtel, le prix de l'essence. Des menus de restaurant. Des marques de vins et des commentaires sur leur goût. C'était davantage une liste qu'un carnet de voyage. De nombreuses pages étaient restées blanches. Tenir son journal ne devait pas être le fort de Sumire.

La disquette n'avait pas de titre. L'étiquette indiquait seulement : « Août 19** ». Je reconnus l'écriture très particulière de Sumire. J'insérai la disquette dans l'ordinateur, l'ouvris. Elle comportait deux documents sans titre, juste désignés comme numéros 1 et 2.

Avant d'ouvrir ces documents, je fis lentement le tour de la pièce. La veste de Sumire, suspendue dans le placard. Ses lunettes, son dictionnaire, son passeport. Dans le tiroir du bureau, son stylo et son portemine. Par la fenêtre, je pouvais voir la pente douce et rocheuse de la colline. Un chat noir marchait sur le mur de séparation avec la maison voisine. Un silence paisible de fin d'après-midi m'enveloppait. Quand je fermais les yeux, je pouvais encore entendre le bruit des vagues sur la plage déserte. Mais quand je les rouvrais, les bruits du monde réel ne me parvenaient pas.

Je cliquai deux fois sur l'icône, et le document 1 s'ouvrit.

11
DOCUMENT 1

Quand on tire sur quelqu'un, le sang coule

L'issue momentanée d'un long cheminement du destin (le destin peut-il avoir des issues autres que momentanées ? Voilà une question intéressante mais laissons-la de côté pour l'instant) a voulu que je me retrouve aujourd'hui sur cette île grecque. Une île minuscule dont je n'avais même jamais entendu parler jusqu'à récemment. Il est un peu plus de 4 heures du matin. Naturellement l'aube est encore loin. Les chèvres innocentes ont sombré dans un paisible sommeil collectif tandis que, dans les champs, les rangées d'oliviers absorbent leur nourriture dans les profondeurs des ténèbres. Et comme toujours il y a la lune. La lune qui, au-dessus des toits rafraîchis par la nuit, tel un prêtre mélancolique, étend ses bras vers la mer désertée par les navires

Où que je sois dans le monde, c'est cette heure-ci que je préfère. Cette heure n'appartient qu'à moi. Je suis là, assise devant ma table, en train d'écrire. Bientôt le jour va se lever. Tel Bouddha naissant du flanc (droit ou gauche, je ne sais plus) de sa mère, un soleil tout neuf va apparaître lentement au-dessus des montagnes. Bientôt la discrète Miu s'éveillera sans bruit. À 6 heures, après un déjeuner frugal, nous descendrons vers la magnifique plage de l'autre côté des montagnes. Mais avant que commence ce jour pareil aux autres, je veux (remonter mes manches et) finir ce travail.

Mis à part quelques longues lettres, cela fait longtemps que je n'ai rien écrit, et je ne suis pas très sûre que je serai capable de m'exprimer comme je le voudrais. Mais je n'en ai jamais été sûre, de toute façon. J'écrivais simplement parce que je sentais que je devais le faire. Pourquoi ? La réponse est évidente : parce que si je désire réfléchir à quelque chose, je dois d'abord le mettre sous forme de phrases.

Enfant, je procédais déjà ainsi. Lorsque j'avais un problème de compréhension, je ramassais les mots éparpillés à mes pieds, et je les arrangeais pour construire des phrases. Quand ça ne marchait pas, je

les dispersais à nouveau puis les disposais d'une manière différente. À force de le faire, je suis devenue capable de réfléchir comme la plupart des gens. Écrire ne m'a jamais été difficile. Pendant que les autres enfants s'amusaient à ramasser de jolis cailloux ou des glands, moi, j'écrivais. Je gribouillais des phrases, aussi naturellement que je respirais. Et je réfléchissais.

On m'objectera sans doute que cette méthode est plutôt longue pour aboutir à une conclusion puisque, chaque fois que je souhaitais approfondir une question, j'étais obligée de passer par le stade de l'écriture. Ou peut-être qu'on ne m'objectera rien du tout ; mais, quoi qu'il en soit, c'est un fait, ce processus me prenait effectivement du temps. À tel point qu'à mon entrée à l'école primaire j'étais considérée comme une attardée. Je n'arrivais pas à suivre le rythme des autres enfants.

À la fin du primaire, le sentiment de différence que me donnait cet écart s'était estompé. J'avais appris, jusqu'à un certain point, à m'adapter au monde environnant. Ce décalage, cependant, existait toujours en moi – tel un serpent silencieux dissimulé dans l'herbe. C'est lui qui me poussa à arrêter l'université, et toute relation avec une société formelle.

Toujours est-il que voici ma thèse :

À travers l'écriture, je renouvelle quotidiennement l'affirmation de mon existence.

N'est-ce pas ?
Mais oui, exactement !

Cela explique que j'aie rempli une quantité de pages aussi phénoménale. J'écrivais chaque jour – ou presque. Comme si je fauchais, seule, sans un instant de répit, l'herbe d'un immense pré. Un jour ici, le lendemain là. Mais j'avais à peine achevé le tour du champ et fauché toute l'herbe qu'elle y avait déjà repoussé aussi haut qu'avant.

Cependant, depuis que j'ai rencontré Miu, j'ai pratiquement cessé d'écrire. Pourquoi ? La thèse « Fiction = Transmission », émise par K., est assez convaincante. Elle est peut-être exacte sur un certain plan. Mais il me semble que l'écriture ne se réduit pas à ça. Hmm. Il faut que

j'essaie d'analyser cette donnée plus simplement. Simplicité, simplicité.

En fait, ce qui s'est passé depuis ma rencontre avec Miu, c'est que j'ai cessé de réfléchir – naturellement, il s'agit ici de ma propre définition du verbe « réfléchir ». À force de passer du temps avec elle, comme si nous étions deux petites cuillères empilées l'une sur l'autre, j'ai été entraînée quelque part avec elle (sans pour autant savoir où j'allais), et j'ai simplement décidé de me laisser porter par le courant.

On peut dire aussi que, pour pouvoir rester auprès de Miu, il fallait que je m'allège à un point extrême. Même l'acte fondamental de penser était un bagage pesant. Oui, c'est surtout de ça qu'il s'agit.

Désormais, l'herbe avait beau pousser plus haut chaque jour, je m'en moquais éperdument. Allongée dessus, je regardais passer les nuages blancs. Et je leur confiais mon destin. Je laissais mon cœur suivre le parfum de l'herbe fraîche, la brise légère. Ce que je savais, ce que j'ignorais, m'était devenu complètement indifférent.

Ou plutôt : depuis le début, je m'étais toujours moquée de tout ça. Il faut que je m'efforce d'être plus précise. Précision, précision.

Je me rends compte maintenant que ma première règle en matière d'écriture était de faire comme si le sujet que j'abordais était entièrement nouveau pour moi – même si je le connaissais ou croyais le connaître. Supposons que je me dise : Oh, ça, je le sais déjà. Je ne vais pas perdre mon temps à écrire dessus… eh bien, c'est fini avant même d'avoir commencé. Pour donner un exemple concret, imaginons que je me dise, à propos de quelqu'un de mon entourage : Oh, celui-là, je le connais, donc, inutile de penser à lui. Eh bien, je cours le risque d'être trahie (enfin, moi ou vous, la règle s'applique à tout le monde). Derrière les choses ou les personnes que nous croyons connaître se cache toujours une proportion identique d'inconnu.

***La compréhension n'est jamais que la somme des malentendus**.*

Voilà ma façon de comprendre le monde (mais que cela reste entre nous).

Dans le monde où nous vivons, ce que nous savons coexiste étroitement avec ce que nous ignorons, lié comme des frères siamois, en un état de parfaite confusion. Confusion, confusion.

Ainsi, qui peut faire la différence entre la mer et son reflet scintillant ? Qui peut faire la différence entre la pluie qui tombe et la solitude ?

J'ai donc abandonné de bonne grâce toute différenciation entre le connu et l'inconnu. C'est devenu mon point de départ. Terrible point de départ, quand on y songe. Mais il faut bien démarrer de quelque part, non ? J'en suis de ce fait venue à considérer tous les dualismes, tels que le thème et le style, le sujet et l'objet, la cause et l'effet, les articulations de mes mains et l'ensemble de ma personne, comme des éléments indissociables et qu'on ne peut distinguer les uns des autres. Tout est renversé sur le sol de la cuisine, le sel, le poivre, la farine, l'amidon, formant une seule poudre indistincte – pour ainsi dire.

Les articulations de mes mains et l'ensemble de ma personne… Je m'aperçois que, assise devant mon ordinateur, je suis encore en train de me faire craquer les doigts. Cette mauvaise habitude a resurgi quand j'ai arrêté de fumer. Je m'attaque d'abord aux phalanges de ma main droite, puis à celles de ma main gauche. Sans me vanter, je peux me faire craquer les doigts avec un bruit aussi sec et sinistre que si je brisais une nuque. J'étais la championne en la matière à l'école primaire, je battais tous les garçons de ma classe.

Une fois, à l'université, K. m'a fait gentiment comprendre que ce n'était pas un talent dont je devais me vanter. Passé un certain âge, une fille ne peut continuer à se faire craquer les doigts à tout bout de champ. Du moins, pas en public. Sinon, on finit par ressembler à Lotte Lenya dans Bons baisers de Russie. *Aussi – et je me demande bien pourquoi personne ne me l'avait dit plus tôt – je me suis efforcée d'abandonner cette mauvaise habitude. J'adore Lotte Lenya, mais pas au point de vouloir lui ressembler. Pourtant voilà que, après avoir cessé de fumer, je me suis aperçue tout à coup que je me remettais à faire craquer mes articulations, inconsciemment, dès que je m'asseyais à ma table de travail. Crac crac crac. Mon nom est Bond, James Bond.*

Mais retournons à nos moutons. Je suis pressée. Pas de temps pour les digressions. Peu importe Lotte Lenya. Pas de temps pour les métaphores. Comme je l'ai écrit plus haut, ce que nous croyons savoir et ce que nous ignorons coexiste en nous sans distinction aucune. La

plupart des gens élèvent un mur entre les deux par pure commodité. Ça rend la vie plus facile. Mais moi, j'ai éliminé ce mur de mon existence. Il fallait que je le fasse : je déteste les murs. Que voulez-vous, on ne se refait pas.

Cependant, si vous me permettez d'utiliser à nouveau la comparaison avec les frères siamois, ils ne sont pas toujours ravis de coexister ainsi. Ils ne font pas toujours l'effort de se comprendre. En réalité , l'inverse est souvent vrai : la main droite ignore ce que fait la gauche – et vice versa. La confusion règne, nous nous perdons nous-mêmes… et rentrons tête baissée dans le premier obstacle venu. Boum.

Mon idée est qu'il faut une stratégie d'une particulière habileté pour parvenir à faire coexister pacifiquement en soi la partie qui croit savoir et celle qui ignore. Et cette stratégie n'est autre que – oui, exactement ! – la pensée. Il faut quelque chose de solide pour nous ancrer. À défaut de quoi, c'est une certitude, nous nous précipitons en guise de punition vers une collision assurée.

Question :

Comment puis-je éviter la collision (boum) sans pour autant réfléchir sérieusement (c'est-à-dire en restant allongée dans mon champ, à regarder les nuages passer, à écouter l'herbe pousser) ? Difficile ? Mais non mais non. D'une façon purement logique, rien de plus facile. C'est simple[2]**.** *Il suffit de rêver. Rêver sans cesse. Entrer dans le monde des songes, et ne plus en ressortir. Vivre éternellement dedans.*

Car, dans les rêves, il n'est pas nécessaire d'établir des distinctions entre les choses. Pas du tout nécessaire. Les frontières n'existent pas. Et du coup, dans les rêves, les collisions se produisent rarement. Même quand il y en a, elles ne sont pas douloureuses. La réalité, c'est différent. La réalité, ça mord. Réalité, réalité.

Il y a longtemps, lors d'une conférence de presse à l'occasion de la première du film de Sam Peckinpab La Horde sauvage, *une journaliste leva la main et posa la question suivante : « Pour quelle raison avez-vous besoin de faire couler autant de sang dans vos films ? » Elle avait un ton accusateur. Un des acteurs présents, Ernest Borgnine, l'air perplexe, répondit à la place du metteur en scène : « Hé,* lady, *quand on*

tire sur quelqu'un, le sang coule ! » Il faut rappeler que ce film est sorti en pleine guerre du Vietnam.

J'adore cette phrase. Je crois que voilà un des principes fondamentaux de la réalité : accepter que les choses difficiles à comprendre soient difficiles à comprendre. Et accepter que ça saigne. Le coup de fusil et le sang.

Vous saisissez ? Quand on tire sur quelqu'un, le sang coule !

Voilà pourquoi je me suis mise à écrire. J'ai réfléchi de manière quotidienne, et ainsi j'ai conçu un rêve au sein du royaume sans nom qui se trouve dans le prolongement de ma pensée – un fœtus aveugle nommé compréhension, qui flotte dans le liquide amniotique universel et écrasant de l'incompréhension. Ce doit être pour cette raison que mes romans sont absurdement longs et n'arrivent jamais à leur terme – jusqu'ici du moins. Oui, sans doute. Parce que je n'ai pas encore engrangé assez de rêves pour me maintenir à l'échelle souhaitée. Sur le plan technique, et moral également.

Mais ceci n'est pas un roman. Comment le formuler ? Ce sont des phrases, simplement. Pas la peine de trouver une conclusion habile. Je pense tout haut, sans plus. Ça fait longtemps que je n'ai pas réfléchi sérieusement, et je ne le referai sans doute pas avant un bout de temps. Mais en ce moment je réfléchis. Et j'ai bien l'intention de ne pas m'arrêter avant l'aube.

Cependant, malgré ce que je viens de dire, je ne peux pas me débarrasser de mes sombres doutes familiers. Ne suis-je pas en train de consacrer mon temps et mon énergie à une activité parfaitement inutile ? Portant un lourd seau d'eau à bout de bras, je me dirige à grands pas vers un lieu déjà à la limite de l'inondation, détrempé par de longues pluies. Ne devrais-je pas plutôt renoncer à ces vains efforts et me laisser porter par le courant ?

Collision ? Mais qu'est-ce qu'une collision ?

Exprimons les choses de façon différente.

Euh, comment ?

Ah, oui, voilà.

Je voulais dire que, si c'est pour écrire de telles inepties, il serait peut-

être plus raisonnable de me remettre au lit, et de me masturber en pensant à Miu.

J'adore la courbe de ses fesses. J'adore ses cheveux blancs comme neige. Le contraste entre sa toison pubienne noir de jais et sa chevelure blanche est fabuleux. Ses fesses moulées dans un petit slip noir sont incroyablement sexy. Je ne peux pas m'empêcher de penser à cette toison noire en forme de T qui se cache à l'intérieur.

Bon, j'arrête d'y penser. Il faut que je coupe le circuit de mes fantasmes (clic) et que je me concentre à nouveau sur ce que j'écris. Il faut que j'utilise à bon escient ces moments précieux qui précèdent l'aube. Je laisse à d'autres personnes, dans d'autres lieux, le soin de distinguer ce qui est utile de ce qui ne l'est pas. Pour le moment, je n'accorde pas une miette d'intérêt à ces gens-là.

N'est-ce pas ?
Exactement !
Alors, poursuivons le raisonnement.

Il est paraît-il dangereux d'introduire des rêves (que vous les ayez faits ou que vous les ayez inventés) dans le cours d'un roman. Seule une poignée d'écrivains parmi les plus doués sont capables de rendre avec les mots justes la synthèse et l'absence de logique propres aux rêves. Je n'ai aucune objection à cette théorie. Cependant, je voudrais tout de même raconter un de mes rêves récents. Je veux le noter ici, parce qu'il me concerne et concerne ma vie. Cela n'a rien à voir avec la littérature (hum), je suis simplement le gardien de l'entrepôt.

À dire vrai, j'ai souvent fait des rêves de ce genre. Les détails sont différents chaque fois, le décor aussi. Mais le déroulement demeure le même. Et la nature de la douleur que je ressens au réveil également. Un thème unique se répète sans fin. Comme une locomotive à vapeur qui siffle toujours juste avant le tournant dangereux.

Le rêve de Sumire

(Cette partie sera rédigée à la troisième personne. Ça fera plus

authentique, me semble-t-il.)

Sumire grimpe un long escalier en spirale pour aller à la rencontre de sa mère, décédée il y a fort longtemps. Sa mère l'attend en haut des marches. Elle veut transmettre quelque chose à sa fille, une information capitale dont celle-ci doit absolument avoir connaissance pour pouvoir survivre. Sumire n'a encore jamais rencontré de morts, et elle a peur. Elle ignore quel genre de personne est sa mère : peut-être que cette dernière la déteste – pour une raison qui lui est inconnue. Pourtant, il faut qu'elle la rencontre. C'est la dernière occasion qui lui est donnée de le faire.

L'escalier est très long. Sumire a beau grimper et grimper, elle n'arrive jamais en haut. Elle continue pourtant à monter d'un pas rapide. Elle s'essouffle. Le temps s'écoule vite. Elle sait que sa mère ne peut pas rester indéfiniment à l'attendre dans ce bâtiment. Son front dégouline de sueur. Elle arrive enfin en haut de l'escalier.

Elle débouche sur un vaste palier qui se termine par un mur, face à elle. Juste à hauteur de ses yeux figure une petite ouverture ronde, comme un trou de ventilation, d'environ 50 centimètres de diamètre. La mère de Sumire se trouve à l'intérieur de ce trou, comprimée comme si on l'y avait poussée de force par les pieds. Sumire comprend qu'elle n'a presque plus de temps.

Le visage de sa mère est tourné vers elle ; elle regarde sa fille d'un air implorant. Sumire la reconnaît au premier coup d'œil. Voilà la femme qui m'a donné la vie, c'est celle qui m'a faite chair, se dit-elle. Cependant, cette mère n'est pas celle qu'elle a vue dans l'album de famille. Elle est belle et jeune. La femme dans l'album de photos n'était pas ma vraie mère. Mon père m'a menti, se dit Sumire.

« Maman ! » crie-t-elle de toutes ses forces, comme si une cloison à l'intérieur de sa poitrine était tombée. Mais à peine l'a-t-elle appelée que sa mère semble entraînée un peu plus profondément à l'intérieur du trou, comme aspirée par un vide géant. Et qu'elle ouvre la bouche, lui hurle quelque chose. Le son creux du vent qui souffle de l'intérieur du trou empêche les mots d'atteindre les oreilles de Sumire. L'instant d'après, sa mère disparaît, entraînée tout au fond d'un puits de ténèbres.

Sumire se retourne : elle est entourée de murs de pierre. Une porte en

bois a remplacé l'escalier. Sumire actionne la poignée, ouvre la porte : elle donne sur le ciel. Sumire se trouve au sommet d'une haute tour. Si haute que regarder en bas lui donne le vertige. De minuscules machines volantes traversent le ciel devant elle. Des petits planeurs tout simples prévus pour un seul passager. En bambou, ou en bois ultraléger. À l'arrière de chacun, elle distingue un moteur gros comme le poing ainsi qu'une hélice. Sumire hurle en direction des pilotes, pour qu'ils viennent la secourir. Mais ils continuent leur route, sans même tourner la tête vers elle.

Personne ne me voit à cause de mes vêtements, pense Sumire. Elle porte une longue blouse blanche anonyme, qu'on lui a fait revêtir à l'hôpital. Elle l'enlève, se retrouve nue : elle ne portait rien dessous. Elle jette la blouse dans le vide, à travers la porte, et la regarde s'éloigner en flottant dans le vent, telle une âme délivrée de ses liens terrestres. Le même vent caresse le corps de Sumire, agite sa toison pubienne. Soudain, elle se rend compte que tous les petits avions qui volaient dans le voisinage se sont métamorphosés en sauterelles. Le ciel est plein de grosses sauterelles de toutes les couleurs. Leurs énormes yeux globuleux brillent en regardant dans toutes les directions. Le vrombissement de leurs ailes augmente d'intensité, comme une radio dont on a monté le volume ; il enfle jusqu'à devenir un vacarme insupportable. Sumire s'accroupit, ferme les yeux, se bouche les oreilles.

Ensuite, elle se réveille.

Sumire se rappelait ce rêve dans le moindre détail. Elle aurait pu en faire un tableau. À un élément près : le visage de sa mère, aspiré au fond d'un trou noir. Et les mots si importants que sa mère lui avait crié avant de disparaître s'étaient perdus eux aussi dans le vide. Sumire mordait violemment son oreiller et pleurait sans pouvoir s'arrêter.

Le coiffeur ne creuse plus de trous

Après avoir fait ce rêve, j'ai pris une grande décision. Le bout de ma pioche industrieuse a enfin tapé sur un amas de roche solide. Toc. J'ai

décidé de dire nettement à Miu ce que je désire. Je ne peux pas demeurer indéfiniment dans cet état, comme suspendue dans les airs. Ni continuer à susurrer : « Je suis amoureuse de Miu », tel un coiffeur sans courage qui creuse des trous à l'arrière de son jardin. Sinon, je vais me perdre tout à fait. Chaque aube, chaque crépuscule continuera à m'arracher un petit morceau de moi-même, jusqu'à ce que mon existence se consume entièrement dans le courant du temps, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de moi.

Tout est clair comme du cristal. Cristal, cristal.

Je veux serrer Miu dans mes bras, et qu'elle me serre dans les siens. J'ai déjà donné ma reddition pour tant de choses qui étaient essentielles à mes yeux ! Je ne donnerai rien de plus. Il n'est pas trop tard. Mais je dois faire l'amour avec Miu. Il faut que je pénètre au plus profond de son corps. Qu'elle pénètre au plus intime du mien. Que nous soyons deux serpents luisants et avides.

Et si elle me repousse, qu'est-ce que je ferai ?

Dans ce cas, il ne me restera plus qu'à essayer de digérer la réalité.

« Quand on tire sur quelqu'un, le sang coule, pas vrai ? »

***Il faut que le sang coule.** Je dois affûter mon couteau et trancher la gorge d'un chien quelque part.*

N'est-ce pas ?

Mais oui, exactement !

Ce que je viens d'écrire est un message adressé à moi-même. Ça ressemble à un boomerang. Je le lance, il va fendre les ténèbres au loin, faucher la vie d'un malheureux petit kangourou, puis revenir entre mes mains. Mais le boomerang qui revient n'est pas celui qu'on a lancé. Je le sais. Boomerang, boomerang.

DOCUMENT 2

Il est 14 h 30. Dehors, le monde est aveuglant, brûlant comme l'enfer. La falaise, le ciel, la mer sont également blancs et étincelants de lumière. Si on les regarde assez longtemps, on peut les voir se fondre en un seul chaos indistinct, toutes frontières confondues. Toutes les créatures vivantes évitent la lumière crue du soleil et se tapissent dans une ombre propice à l'assoupissement. Les oiseaux eux-mêmes ont cessé de voler. Dans la maison, cependant, règne une agréable fraîcheur. Miu est dans le salon, elle écoute du Brahms. Elle porte une robe d'été bleue à fines bretelles, ses cheveux d'un blanc pur sont simplement attachés en arrière. Assise devant mon bureau, j'écris.

« Est-ce que la musique te dérange ? » demande Miu.

Je lui réponds que Brahms ne me dérange jamais.

Je fouille dans mes souvenirs pour redonner vie à l'histoire que Miu m'a racontée il y a quelques jours dans un petit village de Bourgogne. Ce n'est pas simple, car elle me l'a dévoilée par bribes, mélangeant sans cesse les événements et leur chronologie. Parfois, je n'arrive plus à distinguer ce qui a eu lieu avant de ce qui a eu lieu après, ni les causes des effets. Naturellement, je ne peux rien reprocher à Miu. Cruelle conspiratrice, une lame de rasoir dissimulée dans sa mémoire a entaillé sa chair. Au fur et à mesure que pâlissaient les étoiles au-dessus des vignes, les couleurs de la vie se retiraient de ses joues.

C'est moi qui l'ai convaincue de m'en parler. J'ai insisté, menacé, cajolé, flatté, séduit. Nous avons discuté jusqu'à l'aube en buvant du vin rouge. Main dans la main, nous avons suivi les traces de ses souvenirs, les avons analysés, reconstruits. Il restait cependant des parties dont elle ne parvenait pas à retrouver la mémoire. Quand elle marchait sur certaines traces, elle se troublait, devenait taciturne, buvait plus qu'il n'eût fallu. Le terrain était miné. Nous renoncions à chercher plus avant,

nous nous retirions avec précaution de ces lieux, pour avancer vers d’autres plus cléments.

C’est après m’être rendu compte qu’elle se teignait les cheveux que j’ai voulu la convaincre de me raconter l’histoire. Miu prend tellement de précautions que personne de son entourage n’a prêté attention à cette teinture. Mais moi, je m’en suis aperçue. Quand on voyage longtemps avec une personne, qu’on vit jour après jour auprès d’elle, on finit par remarquer certains détails. Ou peut-être Miu n’a-t-elle rien fait pour me le cacher ? Si elle l’avait souhaité, elle aurait pu se montrer beaucoup plus discrète. Pensait-elle que je m’en apercevrais de toute façon ? Ou désirait-elle que je m’en aperçoive ? (Hmm. Naturellement, ce ne sont là que des suppositions.)

Je lui ai posé la question directement. C’est dans mon caractère : je ne peux pas m’empêcher d’être franche. « Tu as beaucoup de cheveux blancs ? Depuis quand est-ce que tu les teins ? – Depuis quatorze ans, m'a-t-elle répondu. Ils sont devenus blancs d’un coup, tous en même temps. – À cause d’une maladie ? – Non. Il s’est passé quelque chose *qui les a fait blanchir en une seule nuit. »*

Je lui ai demandé de me confier ce qui était arrivé. Je l’ai suppliée. « Je veux tout savoir de toi. Moi, je t’ai tout dit de moi, sans rien te cacher. » Mais elle continuait de secouer la tête en silence. Elle n’avait parlé de cette histoire à personne jusqu’ici. Même pas à son mari. Depuis quatorze ans, elle gardait seule ce secret.

Finalement, nous en avons parlé jusqu’à l’aube. Je lui ai déclaré qu’il y avait un temps pour raconter, quelle que soit l’histoire. Sinon, on reste à jamais prisonnier du secret qu’on a enfermé dans son cœur.

Miu m’a alors regardée comme si elle contemplait un paysage lointain. Quelque chose est apparu dans ses pupilles, puis a de nouveau sombré lentement. « Tu sais, moi, je n’ai pas de comptes à rendre, a-t-elle lancé. Eux, *ils ont des comptes à rendre, mais pas moi. »*

Je n’ai pas bien compris ce qu’elle entendait par là. Sincèrement.

Elle a ajouté : « Si je te raconte cette histoire, nous devrons en porter le poids toutes les deux. Et j’ignore s’il est juste d’agir ainsi. Si je soulève

le couvercle de la boîte, tu seras peut-être aspirée à l'intérieur toi aussi. C'est ça que tu veux ? Tu veux vraiment connaître ce que j'ai tant voulu oublier ? Tu n'as pas idée des sacrifices auxquels j'ai consenti pour y parvenir. »

J'ai répondu : « Oui, je le veux. Quoi que ce soit, je désire le partager avec toi. Je désire que tu ne me caches rien. »

Miu a bu une gorgée de vin et fermé les yeux. Il y a eu un silence dans lequel le temps a semblé se lover. Elle hésitait.

Et puis elle s'est mise à raconter. Par petits bouts. Certains éléments de son histoire se sont animés d'eux-mêmes, d'autres sont restés inertes. Il y a eu toutes sortes d'omissions. Dans certains cas, l'omission elle-même prenait sens. Ma tâche de narratrice consiste maintenant à rassembler avec précaution toutes ces parcelles.

L'histoire de Miu et de la grande roue

Miu avait passé cet été-là seule dans une petite ville suisse, près de la frontière française. Elle avait vingt- cinq ans et étudiait le piano à Paris. Elle s'était rendue dans cette petite ville à la demande de son père, pour négocier une affaire à sa place. Sa mission, bien simple, consistait à dîner avec le responsable de l'entreprise pressentie et à l'amener à signer un contrat. La ville, blottie au bord d'un lac, avec son château du Moyen Âge, avait plu à Miu dès le premier coup d'œil. Elle avait eu envie d'y passer quelque temps. Un festival de musique se déroulait chaque été dans une bourgade voisine, elle comptait louer une voiture pour s'y rendre tous les jours.

Par chance, elle trouva un appartement meublé en location à la semaine, situé au sommet d'une colline, à la périphérie. La vue était magnifique, et non loin il y avait une salle où elle pouvait s'entraîner au piano. Le loyer était assez élevé, mais si elle manquait d'argent pour le payer elle aurait toujours la possibilité d'en demander à son père.

Miu alla donc au festival de musique, elle se promena dans la région, lia rapidement connaissance avec quelques personnes, découvrit un restaurant et un café qui lui plurent. Les fenêtres de son appartement donnaient sur un parc d'attractions situé un peu en dehors de la ville, il y avait une grande roue, et elle la regardait accomplir ses lentes

rotations dans le ciel. Une fois qu'elles avaient atteint la limite supérieure, les petites cabines de couleurs variées, munies de portes et accrochées tout autour d'un immense cercle qui évoquait la roue de la fortune, se mettaient à redescendre. Les grandes roues ne mènent leurs passagers nulle part ; mais, étrangement, elles procurent une sensation agréable.

La nuit venue, un tas de petites lumières éclairaient le tour de cette attraction, et restaient allumées même après la fermeture du parc. La roue continuait ainsi de briller jusqu'à l'aube, comme pour rivaliser avec les étoiles dans le ciel. Miu s'asseyait souvent près de sa fenêtre, et, tout en écoutant de la musique à la radio, regardait sans se lasser les cabines monter et descendre (ou l'immense cerceau immobile, pareil à un énorme monument).

Elle avait fait la connaissance d'un homme. Un bel homme proche de la cinquantaine, au type latin. Il était grand, avec un nez à la forme parfaite, et des cheveux raides d'un noir de jais. Il l'avait abordée dans le café qu'elle fréquentait : « D'où venez-vous ? – Du Japon », avait-elle répondu, et ils avaient engagé la conversation. Il s'appelait Ferdinando. Il était né à Barcelone, mais vivait dans cette ville depuis cinq ans ; il était créateur de mobilier.

Il parlait d'un ton décontracté, avait la plaisanterie facile. Ils avaient eu une conversation à bâtons rompus, puis deux jours plus tard, s'étaient revus dans le même café. Il avait expliqué à Miu qu'il était divorcé et vivait seul. Il s'était installé dans cette ville pour repartir de zéro. Miu, cependant, constata vite que Ferdinando la mettait mal à l'aise. De toute évidence, il la désirait, et la force de ce désir l'effrayait. Elle décida d'éviter le café désormais.

Mais, à partir de là, elle le croisa fréquemment en ville. Elle avait l'impression qu'il la suivait partout. Ce n'était peut-être qu'une illusion de sa part, car après tout la ville était petite, et il n'y avait rien d'étrange à croiser souvent les mêmes personnes. Chaque fois, Ferdinando lui adressait un large sourire et lui lançait un bonjour amical. Miu lui rendait son salut, mais, petit à petit, ces rencontres incessantes l'irritèrent et même l'inquiétèrent. Il lui semblait que cet homme menaçait la quiétude de sa vie en Suisse, et qu'il allait être une véritable tache venant salir son paisible été comme un coup de cymbales discordant au début d'un concert.

L'apparition de Ferdinando, toutefois, ne fut qu'une petite partie de cette tache, qui ne tarda pas à s'étaler. Au bout de dix jours, les difficultés s'étaient multipliées pour Miu. La ville était belle et parfaitement entretenue, mais la jeune fille y sentait flotter une étroitesse d'esprit empreinte de moralisme. Les gens se montraient gentils et amicaux, pourtant, elle percevait derrière leur attitude un préjugé envers elle, parce qu'elle était asiatique. Elle trouvait maintenant un arrière-goût déplaisant au vin qu'elle buvait dans les restaurants locaux, et des vers dans les légumes qu'elle achetait au marché. Elle assistait aux concerts du festival, dans un état d'absence ; elle n'arrivait pas à se concentrer sur la musique. Même son appartement, dont le confort lui avait plu, lui paraissait désormais de mauvais goût. Tout avait perdu son éclat initial.

Son téléphone sonnait en pleine nuit. Mais quand elle soulevait le combiné et disait « Allô », il n'y avait personne au bout du fil. Cela arriva à plusieurs reprises. Elle attribuait ces appels à Ferdinando. Mais elle n'avait pas de preuves. Et puis comment aurait-il eu son numéro ? L'appareil était un vieux modèle, Miu ne pouvait donc pas tirer sur le fil pour le débrancher. Comme elle ne parvenait plus à dormir, elle se mit à prendre des somnifères. Elle avait aussi perdu l'appétit.

Il faut que je parte d'ici au plus vite, se dit-elle. Mais pour une raison inconnue, elle ne réussit pas à s'arracher à cette ville. Elle s'inventait un tas de raisons pour y rester. Elle avait payé un mois de loyer d'avance, avait acheté un forfait pour toute la durée du festival. Et elle avait sous-loué son appartement à Paris pour l'été. Elle se persuada qu'elle ne pouvait pas s'en aller comme ça. De plus, il ne lui était rien arrivé, concrètement. Personne ne lui avait fait de mal. « C'est mot qui suis trop nerveuse », conclut-elle.

Un soir, deux semaines environ après son arrivée, elle sortit dîner dans un restaurant voisin. Ensuite, elle décida de prendre l'air pour se changer les idées, et déambula longtemps d'une rue à l'autre, perdue dans ses pensées. Sans s'en rendre compte, elle parvint jusqu'à l'entrée du parc d'attractions. Celui avec la grande roue. L'air était empli de flonflons joyeux, de voix de forains criant leurs boniments, de cris de joie

enfantins. La plupart des visiteurs étaient des familles ou de jeunes couples des environs. Miu se souvint que son père l'avait emmenée dans un parc d'attractions quand elle était petite. Elle se rappelait l'odeur de son veston de tweed, quand il était monté avec elle dans des tasses à café géantes qui tournaient sur elles- mêmes à vive allure. Tant qu'avait duré l'attraction, elle s'était cramponnée à la manche de ce veston. Son odeur qui symbolisait le monde des adultes la rassurait. Elle pensa avec nostalgie à son père.

Pour se distraire, elle acheta un ticket et entra dans le parc. Il y avait tout un tas de petites boutiques et, de stands : un stand de tir, un charmeur de serpent, une diseuse de bonne aventure. Une grosse femme, une boule de cristal devant elle, invita Miu d'un signe de la main. « Par ici, mademoiselle[3] *! Je vois un changement dans votre destin ! » Miu passa son chemin en souriant.*

Elle acheta une glace, s'assit sur un banc pour la déguster en regardant la foule. Elle se sentait à mille lieues des clameurs joyeuses qui l'entouraient. Un petit homme blond, la trentaine, barbu, s'approcha d'elle et lui adressa la parole en allemand. Il était du genre à porter un uniforme. Miu secoua la tête en souriant, désigna sa montre. « J'attends quelqu'un » affirma-t-elle en français. Sa propre voix lui parut plus sèche, plus aiguë que d'habitude. L'homme se tut, lui adressa un sourire timide, puis s'en alla en s'excusant d'un geste de la main.

Miu se leva, se mit à marcher au hasard. Quelqu'un lançait des dés ; un ballon éclata quelque part. Un ours dansait en se dandinant lourdement ; un orgue de Barbarie jouait Le Beau Danube bleu. *Dressant la tête, Miu vit la grande roue tourner lentement sous ses yeux. Tiens, se dit-elle, je vais y monter. Et de là-haut, je verrai mon appartement. Ce sera l'inverse de d'habitude. Elle avait ses jumelles d'opéra dans son sac. Elle les emportait toujours pour aller au festival – afin de pouvoir observer la scène même si elle était installée assez loin sur la pelouse –, et elles étaient restées dans son sac. Elles étaient petites et légères mais assez puissantes pour lui permettre de voir jusqu'à l'intérieur de son appartement.*

Elle acheta un ticket au guichet situé à l'entrée de la grande roue.

« Nous allons bientôt fermer, mademoiselle *», grommela le vieil employé sans la regarder, l’air de s’adresser à lui-même. Puis il ajouta : « C’est le dernier tour avant la fermeture. » Il avait une barbe blanche aux poils roussis par la fumée de cigarette, et il toussait en parlant. Ses joues étaient rouges, comme si elles étaient restées trop longtemps exposées au grand air.*

— Un tour, ça me suffit, répliqua Miu.

Elle prit son billet, monta sur la plate-forme. Elle était la seule cliente. Autant qu’elle pouvait le constater, toutes les cabines étaient libres. Toutes ces boites vides se balançaient en vain dans les airs, à l’image du monde lui-même approchant de sa fin.

Miu entra dans une cabine rouge, s’assit sur le banc de plastique. Le vieil homme s’approcha pour fermer la porte de l’extérieur, par mesure de sécurité sans doute. La grande roue s’ébranla lentement, tel un vieil animal fatigué, et commença à s’élever. Miu vit les attractions et les stands rétrécir de plus en plus en dessous d’elle, tandis que les lumières de la ville se mettaient à flotter dans la nuit. Bientôt elle distingua le lac sur sa gauche ; les lumières des bateaux d’excursion se reflétaient doucement à la surface. Au loin, dans les montagnes, brillaient celles de hameaux dispersés. La beauté de ce paysage serra doucement le cœur de la jeune femme.

Elle ne tarda pas à apercevoir le sommet de la colline où se trouvait son immeuble. Après avoir réglé les jumelles à sa vue, elle chercha son appartement. Elle avait du mal à le repérer. Cependant sa cabine approchait du point culminant de la grande roue, il fallait qu’elle se dépêche. Elle balaya les façades avec ses jumelles mais il y avait trop de bâtiments semblables dans cette ville.

Enfin, au moment où sa cabine entamait une inexorable descente, Miu découvrit l’immeuble qu’elle cherchait. J’y suis ! songea-t-elle. Toutefois, la façade comptait plus de fenêtres qu’elle n’aurait cru. Les gens les avaient laissées ouvertes pour profiter de l’air frais de la nuit, constata-t-elle. Promenant ses jumelles de l’une à l’autre, elle finit par découvrir les siennes, les deuxièmes à partir de la droite au deuxième étage. Mais sa cabine était presque en bas maintenant. Quel dommage ! Alors qu’elle était sur le point de regarder à l’intérieur de son appartement !

Comme elle approchait lentement du sol, Miu voulut descendre, la poignée de la porte résista. Elle se rappela alors que l'employé l'avait fermée de l'extérieur. Elle chercha des yeux le vieil homme derrière son guichet, ne le vit pas, et la lumière dans la guérite était éteinte. Miu voulut crier pour appeler quelqu'un. Mais il n'y avait personne en vue. Qui l'aurait entendue ? La roue commençait à s'élever à nouveau. Ce n'est pas vrai ! pensa-t-elle dans un soupir. Le vieil homme avait dû s'absenter pour aller aux toilettes et avait raté son arrivée. Elle n'avait plus qu'à refaire un tour.

Eh bien, tant pis ! Ainsi, elle allait pouvoir monter à nouveau, et cette fois, décida-t-elle, comme elle connaissait l'emplacement de l'immeuble, elle remarquerait plus rapidement les fenêtres de son appartement. Les jumelles serrées dans ses mains, elle colla son visage contre la vitre de la cabine, et n'eut aucun mal à repérer les fenêtres de chez elle. Elles étaient ouvertes, et la lumière était allumée dans sa chambre. (Miu n'aimait pas se retrouver dans le noir quand elle arrivait à son domicile, et son intention première avait été de rentrer aussitôt après dîner.)

C'est une chose étrange que de considérer de loin le lieu où l'on vit. Miu avait en quelque sorte l'impression de s'observer elle-même. Le téléphone était posé sur la table, et elle songea que, si elle le pouvait, elle s'appellerait bien, à cet instant. De même, elle aurait aimé lire la lettre qu'elle avait commencé à écrire et qui était encore sur cette table. Mais naturellement, la puissance de ses jumelles ne le lui permettait pas.

Ayant atteint son point culminant, la cabine entamait la descente lorsque la grande roue s'immobilisa soudain avec fracas. Les épaules de Miu heurtèrent violemment la paroi de la cabine, elle faillit laisser tomber ses jumelles. Avec l'arrêt du moteur et de la musique tonitruante, un silence étrange se mit à planer sur les lieux – juste rompu par le léger bruit du vent, car les cris des forains et des enfants avaient cessé eux aussi. De plus, les lumières des stands en contrebas étaient pour la plupart éteintes. Miu ne comprit pas tout de suite ce qui se passait. Puis en eut la révélation brutale : On m'a oublié toute seule ici, se dit-elle.

Se penchant par la fenêtre de la cabine à demi ouverte, elle regarda à nouveau en bas, décidée à appeler au secours. Mais elle savait déjà que

personne ne l'entendrait. Elle était trop haut, trop loin du sol, et sa voix était trop faible.

Où ce vieil employé avait-il bien pu aller ? Il était sûrement en train de s'alcooliser quelque part, pensa-t-elle, se remémorant son teint rubicond, son haleine, sa voix éraillée. À l'heure qu'il était, il devait s'imbiber de bière ou de gin dans un bar quelconque, ayant complètement oublié son existence. Miu se mordit la lèvre. Il est fort possible que personne ne vienne me tirer d'ici avant demain matin, songea-t-elle. Peut-être même demain soir ? À quelle heure le parc d'attractions ouvrait-il ses portes ?

Miu regarda de nouveau en contrebas, pour constater que le nombre des lumières avait encore diminué. Tous les employés du parc d'attractions avaient terminé leur travail et étaient rentrés chez eux. Il devait bien y avoir un gardien quelque part, pourtant. Prenant une profonde inspiration, Miu hurla : « Au secours ! » de toutes ses forces, et tendit l'oreille – en vain. Elle hurla encore et encore. Toujours sans réponse.

Alors, elle sortit de son sac un petit carnet, inscrivit sur une feuille en français : « Je suis bloquée dans la grande roue du parc d'attractions. Aidez-moi ! », puis lança la feuille par la fenêtre ouverte. Le bout de papier s'envola aussitôt, emporté par le vent qui soufflait en direction de la ville. Avec un peu de chance, quelqu'un ramassera mon message, pensa Miu. Mais même si on le lisait, le prendrait-on au sérieux ? Elle inscrivit le même message sur une autre feuille, cette fois avec son nom et son adresse, se disant que cela risquerait moins d'apparaître comme une plaisanterie. Elle utilisa de la même façon la moitié des feuilles de son carnet, les jetant l'une après l'autre par la fenêtre

Sur une idée soudaine, elle vida son portefeuille, y laissant seulement un billet de 10 francs suisses, et y inséra une feuille portant ces mots : « Il y a une femme enfermée dans une cabine de la grande roue au-dessus de vous. Aidez-moi ! » Puis elle envoya le portefeuille à terre. Elle ne le vit pas tomber, ne l'entendit pas atterrir non plus. Néanmoins, elle répéta l'opération avec son porte-monnaie.

Il était 10 heures et demie du soir, constata-t-elle à sa montre, avant d'inspecter le contenu de son sac à main. Un miroir et une trousse de maquillage, son passeport, ses lunettes de soleil ; les clés de sa voiture de

location et de son appartement ; un couteau suisse qu'elle utilisait pour peler les fruits. Trois crackers dans un sachet de cellophane. Un livre de poche en français. Elle avait déjà dîné, elle pouvait donc tenir le coup jusqu'au matin sans avoir faim. L'air était frais, elle ne souffrirait pas trop de la soif. Et heureusement, pour le moment, elle n'avait pas envie d'aller aux toilettes.

Elle se rassit sur le banc, appuya sa tête contre la paroi de la cabine. Puis s'abandonna à des regrets parfaitement stériles : pourquoi avait-elle marché jusqu'à ce parc d'attractions ? Pourquoi était-elle montée dans la grande roue ? Elle aurait dû rentrer tout droit chez elle après le restaurant. Elle aurait pris un bain bien chaud, se serait mise au lit avec un bon livre, comme d'habitude. Pourquoi n'avait-elle pas agi ainsi ce jour-là ? Et pourquoi les forains laissaient-ils la responsabilité d'un guichet à un vieil alcoolique absolument pas fiable ?

Le vent faisait grincer la cabine. Miu essaya de fermer la vitre pour parer les rafales, mais elle n'était pas assez forte : la vitre ne bougea pas d'un pouce. Elle renonça, s'assit par terre. J'aurais dû emporter un pull, finalement, songea-t-elle. Elle s'était posé la question au moment de quitter son appartement, et avait hésité à mettre un cardigan sur ses épaules. Mais la douceur de cette soirée et la proximité du restaurant seulement à trois pâtés de maisons de chez elle l'avaient incitée à sortir avec un chemisier fin et une jupe courte en coton. À ce moment-là, l'idée d'aller au parc d'attractions et de monter sur la grande roue n'avait même pas effleuré son esprit. C'est après que tout s'était mis à aller de travers.

Pour s'occuper et apaiser un peu sa nervosité, elle enleva sa montre, son fin bracelet d'argent, ses boucles d'oreilles en forme de coquillage, rangea le tout dans son sac. Puis elle se roula en boule dans un coin de la cabine, par terre, espérant pouvoir s'endormir en attendant le matin. Mais, bien sûr, elle fut incapable de fermer l'œil. Elle avait froid, elle était mal installée. De temps à autre, une rafale de vent secouait la cabine. Les paupières closes, elle se joua mentalement une sonate en la *mineur de Mozart, bougeant ses doigts sur un clavier imaginaire. Sans raison particulière, ce morceau qu'elle avait appris par cœur enfant était resté gravé dans sa mémoire. Vers le milieu du deuxième mouvement, son esprit commença à s'obscurcir, et elle s'assoupit.*

Se réveillant en sursaut peu de temps après, elle se demanda un instant où elle était. Puis la mémoire lui revint, lentement. C'est ça, je suis bloquée dans la grande roue du parc d'attractions… Elle tira sa montre de son sac : il était minuit passé. Elle se redressa avec peine, les articulations endolories, bâilla plusieurs fois, s'étira, se frotta les poignets.

Consciente qu'elle aurait du mal à se rendormir, elle prit le livre de poche dans son sac, résolue à se changer les idées. C'était un roman policier qui venait de sortir et qu'elle avait acheté dans une librairie en ville. Par chance, les lumières de la grande roue restaient allumées toute la nuit, ce qui lui permettait de lire ; mais, au bout de quelques pages, elle se rendit compte qu'elle ne prêtait aucune attention à l'intrigue. Si ses yeux suivaient les lignes, son esprit était ailleurs.

Elle referma le livre et leva la tête pour observer le ciel, où une épaisse couche de nuages cachait les étoiles, ne laissant visible qu'un pâle croissant de lune. Puis elle contempla longuement son propre visage qui se reflétait avec une étrange netteté dans les vitres de la cabine. Elle s'encouragea intérieurement : Allez, ça va se terminer à un moment ou à un autre. Tiens bon. Plus tard tu riras bien en racontant cette histoire. Imagine, passer une nuit enfermée en haut d'une grande roue en Suisse !

Mais les événements qui se déroulèrent alors devaient empêcher à jamais cette histoire de devenir une anecdote amusante.

Un peu plus tard, en effet, Miu attrapa ses jumelles et regarda de nouveau son immeuble. Rien n'a changé, constata-t-elle, avant de songer en riant toute seule : Évidemment, quelle idée !

À cette heure, presque tout le monde dormait, et la plupart des lumières étaient éteintes. Aux étages inférieurs, les rideaux étaient tirés. Mais les habitants du dernier étage, n'ayant pas à se soucier du vis-à-vis, avaient laissé leurs fenêtres grandes ouvertes pour profiter de la brise nocturne. La vie qui se déroulait dans ces appartements était ainsi offerte à la vue en toute quiétude. (Qui aurait imaginé que quelqu'un, dissimulé dans une cabine de la grande roue, pourrait l'étudier à la jumelle ?) Mais Miu n'était guère encline à épier ses voisins dans leur intimité. Elle préférait de loin voir à quoi ressemblait son propre

appartement en son absence.

Elle revint à ses fenêtres et la surprise lui coupa le souffle : il y avait un homme nu dans sa chambre ! Sa première pensée fut naturellement qu'elle s'était trompée d'appartement. Elle bougea les jumelles, regarda plus haut, plus bas, à droite, à gauche. Mais non : c'était bien sa chambre, sans erreur possible – avec son mobilier, ses fleurs dans le vase, ses tableaux au mur. Et l'homme assis sur son lit, nu comme un ver, était Ferdinando. Elle en était sûre. Des poils noirs recouvraient son ventre et sa poitrine ; son long pénis pendait, comme une bête endormie.

Qu'est-ce qu'il fait dans ma chambre ? se demanda Miu, le front perlant soudain de sueur. Comment est-il entré chez moi ? Dans sa tête, la fureur et le trouble le disputaient à l'incompréhension. Une femme apparut alors dans la pièce. Elle portait un chemisier blanc à manches courtes et une jupe de coton bleu. Une femme ? Miu serra les jumelles dans ses mains, concentra son regard. C'était elle-même *qui se trouvait dans la pièce !*

Miu n'arrivait plus à penser. Je suis là, je regarde l'intérieur de mon appartement à la jumelle. Et je suis également dans cet appartement. Elle régla plusieurs fois les jumelles. Mais il lui fallut se rendre à l'évidence : elle était bien là-bas aussi, vêtue à l'identique… et Ferdinando la prenait dans ses bras pour la porter jusqu'au lit. Il commença à la déshabiller doucement tout en l'embrassant. Il enleva son chemisier, dégrafa son soutien-gorge, lui ôta la jupe, prit ses seins en coupe dans ses mains tout en déposant des baisers dans son cou, les caressa un long moment, puis, d'une main, lui retira sa culotte : celle qu'elle portait en ce moment. Mais que se passe-t-il donc ? se demanda Miu, la respiration coupée.

Le sexe de Ferdinando se dressait, dur comme une matraque. Miu n'en avait jamais vu d'aussi énorme. Ferdinando saisit la main de la femme (la Miu qui se trouvait dans la chambre) et la posa sur son pénis. Il entreprit de caresser et lécher cette femme sur tout le corps. Il avait l'air de vraiment prendre son temps, et elle s'abandonnait à lui, paraissant apprécier ces longs préliminaires. De temps en temps, elle étendait la main, et caressait le sexe de Ferdinando, tout en ouvrant largement les cuisses.

Incapable de détourner les yeux de cet étrange spectacle Miu se sentait horriblement mal. Son gosier était si sec qu'elle ne parvenait même pas à déglutir, et elle avait envie de vomir. Tout lui semblait exagéré de façon grotesque, dans ce qui s'offrait à sa vue, comme dans un tableau allégorique du Moyen Âge. Ils me jouent cette scène exprès, se dit Miu. Ils savent que je suis en train de les observer. Mais elle ne pouvait détacher son regard d'eux.

Un blanc.

Que s'était-il passé ensuite ?

— Je ne me souviens pas, affirma Miu en se couvrant le visage des deux mains. Tout ce que je sais, c'est que c'était horrible. J'étais sur la grande roue et en même temps là-bas, et cet homme – Ferdinando – me faisait tout ce qu'il voulait.

— Que veux-tu dire par « tout ce qu'il voulait » ?

— Je ne me rappelle pas exactement. Mais j'étais enfermée dans la grande roue, et pendant ce temps-là il disposait totalement de mon corps là-bas. En général, le sexe ne m'effraie pas, et, à certains moments de ma vie, j'en ai pleinement profité. Mais ce que j'ai vu là-bas était différent. Il s'agissait uniquement d'actes obscènes et sans signification qui avaient pour seule finalité de me salir. Ferdinando utilisait toute son habileté à me souiller, à l'aide de ses doigts épais et de son énorme pénis (pourtant, on aurait dit que le moi dans ma chambre n'avait pas conscience d'être avilie). Et puis, à la fin, ce n'était même plus Ferdinando.

— Ce n'était plus Ferdinando ? ai-je répété en regardant Miu, stupéfaite. Mais qui était-ce alors ?

— Je l'ignore. Ma seule certitude, c'est qu'à la fin ce n'était plus lui. Peut-être même que ce n'était pas lui depuis le début

Ensuite, Miu se revoyait allongée sur un lit d'hôpital. Elle portait juste une blouse blanche, et ses articulations lui faisaient mal. Un médecin lui expliquait qu'un des employés du parc d'attractions avait trouvé son portefeuille, en arrivant tôt le matin, et compris ce qui s'était passé. Il avait remis la grande roue en marche, appelé une ambulance. Miu était pliée en deux sur le sol de la cabine, évanouie. Elle semblait

avoir été victime d'un choc violent. Ses pupilles ne réagissaient pas normalement, son visage et ses bras étaient couverts d'écorchures, il y avait des taches de sang sur son chemisier. Elle avait été transportée à l'hôpital pour recevoir des soins. Personne ne comprenait comment elle avait pu être blessée de la sorte. Heureusement, elle n'en garderait pas de cicatrices. La police locale embarqua le vieil employé de la grande roue pour l'interroger : il n'avait pas le moindre souvenir d'avoir fait monter Miu la veille, juste avant la fermeture.

Le lendemain, les policiers vinrent lui rendre visite à l'hôpital à leur tour. Elle eut du mal à répondre à leurs questions. Ensuite, ils examinèrent son passeport sourcils froncés, comparant la photo et les traits de Miu avec une étrange expression, comme s'ils avaient avalé par erreur quelque chose de pas comestible.

« Pardon, mademoiselle, *mais avez-vous vraiment vingt-cinq ans ? – Mais oui, répondit-elle, étonnée, d'ailleurs c'est écrit sur mon passeport. »*

Cependant, quand elle alla à la salle de bains, un peu plus tard, et se regarda dans le miroir, elle comprit leur question : ses cheveux étaient devenus tout blancs. On aurait dit de la neige fraîchement tombée. Miu crut d'abord que ce reflet n'était pas le sien. Elle se retourna pour voir s'il y avait quelqu'un d'autre dans ta pièce et, constatant que non, comprit que la femme aux cheveux blancs était bien elle. De nouveau, elle s'évanouit.

Ensuite, Miu s'était perdue elle-même.

— J'étais de ce côté-ci, me raconta-t-elle. Mais en même temps une autre moi, ou la moitié de moi, était passée de l'autre côté. Emportant avec elle mes cheveux noirs, mon désir sexuel, mes règles, mon ovulation, et peut-être même mon désir de vivre. La moitié qui est restée de ce côté-ci, c'est celle que tu vois devant toi. Je suis ainsi maintenant. Cependant, je n'oublie jamais que dans cette grande roue d'une petite ville suisse, pour une raison qui m'échappe, mon être a été définitivement coupé en deux. Ou peut-être y a-t-il eu alors une sorte de transaction : ce n'est pas comme si on m'avait volé quelque chose, puisque cette partie de moi existe toujours, de l'autre côté du miroir, je le sais. Nous ne sommes séparées que par l'épaisseur d'une glace. Mais, cette glace, je ne peux pas la traverser. Et je ne le pourrai jamais.

Miu se mordilla les ongles avant d'ajouter.

— Bien sûr, personne ne peut dire « jamais » : on ne sait pas ce que l'avenir nous réserve, n'est-ce pas ? Peut-être que les deux parties de moi vont se retrouver un jour, et se fondre à nouveau en une seule et même personne. Néanmoins, il reste un très gros problème : je ne suis plus capable de dire de quel côté est le véritable moi. Par exemple, la véritable Miu est-elle celle qui a cédé aux avances de Ferdinando, ou celle qui le trouvait repoussant ? Je ne suis pas assez sûre de moi pour plonger à nouveau dans cette confusion en essayant d'en avoir le cœur net.

Cette année-là, à la fin des vacances d'été, Miu ne retourna pas au conservatoire. Elle interrompit ses études en France et rentra au Japon. Et elle ne toucha plus jamais un clavier de sa vie, ayant perdu la force de faire de la musique. L'année suivante, son père mourut. Elle prit sa suite à la tête de l'entreprise familiale.

— Ne plus pouvoir jouer du piano a été un choc pour moi, mais je ne l'ai jamais vraiment regretté, m'avoua Miu avec un sourire. Je comprenais vaguement que ce serait arrivé de toute façon, un jour ou l'autre… Le monde est plein de pianistes. Il en existe seulement une vingtaine de classe mondiale et je pense que c'est assez. Tu peux t'en rendre compte par toi- même en allant chez un disquaire et en cherchant toutes les versions qui existent de Waldstein *ou* Kreisleriana *: le répertoire classique est limité, et la place dans les rayons de CD aussi. Pour l'industrie du disque, vingt pianistes de renommée mondiale suffisent largement. Mon retrait de la course n'a gêné personne.*

Miu étendit ses doigts devant elle, et les retourna plusieurs fois, comme si elle voulait vérifier ses souvenirs.

— Au bout d'une année en France, je m'étais rendu compte d'une chose étrange, ajouta-t-elle. Des pianistes dont la technique était bien inférieure à la mienne, et qui travaillaient beaucoup moins dur que moi, parvenaient à toucher leur audience bien plus profondément que je n'y parvenais. Même dans des concours de musique, ils finissaient par l'emporter sur moi. La première fois que cela arriva, je pensai qu'il avait dû y avoir une erreur quelque part. Mais les fois suivantes, j'en fus de plus en plus irritée. C'est trop injuste, me disais-je. Cependant, lentement

mais sûrement, je sus qu'il me manquait quelque chose, j'ignorais quoi, mais c'était un élément essentiel. Peut-être la profondeur humaine nécessaire pour pouvoir rendre l'émotion contenue dans une musique. Je ne m'en étais pas aperçue tant que j'habitais au Japon. Là-bas, j'étais toujours la meilleure, et trop occupée pour douter de mes propres capacités. Mais à Paris, entourée par tant de musiciens talentueux, je finis par le comprendre. Aussi clairement que quand le soleil s'élève haut dans le ciel et que le brouillard se dissipe.

Miu soupira et me regarda en souriant.

— Depuis que je suis toute petite, j'aime édicter mes propres règles et les respecter, sans tenir compte de celles qui m'entourent. Mon caractère a toujours été très indépendant, et très sérieux. Je suis née au Japon, j'ai fréquenté des écoles japonaises, grandi en jouant avec des enfants japonais. Sur le plan affectif, j'étais japonaise, en dépit de ma nationalité coréenne. Mais, sur le plan administratif, le Japon sera toujours un pays étranger à mes yeux. Mes parents ne m'ont pas éduquée pour faire de moi une pessimiste, mais ils m'ont inculqué dès mon plus jeune âge la certitude que je suis et serai toujours une étrangère ici. Si bien que j'étais convaincue de la nécessité d'être très forte pour arriver à survivre dans ce pays.

Miu poursuivit calmement :

— Être fort n'est pas une mauvaise chose en soi, bien sûr. Mais quand j'y réfléchis maintenant, je me dis que j'étais un peu trop habituée à me sentir forte, et que je n'essayais pas de comprendre les plus faibles. Ayant de la chance, j'étais indifférente à ceux qui en avaient moins que moi. Étant en bonne santé, je ne m'intéressais pas à ceux qui souffraient. Face à des gens qui avaient des ennuis et se heurtaient à des situations bloquées, je me disais que c'était leur faute, qu'ils ne faisaient pas assez d'efforts pour s'en sortir. Four moi, quelqu'un qui se plaignait de son sort était un paresseux, point final. À l'époque, ma vision de l'existence était réaliste et déjà fermement établie, mais elle manquait d'ouverture et de chaleur. Et il n'y avait personne autour de moi pour attirer mon attention là-dessus.

» J'ai perdu ma virginité à dix-sept ans, et ensuite j'ai couché avec pas mal d'hommes. Je collectionnais les petits amis, et si l'atmosphère s'y prêtait je n'avais rien contre des aventures sans lendemain avec des quasi-inconnus. Mais jamais je n'avais aimé personne – aimé du fond

du cœur. Je n'en avais pas le temps. J'étais trop concentrée sur mon seul objectif : devenir une pianiste de renommée mondiale, et il ne me venait même pas à l'esprit que je puisse prendre un autre chemin. Oui, il me manquait quelque chose, mais quand je me suis aperçue de ce vide, il était déjà trop tard.

Miu étendit à nouveau ses mains devant elle, réfléchit un moment et conclut :

— En ce sens, peut-être ai-je créé moi-même ce qui m'est arrivé en Suisse il y a quatorze ans. Je le pense parfois.

À vingt-neuf ans, Miu se maria. Désormais frigide, elle était incapable d'avoir des rapports physiques avec un homme. Elle avait expliqué cela – seulement cela – à son futur époux. « Voilà pourquoi je ne peux pas me marier, ni avec toi ni avec un autre », lui avait-elle déclaré. Mais il l'aimait sincèrement et voulait partager sa vie, même s'ils ne devaient pas avoir de relations charnelles. Miu ne trouva donc aucune raison valable pour refuser sa proposition. Elle connaissait cet homme depuis qu'elle était enfant, et avait toujours eu de la sympathie pour lui. Quelle que soit la forme que prendrait leur relation, il était la seule personne au monde avec qui elle pût envisager de vivre. Et, d'un point de vue tout à fait pratique, il valait mieux qu'elle soit mariée pour gérer au mieux les intérêts de la société dont elle avait hérité.

— Mon mari et moi ne nous voyons que le week- end, nous nous entendons bien, m'expliqua Miu. Nous sommes de bons amis, capables de vivre l'un près de l'autre en harmonie. Nous parlons de toutes sortes de choses, nous avons confiance l'un en l'autre. Je ne sais pas comment il mène sa vie sur le plan sexuel, et ce n'est pas mon problème. Lui et moi, en tout cas, nous n'avons pas de rapports physiques ; nous ne nous touchons même pas. J'en suis désolée pour lui, mais je ne veux pas qu'il pose ses mains sur moi…

Fatiguée de parler, Miu se couvrit doucement le visage des deux mains. Dehors, le ciel commençait à pâlir.

— Autrefois, j'étais vivante ; je le suis encore . je suis vraiment là, en face de toi, en train de discuter. Mais en même temps, je ne suis que l'ombre de celle que j'ai été. Toi, tu es vraiment vivante. Moi pas. Je n'entends que le vide dans ma voix, comme un écho, même à cet instant précis où je te parle.

Je passai mon bras autour des épaules de Miu. Comme je ne trouvais pas de mots, je la pris dans mes bras, simplement.

J'aime Miu – la Miu qui se tient de ce côté-ci du miroir, bien sûr ; mais aussi celle qui est placée de l'autre côté. Je le crois fermement. Au moment où j'ai commencé à me dire ça, j'ai senti une sorte de grincement en moi, comme si je me scindais en deux. Comme si la division intérieure de Miu prenait possession de ma personne, la coupait aussi en deux. Je le ressentais profondément, et je n'avais pas d'alternative.

Il me reste un doute : si ce côté-ci du miroir où se trouve Miu (autrement dit, le côté où je me trouve également) n'est pas le vrai monde, qui suis-je donc, moi qui existe sur le même plan spatial et temporel qu'elle ?

13

Je parcourus rapidement les deux documents, puis me livrai à une relecture attentive de chacun d'eux, gravant tous les détails dans ma mémoire. Sans erreur possible, ils étaient bien de la main de Sumire, bourrés d'expressions qui lui étaient propres. Pourtant, quelque chose dans le ton général différait de ce qu'elle écrivait d'habitude, une sorte de maîtrise, de regard distancié que je ne parvenais pas à définir plus précisément.

Après une légère hésitation, je glissai la disquette dans la pochette extérieure de mon sac. Si Sumire revenait, je n'aurais qu'à remettre discrètement cette disquette où je l'avais prise. À mes yeux, le problème était plutôt si elle ne revenait pas : quelqu'un, sa famille peut-être, s'occuperait alors de ranger ses affaires, et je n'acceptais pas l'idée que quelqu'un d'autre puisse lire le texte que je venais de découvrir.

Ne supportant pas de rester à ne rien faire dans cette maison, je mis une chemise propre et descendis en ville. Après avoir changé un chèque de voyage de 100 dollars, j'achetai un journal en anglais dans un kiosque, et m'installai pour lire sous un parasol en terrasse, au café du port. Le serveur ensommeillé nota ma commande : une limonade et un toast au fromage. Avec un petit stylo, sans aucune hâte. La sueur formait au dos de sa chemise une large tache dont la forme me paraissait contenir un message important, que j'étais pourtant incapable de déchiffrer.

Après avoir feuilleté mécaniquement la moitié du journal, je fixai d'un œil vague le spectacle du port. Un chien noir efflanqué, sorti de nulle part, vint me renifler les pieds, puis s'en fut comme s'il avait perdu tout intérêt pour ma personne. Les gens passaient cet après-midi d'été languissant comme scotchés à leurs places. Les seuls êtres en mouvement étaient le chien et le serveur, mais je doutais qu'ils puissent continuer longtemps à s'agiter ainsi. Le vieux marchand de journaux s'était endormi sur sa chaise à l'ombre d'un parasol, les jambes largement écartées. Comme toujours, la statue du héros empalé jadis au milieu de la place offrait sans mot dire son dos aux rayons brûlants du soleil.

Pour ma part, tout en rafraîchissant tour a tour mes paumes et mon front contre mon verre de limonade glacée, je réfléchissais aux liens possibles entre la disparition de Sumire et les textes qu'elle avait laissés.

Pendant longtemps, elle n'avait rien écrit – ayant perdu jusqu'au désir

de le faire après sa rencontre avec Miu. Et pourtant, elle avait rédigé deux longs textes en un court laps de temps, sur cette petite île grecque. Il avait fallu que quelque chose de particulièrement puissant la stimule, la pousse à venir s'asseoir devant son ordinateur.

Oui, mais quoi ? Et puis, quel fil conducteur unissait ces deux documents ? Tout en contemplant les oiseaux de mer posés en rang sur le rivage, je m'efforçai de répondre à ces questions. J'étais confus, fatigué. Cependant, je m'obligeai à rassembler les restes de ma concentration, pareils aux survivants d'une armée en déroute – sans tambour ni trompette. Le courant de ma conscience fut rétabli.

— Le plus important ici, murmurai-je pour moi-même, ce ne sont pas les grandes idées d'autrui, mais tes petites idées à toi.

J'aimais énoncer cette maxime à mes élèves. Mais était-elle vraie ? Si elle était facile à formuler, elle se révélait extrêmement difficile à mettre en œuvre. Difficile de réfléchir par soi-même. Et même d'avoir la moindre petite idée. Peut-être plus difficile encore que de réfléchir à de grandes choses. Surtout quand on est si loin de chez soi.

Le rêve de Sumire. La scission de Miu.

Dans les deux cas, on était dans une réalité peu ordinaire, compris-je au bout d'un moment. Voilà quel était le point commun entre les deux récits.

Document 1 :

Sumire relate un de ses rêves. Elle gravit un escalier très haut pour rencontrer sa mère morte. Mais, au moment où elle arrive au sommet, sa mère est déjà en train de repartir pour l'autre côté. Sumire est impuissante à la retenir, et reste debout toute seule, en haut d'une tour, environnée d'objets d'un autre monde. Ce n'est pas la première fois qu'elle fait ce genre de rêve.

Document 2 :

Ici, Sumire raconte l'étrange expérience vécue par Miu voilà quatorze ans. Bloquée une nuit entière dans la grande roue d'un parc d'attractions, elle s'est observée elle-même à la jumelle dans son appartement. Dédoublement de personnalité. Cette expérience l'a détruite en tant que personne (ou alors a révélé une destruction déjà latente). Selon l'expression employée par Miu elle-même, elle se sent comme scindée en deux, de part et d'autre d'un miroir. Sumire a convaincu Miu de lui

raconter cette histoire, et l'a ensuite écrite.

Le point commun entre ces deux histoires était là, de toute évidence : dans le rapport entre *ce côté-ci* et *l'autre côté*. Le mouvement entre les deux. C'était ce qui avait éveillé l'intérêt de Sumire, et l'avait incitée à écrire pendant de longues heures. Pour emprunter sa propre terminologie, cette rédaction l'avait aidée à *réfléchir*.

Le serveur s'approcha de moi pour enlever mon assiette vide. J'en profitai pour commander une autre limonade – « avec beaucoup de glaçons », précisai-je. Dès qu'il me l'eut apportée, j'en bus une gorgée, puis posai le verre contre mon front pour me rafraîchir.

Et si Miu me repousse, qu'est-ce que je ferai ? se demandait Sumire à la fin du premier texte.

Dans ce cas, il ne me restera plus qu'à essayer de digérer la réalité.

Il faut que le sang coule. Je dois affûter mon couteau et trancher la gorge d'un chien quelque part.

Qu'essayait-elle de dire ? Faisait-elle allusion à un éventuel suicide ? Je ne le pensais pas : je ne sentais pas l'odeur de la mort dans ces phrases – plutôt une volonté de progresser, d'ouvrir une nouvelle voie. Le chien, le sang étaient des métaphores, sans plus. Comme je le lui avais expliqué moi-même sur ce banc du parc Inogashira. Ces mots parlaient d'un don de vie, sous une forme magique. C'était moi qui avais raconté à Sumire l'histoire des portes chinoises, pour illustrer la nécessité d'incorporer la vie à la fiction.

… et trancher la gorge d'un chien quelque part. Quelque part ?

Incapable d'aller plus loin, ma pensée se heurtait à un mur.

Où Sumire était-elle allée ? Devait-elle se rendre quelque part sur cette île ?

Je ne parvenais pas à chasser de mon esprit l'image de Sumire ayant fait une chute dans un puits, et attendant en vain les secours dans un endroit désert, éloigné de tout. Elle était peut-être blessée, elle mourait peut-être de faim, de soif et de solitude. Cette idée me rendait fou.

Pourtant, les policiers m'avaient assuré qu'il n'existait aucun puits sur l'île. C'est tout petit ici, avaient-ils dit, s'il y avait un puits ou une grotte quelque part, nous en connaîtrions l'existence. Ils avaient sans doute raison.

Je décidai d'élaborer une hypothèse.

Sumire était passée *de l'autre côté*.

Cela expliquerait beaucoup de choses. Elle avait traversé le miroir et était parvenue de l'autre côté, pour aller à la rencontre de Miu. Si la Miu de ce côté-ci la repoussait, il paraissait logique qu'elle aille de l'autre côté, non ?

Je fouillai dans ma mémoire. *Comment puis-je éviter la collision ?* avait-elle écrit. *D'une façon purement logique, rien de plus facile. C'est simple. Il suffit de rêver. Rêver sans cesse. Entrer dans le monde des songes, et ne plus en ressortir. Vivre éternellement dedans.*

Il me restait une question. Une question cruciale : comment faisait-on pour aller de l'autre côté ?

Peut-être bien que c'était facile, logique. Mais concrètement, cela restait inexplicable.

J'étais revenu au point de départ.

Je pensai à Tokyo. À mon appartement, à l'école où j'enseignais ; au sac d'ordures dont je ne savais pas quoi faire, et que j'avais jeté subrepticement dans une poubelle en arrivant à la gare. Je n'avais quitté le Japon que depuis deux jours, et je me sentais totalement dans un autre monde. Pourtant le nouveau trimestre commençait dans une semaine. Je m'imaginai face aux trente-cinq élèves de ma classe. Vue de loin, l'image de moi-même exerçant le métier d'enseignant paraissait étrange, absurde. Même s'il s'agissait d'enfants de dix ans.

J'enlevai un instant mes lunettes de soleil pour essuyer la sueur sur mon visage, puis regardai de nouveau les oiseaux de mer.

Je pensai à Sumire. Je pensai à la violente érection que j'avais eue le jour de son déménagement, alors que j'étais assis à côté d'elle. Jamais je n'avais eu pareille érection, aussi dure, aussi énorme. Comme si tout mon corps allait exploser. À ce moment-là, j'avais fait l'amour avec elle en imagination – sans nul doute dans ce que Sumire appelait le *monde des rêves*. Et les sensations éprouvées étaient plus réelles que lorsque j'avais fait l'amour à mon amie dans la réalité.

Je fis glisser dans mon gosier, avec le reste de ma limonade, l'arrière-goût bizarre que j'avais dans la bouche.

Je réexaminai mon hypothèse. Supposons que Sumire ait trouvé une issue. Je ne savais de quel genre, ni par quel biais… Laissons cette question de côté pour l'instant, me dis-je. Admettons juste que c'est une

espèce de porte. Je fermai les yeux, essayai de la visualiser concrètement : tout à fait quelconque, dans un mur très banal. Sumire avait découvert cette porte quelque part, actionné la poignée, et était sortie – passant de ce côté-ci à l'autre. Vêtue seulement d'un pyjama de soie et de sandales de plage. Qu'y avait-il derrière cette porte ? C'était au-delà de mon imagination. Toujours est-il qu'elle s'était refermée, et que Sumire était restée de l'autre côté.

Je retournai au bungalow, me confectionnai un dîner tout simple avec ce que je trouvai dans le réfrigérateur. Des pâtes à la tomate et au basilic, de la salade, le tout arrosé d'une Amstel. Puis je m'assis sur la véranda, perdu dans mes pensées. Ou ne pensant à rien. Personne n'avait téléphoné. Miu avait peut-être tenté de me joindre depuis Athènes, mais je savais que sur cette île on ne pouvait compter sur le téléphone.

Comme la veille, le ciel devenait d'un bleu plus profond d'instant en instant ; la lune, énorme, se leva au-dessus de la mer, quelques étoiles percèrent le ciel. Le vent, montant le long des pentes, faisait trembler les fleurs d'hibiscus. Au bout de la jetée, le phare inoccupé clignotait, sa lumière paraissait surgie tout droit du passé. Des paysans redescendaient lentement la colline, tirant leurs ânes, discutant avec animation. J'entendais leurs voix se rapprocher, puis s'éloigner. Mon esprit absorbait avec sérénité ces scènes d'un pays qui m'était étranger, elles me paraissaient parfaitement naturelles.

Ce soir-là, il n'y eut aucun coup de téléphone, et Sumire ne réapparut pas. Dans le silence et le calme, le temps s'écoula, l'obscurité s'accentua. J'allai chercher quelques cassettes dans la chambre de Sumire, les écoutai sur la stéréo du salon. Il y en avait une avec des chants de Mozart. *Elisabeth Schwarzkopf et Walter Giesekirti (p),* pouvait-on lire sur l'étiquette, écrite de la main de Sumire. Je n'y connaissais pas grand-chose en musique classique, mais je fus immédiatement saisi par la beauté de ces morceaux. Le style des chants était assez ancien ; j'avais l'impression de lire une magnifique prose pleine de personnalité. Cela me procura une sensation très agréable, comme si ma colonne vertébrale se redressait. La musique était si vivante que le pianiste et la chanteuse me semblaient là, sous mes yeux ; leur souffle délicat s'élevait puis refluait tour à tour. L'un de ces morceaux doit être *La Violette*, me dis-je. Je m'enfonçai dans ma chaise, fermai les yeux, partageant cette musique avec Sumire, en dépit de son absence.

Je m'éveillai au son d'une autre musique. Un écho lointain, à peine audible, mais qui me tira peu à peu du sommeil, aussi sûrement qu'un

marin remontant la nuit à gestes lents une ancre du fond de la mer. Je me redressai sur le lit, ouvris la fenêtre et me penchai dehors pour mieux écouter. C'était le son d'une musique, à n'en pas douter. Ma montre, sur la table de chevet, indiquait 1 heure du matin. Qui donc pouvait jouer de la musique aussi fort à un moment pareil ?

J'enfilai mon pantalon, passai ma chemise pardessus ma tête, mis mes chaussures et sortis. Dans les maisons voisines, les lumières étaient éteintes. il n'y avait pas un souffle de vent, on n'entendait même pas le clapotis des vagues. Les rayons de lune lavaient en silence la surface de la terre. Debout devant le bungalow, je tendis l'oreille à nouveau. Les sons semblaient provenir du sommet de la colline. C'était étrange, car il n'y avait là pas le moindre hameau. Seuls une poignée de bergers et quelques moines cloîtrés dans leur monastère y vivaient. Je les imaginais difficilement se réunir en pleine nuit pour faire la fête.

Je ne parvenais pas à saisir la mélodie, mais d'après le rythme ce devait être de la musique grecque. Et certains sons aigus me démontraient qu'il s'agissait d'instruments jouant réellement, non de quelque enregistrement.

J'étais complètement réveillé maintenant. Cette nuit avait une profondeur quasi mystique, et j'aurais pu éprouver un sentiment proche de la célébration, si je n'avais été aussi tourmenté par la disparition de Sumire.

Les deux mains sur les hanches, je m'étirai, levai la tête vers le ciel, inspirai profondément. L'air frais me sembla laver l'intérieur de mon corps. Une pensée me frappa soudain : peut-être Sumire écoutait-elle aussi cette musique, à l'instant même ?

Je décidai de marcher un peu dans la direction des sons. J'avais envie de savoir d'où ils arrivaient exactement, et qui les produisait. Ayant déjà emprunté le sentier qui menait au sommet de la colline pour me rendre à la plage, je ne risquais guère de me perdre. Je verrais bien jusqu'où je pourrais aller.

Comme la lune éclairait brillamment le sentier, je n'avais aucun mal à avancer. La lumière vive dessinait des ombres aux contours compliqués entre les rochers, teignait la terre de couleurs improbables. Chaque fois que les semelles de mes baskets écrasaient un caillou, le son résonnait, amplifié, de façon peu naturelle. Au fur et à mesure de mon avancée, la musique se faisait plus claire. Elle venait bien de là-haut. Je distinguai les notes d'un instrument à percussion indéterminé, ainsi que d'un bouzouki,

d'un accordéon et d'une flûte. Peut-être y avait-il une guitare aussi – mais pas de chants, pas de cris scandant la musique. Juste cette dernière qui continuait sans trêve, à un rythme détaché, presque monotone.

J'étais partagé entre mon désir, de plus en plus vif, d'assister à cet étrange concert et le sentiment qu'il valait peut-être mieux que j'en reste éloigné. Une curiosité difficile à réprimer et une crainte instinctive se mêlaient en moi. Quoi qu'il en soit, je poursuivis l'ascension, mon comportement ressemblant un peu à celui que l'on peut avoir en rêve. Personne ne m'avait expliqué selon quels principes j'aurais pu faire un autre choix qu'avancer. Ou alors, tout simplement, on ne m'avait pas laissé le choix d'établir des principes.

Une idée commençait à se préciser dans ma tête, et si Sumire, quelques jours auparavant, avait été elle aussi réveillée par cette musique, et qu'elle s'était levée en pleine nuit pour se porter à sa rencontre le long du sentier escarpé ?

Je me retournai pour regarder derrière moi : en contrebas, le chemin serpentait jusqu'au port en boucles sinueuses, comme un gigantesque reptile. Je regardai le ciel puis, sans raison particulière, mes mains, éclairées par la lune. Et soudain, je réalisai que ce n'étaient plus mes mains. Je ne sais comment l'expliquer, mais un simple coup d'œil me révéla que mes mains n'étaient plus mes mains, mes pieds n'étaient plus mes pieds.

Sous les rayons blêmes de la lune, mon corps manquait de la chaleur de la vie, et semblait une figurine de plâtre. Comme si quelqu'un – un magicien des îles des Indes occidentales, peut-être – m'avait jeté un sort, et avait insufflé une existence éphémère à un bloc d'argile. Ma vie véritable s'était endormie quelque part, un homme sans visage l'avait enfermée dans un sac, et s'apprêtait à s'enfuir avec.

Un horrible frisson glacé m'envahit, me coupant le souffle. Quelque part, dans un lieu inconnu de moi, quelqu'un changeait l'ordre de mes cellules, dénouait les fils de mon esprit. Je n'arrivais plus à penser. Il n'y avait plus qu'une chose à faire : regagner en toute hâte mon refuge habituel. Je pris une profonde inspiration avant de plonger dans l'océan de ma conscience. Fendant l'eau lourde de mes mains, je sombrai comme une pierre, puis m'accrochai des deux bras à un gros rocher qui reposait au fond. L'eau pressait pesamment sur mes tympans, cherchant à repousser l'intrus que j'étais. Je fermai les yeux, serrant les paupières de toutes mes forces, retenant mon souffle pour supporter la pression. Avec suffisamment de détermination, ce n'était pas si difficile. Je m'habituais

aussitôt à la pression, au manque d'air, aux ténèbres glacées, aux signaux répétés du chaos. J'avais fait cela tant de fois depuis l'enfance, je maîtrisais parfaitement cet acte.

Le temps s'inversa, s'enroula, disparut et se réorganisa. Le monde s'étendait à l'infini, tout en étant limité. Des images très nettes – seulement des images – filaient sans bruit à travers des corridors obscurs, comme des méduses, des âmes errantes. Je décidai de ne pas les regarder. Si j'accordais à ces formes le moindre signe de reconnaissance, nul doute qu'elles commenceraient aussitôt à prendre sens. Or le sens était relié au temporel, et le temporel me forcerait à remonter vers la surface des eaux. Je fermai mon esprit le plus possible, pour laisser passer ce cortège d'images sans réagir.

Je ne sais combien de temps je restai dans cet état. Mais, quand je rouvris enfin les yeux en respirant calmement, la musique avait cessé. L'énigmatique concert semblait bel et bien terminé. Je tendis l'oreille. N'entendis rien. *Absolument* rien. Ni musique, ni bruits de voix, ni murmure du vent.

Je voulus savoir l'heure, mais ma montre n'était pas à mon poignet : je l'avais laissée sur la table de chevet.

Lorsque je levai la tête vers le ciel, les étoiles me parurent plus nombreuses qu'auparavant. C'était peut-être une illusion, mais il me semblait même que le ciel s'était métamorphosé en autre chose. L'étrange sentiment d'aliénation auquel j'étais en proie avait quitté mon corps. Je m'étirai, pliai les bras, les doigts. Je n'éprouvais plus la moindre sensation de déséquilibre. Ma chemise était juste un peu humide de sueur aux aisselles.

Je repris mon ascension sur le sentier herbeux. Puisque j'étais parvenu jusque-là, autant aller jusqu'au bout, et vérifier s'il y avait réellement eu un concert au sommet. Cinq minutes plus tard, j'étais en haut de la colline. Au sud, en contrebas de la côte que j'avais gravie, je pouvais voir la mer et le port, la ville endormie à côté. Sur la route qui longeait le rivage, quelques rares réverbères étaient restés allumés. L'autre versant de la colline était enveloppé de ténèbres, pas une seule lumière n'y était visible. À force de fixer intensément l'obscurité, je finis par distinguer une ligne de collines flottant dans la vague clarté lunaire. Au-delà, les ténèbres paraissaient plus impénétrables encore. Absolument rien, à l'endroit où je me tenais, n'indiquait qu'une fête avait pu battre son plein quelques instants plus tôt.

Je n'étais plus très sûr d'avoir entendu de la musique. L'écho en

vibrait encore au fond de mes tympans mais, plus le temps passait, plus le doute grandissait en moi. Peut-être s'était-il agi d'une illusion : mes oreilles avaient intercepté des sons provenant d'un autre lieu, d'un autre moment. Après tout, qui irait jouer de la musique à 1 heure du matin au sommet d'une colline escarpée ?

Quand je levai la tête pour regarder le ciel, la surface tourmentée de la lune me parut étonnamment proche. C'était une boule de pierre, à la peau rongée par l'impitoyable passage du temps. Les ombres de mauvais augure disséminées à sa surface étaient d'aveugles cellules cancéreuses tendant leurs tentacules vers la chaleur de la vie. La lumière de la lune déformait tous les sons, emportait le sens de toutes choses dans son sillage, faisait perdre l'esprit aux hommes – elle avait dévoilé à Miu une autre elle-même ; entraîné on ne sait où le chaton de Sumire ; fait disparaître Sumire. Et elle m'avait conduit jusqu'ici, sur les traces d'une musique (probablement) fantôme. Devant moi s'étendait un insondable abîme de ténèbres, derrière moi un monde de pâle clarté. Enveloppé par les rayons de lune, je me tenais debout sur le point culminant d'une île étrangère. Je me demandais si tout cela n'avait pas été planifié avec soin depuis le début.

Je rentrai au bungalow et bus un verre de cognac avant de me recoucher. Mais, jusqu'à ce que le ciel blanchisse à l'ouest, je demeurai sous l'emprise de la lune, de la force d'attraction et du bruissement du monde.

J'imaginais des chatons mourant de faim enfermés dans un appartement. De petits carnivores au poil soyeux, bien vivants. Et moi – le véritable moi –, j'étais là avec eux et j'étais mort. Je les voyais me grignoter le cœur, me sucer le sang. Je prêtais l'oreille, et j'entendais quelque part au loin le bruit qu'ils faisaient en me lapant la cervelle. Trois chatons agiles rassemblés autour de mon crâne brisé, absorbant les restes de l'épaisse soupe grise qui l'emplissait encore. Le bout de leurs langues rouges râpeuses léchait avec délectation les doux plis de ma conscience. À chacun de leurs passages, celle-ci tremblait comme une brume de chaleur et s'amenuisait un peu plus.

14

Finalement, on ne retrouva pas Sumire. Pour reprendre l’expression de Miu, elle s’était évaporée comme une fumée.

Miu revint sur l’île par le ferry du matin, deux jours après mon ascension nocturne. Un membre du consulat du Japon et un responsable de la police chargée des touristes l’accompagnaient. Après diverses concertations avec la police locale, ils organisèrent des recherches d’envergure, mettant la population de l’île à contribution. La photo du passeport de Sumire fut publiée en grand dans tous les journaux grecs, les informations reçues furent systématiquement triées. Hélas, aucun des nombreux appels reçus par la presse et la police ne concernait Sumire : il s’agissait toujours d’une autre personne.

Je repartis peu avant l’arrivée sur l’île de son père et de sa belle-mère. Le nouveau trimestre allait débuter et, surtout, je voulais éviter de rencontrer les parents de Sumire. En outre, les médias japonais avaient pris connaissance de l’affaire à travers la presse grecque, et commençaient à contacter la police et le consulat. J’annonçai à Miu qu’il était temps pour moi de rentrer au Japon. Même si je prolongeais mon séjour, je ne serais d’aucune utilité pour aider à retrouver Sumire.

Miu acquiesça.

— Ta présence jusqu’ici m’a beaucoup aidée, me déclara-t-elle. Sincèrement. Si tu n’étais pas venu, je me serais effondrée depuis longtemps. Mais maintenant ça va. Je crois que je parviendrai à expliquer ce qui s’est passé aux parents de Sumire. Je saurai aussi gérer les rapports avec les médias, je crois. Alors, ne t’inquiète pas. Tu n’as aucune responsabilité dans ce qui est arrivé, de toute façon. Je peux être forte quand c’est nécessaire, et je suis habituée à régler les détails concrets.

Elle m’accompagna jusqu’au port. Je prenais le ferry de l’après-midi pour Rhodes. Cela faisait onze jours que Sumire avait disparu. Au moment de nous séparer, Miu me serra spontanément dans ses bras, et resta longtemps ainsi, sans parler. Sa peau était étrangement fraîche, sous le chaud soleil de l’après-midi. Ses paumes tentaient de me transmettre un message, je le sentais. Je fermai les yeux, tendis l’oreille à ce qu’elle voulait me dire. Mais cela ne pouvait s’exprimer par le langage. Nous communiquâmes en silence.

— Prends soin de toi, finit-elle par déclarer.

— Toi aussi, répondis-je.

Puis nous observâmes un nouveau silence, debout devant l'embarcadère.

— Écoute, je voudrais que tu me répondes franchement, lança Miu d'un ton grave au moment où je m'apprêtais à monter sur le ferry. Tu crois que Sumire est morte ?

Je secouai la tête.

— Je n'ai aucune preuve concrète, pourtant j'ai le sentiment profond qu'elle est vivante quelque part en ce moment même. Je n'ai pas du tout l'impression qu'elle est morte.

Miu croisa ses bras bronzés et me regarda bien en face.

— En fait, c'est ce que je ressens moi aussi. Exactement. Je suis sûre qu'elle n'est pas morte. Mais en même temps j'ai le sentiment que je ne la reverrai jamais. Sans aucune certitude, là non plus.

Je ne répondis rien. Le silence tissa une fois de plus sa toile autour de nous dans le moindre interstice. Des oiseaux de mer traversaient le ciel sans nuages au-dessus de nos têtes en criant ; sur la terrasse, le garçon servait les boissons aux tables avec sa nonchalance habituelle.

Miu resta un moment plongée dans ses pensées, les lèvres serrées. Puis elle demanda :

— Tu ne me détestes pas ?

— Pour la disparition de Sumire ?

— Oui.

— Pourquoi devrais-je te détester ?

— Je ne sais pas, répondit-elle d'une voix où perçait une lassitude contenue depuis longtemps. Il m'a semblé tout d'un coup que je ne te reverrai jamais, toi non plus. C'est pourquoi j'ai posé cette question.

— Je ne te déteste absolument pas.

— Plus tard peut-être. Tu ne sais pas.

— Je ne suis pas du genre à détester les gens comme ça.

Miu enleva son chapeau pour arranger sa frange, puis me regarda avec un air ébloui.

— Sans doute parce que tu n'attends rien de personne, remarqua-t-elle.

Son regard était profond et limpide. Comme le crépuscule, le soir où je l'avais rencontrée pour la première fois.

— Ce n'est pas mon cas, ajouta-t-elle. Et je t'aime beaucoup.

Ensuite, nous nous séparâmes. Le ferry quitta le port, laissant derrière elle un long sillage d'écume l'hélice vira lentement à 180 degrés. Pendant tout ce temps, Miu resta debout sur la jetée, dans sa robe blanche qui moulait parfaitement ses formes, retenant son chapeau d'une main à cause du vent. Dans le petit port de cette île grecque, sa silhouette paraissait d'une distinction irréelle. Appuyé au bastingage, je ne la quittais pas des yeux. Le temps s'était arrêté tandis que cette scène se gravait avec netteté sur la paroi de ma mémoire.

Cependant, il se remit vite à s'écouler, et la silhouette de Miu devint bientôt un point à peine distinct, avant de disparaître, aspirée par la brume de chaleur. La ville blanche s'éloigna, les formes des collines se firent indistinctes. Finalement, les contours mêmes de l'île se brouillèrent, se fondirent dans la lumière opaque : d'autres îles apparurent, disparurent à leur tour. Au bout d'un moment, toutes les choses que j'abandonnais derrière moi me parurent n'avoir en fait jamais existé.

J'aurais peut-être dû rester avec Miu, me dis-je. Peu importe le prochain trimestre. J'aurais dû demeurer auprès d'elle, l'encourager, continuer de chercher Sumire en sa compagnie jusqu'à ce qu'on comprenne ce qui s'était passé, être là pour prendre Miu dans mes bras aux moments difficiles. Elle me désirait, me semblait-il, et en un sens je la désirais aussi.

Elle m'attirait avec une force étrange.

C'est en regardant sa silhouette diminuer, depuis le pont du ferry, que je m'en étais rendu compte pour la première fois. On ne pouvait sans doute pas appeler ça de l'amour, mais ça y ressemblait. D'innombrables petites cordes invisibles entravèrent soudain mon corps. Je m'assis sur un banc du pont, ne sachant trop que faire de cette émotion que je ressentais, posai mon sac de sport sur mes genoux, et regardai d'un œil vague les traces d'écume que le bateau laissait derrière lui. Plusieurs mouettes suivaient ce sillage. La sensation des petites mains de Miu sur mon dos ne me quittait pas, comme si l'ombre de son âme m'avait accompagné.

J'avais l'intention de rentrer directement à Tokyo, mais, pour une raison qui m'échappa, la place que j'avais retenue la veille avait été annulée, et je fus contraint de passer une nuit à Athènes. Je montai dans le minibus des services de l'aéroport et me rendis en ville, jusqu'à un hôtel recommandé par la compagnie aérienne. C'était un plaisant petit

établissement près de la Plaka, mais qui se révéla terriblement bruyant à cause d'un groupe de touristes allemands qui l'occupait. Comme je n'avais rien de spécial à faire, je sortis me promener en ville, achetai des souvenirs sans idée précise des personnes à qui je les destinais ; puis, le soir venu, je grimpai sur la colline de l'Acropole. Je m'allongeai sur une pierre plate, laissant la brise du soir caresser mon corps, tandis que je contemplais le temple blanc éclairé sur fond de crépuscule bleuté.

C'était un beau spectacle, un peu onirique.

Pourtant, je ne ressentais qu'une incommensurable solitude. Le monde qui m'entourait avait pour toujours perdu une partie de ses couleurs. Du haut de cette colline aride, dont les ruines me donnaient un sentiment de vide, je pouvais contempler ma propre vie à perte de vue. Ce paysage me rappelait l'illustration en couverture d'un roman de science-fiction de mon enfance, qui représentait la surface désolée d'une planète inhabitée. Chaque jour y durait une éternité, l'air était soit brûlant soit glacé. Le vaisseau spatial qui m'avait amené jusque-là était reparti, je ne pouvais plus aller nulle part ; pourtant, je devais m'arranger pour survivre d'une façon ou d'une autre par mes propres moyens.

Je mesurai à nouveau l'importance que Sumire avait eue dans ma vie, et à quel point elle était irremplaçable. À sa façon, elle m'avait aidé à demeurer relié au monde. Quand je parlais avec elle, ou quand je lisais ce qu'elle écrivait, ma conscience s'élargissait lentement, je voyais apparaître des scènes que je n'avais encore jamais contemplées. Mon esprit et le sien se comprenaient instantanément. Comme un jeune couple ordinaire se déshabillant ensemble, Sumire et moi, nous étions montré l'un à l'autre l'intérieur de nos cœurs. En un autre lieu, avec un autre partenaire, pareille expérience aurait été impossible, et, sans nous l'être jamais avoué, nous chérissions tous deux ces moments.

Il va sans dire que je regrettais amèrement de n'avoir partagé aucun plaisir charnel avec elle. Si cela avait été le cas, nous aurions été plus heureux encore ensemble, j'en avais la certitude. Mais c'était là quelque chose d'aussi immuable que le mouvement des marées, ou le passage des saisons. Même avec tous les efforts du monde, je n'aurais rien pu y changer. En ce sens, notre destin était dans une impasse. Une amitié aussi délicate que celle qui nous liait, Sumire et moi, ne pouvait durer éternellement, même en employant toute notre intelligence et toute notre attention à la protéger. Ce que nous avions entre nos mains n'était qu'une impasse. Et nous en étions conscients.

En même temps, pourtant, je rêvais de voir un jour se produire une transformation soudaine et définitive. J'avais le droit de le faire, même si les chances que ce rêve se réalise étaient minimes. Bien sûr, aucune de mes chimères ne se concrétisa finalement.

En perdant Sumire, il devint clair que j'avais perdu de nombreuses choses de ma propre vie. Elle était partie comme la marée se retire en emportant avec elle ce qui était posé sur la plage. Le monde, désormais déformé et vide, sombre et glacé, n'avait plus aucun sens pour moi. Ce qui s'était passé entre Sumire et moi ne pourrait plus arriver dans ce monde nouveau. Je le savais.

Chacun d'entre nous a connu un événement particulier destiné à se dérouler à une certaine période de son existence, et une seule fois, comme une petite flamme venue l'éclairer. Ceux qui sont attentifs et qui ont de la chance gardent précieusement ces moments en eux, les font grandir, les utilisent telles des torches pour illuminer leur vie tout entière. Mais, une fois perdue, cette flamme ne peut plus jamais être retrouvée. C'était mon cas : avec Sumire avait également disparu la précieuse petite flamme qui éclairait mon chemin.

Je pensais au monde de *l'autre côté*. Peut-être Sumire s'y trouvait-elle, en compagnie de la partie d'elle-même qui avait quitté Miu. Une Miu aux cheveux noirs, avec des désirs sexuels en abondance. Peut-être s'étaient-elles rejointes là-bas, peut-être qu'elles s'y aimaient, se comblaient l'une l'autre. « Ce que nous faisons ensemble ne peut pas être exprimé par la parole », m'aurait affirmé Sumire (en le mettant en mots tout de même).

Y avait-il une place pour moi aussi dans ce monde-là ? Pouvais-je y être avec elles ? Pendant qu'elles feraient l'amour avec passion, je passerais le temps, assis dans un coin de la pièce, à relire les œuvres complètes de Balzac. Ensuite Sumire prendrait une douche, puis viendrait se promener longuement avec moi, et nous parlerions d'innombrables sujets (enfin, ce serait surtout Sumire qui parlerait, comme d'habitude). Serait-il possible de maintenir ce cercle pour toujours ? Était-ce seulement envisageable ? « Bien sûr ! s'écrierait Sumire. Inutile de poser toutes ces questions, puisque tu es mon seul véritable ami. »

Seulement, je ne savais pas où était l'entrée de ce monde. Caressant de la main la surface dure et lisse des murs de l'Acropole, je songeai à la

longue histoire inscrite au fond de ces pierres. L'être humain que j'étais se trouvait enfermé dans ce flux de temps, bon gré mal gré. Je ne pouvais en sortir. Ou plutôt, finalement, *je ne voulais pas* en sortir.

Demain, un avion me ramènera à Tokyo. Les vacances d'été seront finies, et je me replongerai dans un quotidien qui se répétera sans fin. Là-bas se trouve ma place. Mon appartement, mon bureau, ma salle de classe, mes élèves m'attendent.

Des jours paisibles, des romans à lire, des aventures occasionnelles aussi.

Pourtant, je ne serai plus jamais le même. Mon entourage ne s'en rendra pas compte, parce que rien dans mon apparence n'aura changé. Mais quelque chose en moi aura disparu, se sera consumé. Du sang a été versé. Quelqu'un, quelque chose, a quitté l'intérieur de mon être. En baissant la tête, sans un mot. Une porte s'est ouverte, une porte s'est refermée. Une lumière s'est éteinte. Aujourd'hui, celui que j'étais vit son dernier jour. Il contemple son dernier crépuscule. Quand l'aube se lèvera, celui que je suis maintenant aura disparu et un autre habitera ce corps.

Pourquoi sommes-nous si seuls ? me demandai-je. Pourquoi est-il nécessaire que nous soyons si seuls ? Tant de gens vivent dans ce monde en attendant quelque chose les uns des autres, et ils sont néanmoins contraints à rester irrémédiablement coupés des autres. Cette planète continue-t-elle de tourner uniquement pour nourrir la solitude des hommes qui la peuplent ?

Allongé à plat dos sur ma pierre, je songeais aux innombrables satellites qui faisaient en ce moment même des circonvolutions autour de la Terre. Une faible lueur soulignait encore l'horizon ; cependant, quelques étoiles apparaissaient déjà dans le ciel, qui avait pris une teinte violine. Je cherchai au milieu d'elles la lumière des satellites artificiels, mais il aurait fallu davantage d'obscurité pour que je puisse les distinguer. Les étoiles que je voyais restaient fixées à la même place, comme autant de clous. Je fermai les yeux, tendis l'oreille, et songeai aux descendants de Spoutnik, qui continuent à tourner dans le ciel, reliés à la Terre par la seule force de la gravité. Blocs de métal solitaires, ils se croisent, dans les ténèbres sidérales ou rien n'arrête leur course, puis s'éloignent pour toujours les uns des autres. Sans mots à échanger. Sans promesses à tenir.

15

Un dimanche après-midi, le deuxième dimanche après la rentrée de septembre, mon téléphone sonna. J'étais en train de me confectionner un déjeuner un peu tardif, et je pris le temps d'éteindre le gaz avant de décrocher. J'étais sûr que c'était Miu qui m'appelait à propos de la disparition de Sumire, car je percevais une certaine impatience dans la sonnerie. En fait, c'était ma « petite amie ».

— Écoute, c'est très important, commença-t-elle en oubliant les salutations d'usage, ce qui ne lui ressemblait guère. Tu pourrais venir tout de suite ?

D'après le ton de sa voix, il devait effectivement se passer quelque chose de grave. Son mari avait-il découvert notre liaison ? Je pris une inspiration profonde. Si le fait que j'avais pour maîtresse la mère d'un de mes élèves venait à s'ébruiter, cela me mettrait plutôt en mauvaise posture. Dans le pire des cas, je perdrais peut-être mon emploi. Mais, en même temps, qu'y pouvais-je ? Et puis, j'en étais conscient depuis le début.

— Venir où ? demandai-je.

— Au supermarché, répondit-elle.

Je pris le métro jusqu'à Tachikawa, arrivai à la station la plus proche du supermarché à 2 heures et demie de l'après-midi. Il faisait une chaleur torride de plein été, mais, obéissant aux indications de mon amie, j'avais mis une chemise blanche, une cravate et un costume gris léger. « Il faut que tu aies l'air d'un professeur, avait-elle précisé, pour impressionner ton interlocuteur favorablement. Parfois, tu ressembles à un étudiant. »

Une fois à l'entrée du supermarché, je demandai au jeune employé chargé de ranger les chariots où se trouvaient les bureaux de la sécurité du magasin. Il m'indiqua le troisième étage d'une annexe située juste en face, un vilain petit bâtiment ne possédant même pas un ascenseur. Les fissures qui lézardaient le mur de béton semblaient dire : « Ne vous inquiétez pas pour nous, de toute façon cet immeuble va être entièrement démoli un jour ou l'autre. » Je grimpai l'escalier étroit et usé, et tapai doucement à la porte sur laquelle un panneau annonçait « Sécurité ». Une grosse voix d'homme m'ordonna d'entrer. Je poussai la porte : ma « petite amie » et son fils se tenaient là, face à un gardien en uniforme. Dans ce bureau de taille moyenne, trois tables étaient alignées le long

d’un des murs. Un autre mur était occupé par un tableau indiquant les tours de garde, et par une étagère d’acier sur laquelle étaient rangés trois képis. Dans le mur du fond, tapissé de casiers en acier, il y avait une porte en verre fumée qui, supposai-je, donnait sur une pièce de repos. Le bureau était dépourvu d’ornements : ni fleurs ni tableaux, pas même un calendrier. L’horloge ronde accrochée au mur en paraissait d’autant plus grande. Cette pièce évoquait un morceau de monde ancien oublié par le temps. Il y flottait d’étranges effluves, comme si les relents du tabac, des vieux papiers et de la sueur s’étaient mélangés pour former à la longue une odeur unique.

Le responsable de la sécurité était un quinquagénaire ventripotent. Il avait des bras épais, une grosse tête, des cheveux abondants et raides mêlés de fils blancs, qu’il essayait en vain de maintenir en place avec une crème capillaire au parfum bon marché. Le cendrier posé devant lui débordait de mégots de Seven Star. À mon entrée, il ôta ses lunettes à monture noire pour les essuyer avec un chiffon. Sans doute un tic qu’il avait lorsqu’il se trouvait face à de nouvelles têtes. Ses yeux étaient aussi froids que des cailloux ramassés sur la lune. Avec les lunettes, cette froideur refluait, et son regard s’emplissait d’une sorte d’intensité brumeuse. Mais, avec ou sans elles, ses yeux n’étaient pas faits pour rassurer.

Il régnait une chaleur étouffante malgré les fenêtres ouvertes, car il n’y avait pas un souffle de vent, et toutes les personnes présentes dans la pièce étaient en sueur. Seul le vacarme du dehors y pénétrait. Un poids lourd s’arrêta à un feu rouge, dans un crissement de freins qui me fit penser à Ben Webster jouant du saxo vers la fin de sa vie. Je saluai rapidement tout le monde, tendis ma carte de visite au responsable. Il la prit sans un mot et l’examina un moment en pinçant les lèvres. Puis il la plaça sur le bureau, leva la tête et me dévisagea.

— Vous êtes jeune pour un professeur, constata-t-il. Cela fait combien d’années que vous travaillez ?

— Trois ans, répondis-je après avoir réfléchi un instant.

— Hmm, lâcha-t-il.

Il n’ajouta rien. Mais son silence en disait long, très long même. Il reprit ma carte, regarda à nouveau mon nom, comme pour vérifier quelque chose.

— Je me présente, déclara-t-il enfin, sans me donner de carte. Nakamura, responsable de la sécurité de ce magasin. Prenez une chaise et asseyez-vous là. Je suis navré qu’il fasse aussi chaud, mais l’air

conditionné est en panne et, un dimanche, vous pensez bien que personne ne viendra le réparer. Comme il n'y a même pas de ventilateur ici, la seule solution c'est de prendre son mal en patience. Enlevez votre veste si vous voulez. Je pense qu'on va en avoir pour un certain temps, et j'ai encore plus chaud rien qu'à vous voir.

Je suivis son conseil, approchai une chaise et ôtai ma veste. Ma chemise me collait déjà à la peau.

— Vous savez, je vous envie, vous, les enseignants…, reprit Nakamura.

Un sourire désincarné flottait sur ses lèvres, mais derrière ses verres de lunettes ses yeux m'épiaient, tels ceux d'un prédateur au fond des mers, attendant le moindre mouvement de ma part. S'il parlait avec politesse, ce n'était qu'une apparence : dans sa bouche, le mot « enseignant » sonnait comme une insulte.

— … un mois de vacances en été, jamais de travail le dimanche, ni la nuit, des cadeaux tout le temps. Vous avez la belle vie, hein ? Aujourd'hui, je me dis que j'aurais mieux fait de poursuivre mes études un peu plus pour être enseignant moi aussi. Mais bon, la vie a fait que, tel que vous me voyez, je suis responsable de la sécurité dans un supermarché. J'étais trop bête, qu'est-ce que vous voulez ? En tout cas, à mes enfants, je leur conseille : Mes petits, arrangez-vous pour devenir professeurs. On a beau dire, hein, dans l'enseignement, c'est là qu'on est le plus tranquille.

Ma « petite amie » portait une robe bleue sans manches, toute simple. Ses cheveux étaient rassemblés en chignon en haut du crâne, ses oreilles ornées de boucles discrètes. Des sandales blanches à talons complétaient sa tenue. Elle gardait un sac à main blanc et un mouchoir couleur crème sur les genoux. Je ne l'avais pas revue depuis mon retour de Grèce. Elle se taisait, mais ses yeux, gonflés à force d'avoir pleuré, allaient et venaient sans cesse du chef de la sécurité à moi. On comprenait tout de suite à la voir qu'elle venait de passer un mauvais moment.

Nos regards se croisèrent brièvement, puis je me tournai vers son fils. Il s'appelait Nimura Shin'ichi, mais ses camarades l'avaient baptisé Carotte. Comme il était grand et maigre, avec des cheveux emmêlés moussant sur la tête, ce surnom lui allait parfaitement. Moi aussi je l'appelais généralement ainsi. C'était un garçon calme, qui ne parlait pas plus que le strict nécessaire, avait de bonnes notes, n'oubliait pas de faire ses devoirs, ni son tour de ménage. Un élève sans problèmes, mais qui ne levait jamais la main en classe pour répondre, et ne prenait jamais d'initiative. Sans être détesté de ses camarades, il n'était pas spécialement

populaire non plus. Sa mère trouvait tout cela un peu insatisfaisant, mais de mon point de vue d'instituteur Carotte était plutôt un bon élément.

— La mère de ce garçon vous a expliqué au téléphone ce qui s'était passé, n'est-ce pas ? demanda Nakamura.

— Oui, répondis-je. Il a volé quelque chose dans le magasin.

— Exactement, approuva Nakamura.

Il prit à ses pieds une boîte en carton, la posa sur la table et la poussa dans ma direction. Elle contenait huit petites agrafeuses de bureau, dans leur emballage de plastique. J'en saisis une. Une étiquette annonçait le prix : 850 yens.

— Huit agrafeuses, constatai-je. Et c'est tout ?

— C'est tout.

Je remis l'agrafeuse dans la boîte avec les autres.

— Ça fait donc 6 800 yens en tout.

— Exactement, répéta Nakamura. Il y en a pour un montant de 6 800 yens. Vous êtes certainement en train de vous dire : Bien sûr, voler dans un magasin est un délit. Mais, en même temps, pourquoi faire un tel foin pour huit malheureuses agrafeuses ? Et puis, c'est seulement un écolier de primaire… Je me trompe ?

Je ne répondis pas.

— Vous pouvez le penser, ça n'a aucune importance. Vous avez même parfaitement raison. Le monde est plein de délits bien plus graves que le vol de huit agrafeuses. Et je sais de quoi je parle : avant de devenir chef de la sécurité ici, j'étais agent de police, voyez-vous.

Nakamura discourait en me fixant dans les yeux. Je soutenais son regard, tout en veillant à ce qu'il n'y voie aucune provocation.

— Si c'était la première fois, le magasin n'aurait pas jugé utile de faire toute une histoire pour ce malheureux larcin. Dans un commerce, n'est-ce pas, on évite en général d'irriter la clientèle. Normalement, j'aurais amené le contrevenant dans ce bureau pour lui faire un peu la leçon, et au pire des cas j'aurais contacté les parents pour leur conseiller de mieux surveiller leur enfant. On ne prévient pas l'école, en général. Traiter l'affaire en douceur est la politique de la maison, en cas de vol commis par un mineur.

» Seulement ce garçon, ce n'est pas la première fois qu'on le prend la main dans le sac, mais la troisième à notre connaissance du moins. *Trois fois,* vous comprenez ? Par-dessus le marché, les deux premières, il a refusé de nous donner son nom et son adresse. Je m'en souviens bien, c'est moi qui ai traité l'affaire. Impossible de lui arracher un mot. La

technique du mutisme, comme on dit dans la police. Pas d'excuses, pas de remords, une attitude d'insubordination. Je l'ai menacé de le livrer à la police s'il s'obstinait à taire son nom, vous croyez qu'il a eu peur ? Non, il a continué de rester muet. Cette fois, je l'ai fouillé et j'ai trouvé sa carte de bus scolaire, c'est comme ça que j'ai su comment il s'appelait.

Il fit une pause, attendit que j'aie bien digéré toutes ces informations. Il me fixait toujours, et je continuais de soutenir son regard.

— Il y a un autre problème, lié à la nature de ce qu'il vole. La première fois, il a dérobé quinze portemines. Il y en avait pour 9750 yen. La deuxième fois, il s'agissait de huit compas. 8000 yens… Autrement dit, il vole chaque fois un même objet en plusieurs exemplaires. Ce n'est donc pas pour son usage personnel. De deux choses l'une : soit il est kleptomane, soit il veut revendre ces objets à ses camarades d'école.

J'essayai d'imaginer Carotte proposant les agrafeuses à ses copains pendant l'heure de la cantine. C'était tout simplement impensable.

— Je ne comprends pas très bien, déclarai-je. Pourquoi vole-t-il ces objets dans le même magasin ? Il devait savoir qu'on finirait par le repérer et le surprendre en flagrant délit. Ou s'il a déjà été pris qu'on le punirait plus sévèrement. Normalement, un voleur confirmé ne changerait-il pas de lieu pour opérer ?

— Ça m'embarrasse que vous me posiez cette question à moi. Il a peut-être volé ailleurs aussi. Ou peut-être que ce magasin lui plaît particulièrement. Ou peut-être encore que ma tête lui revient… Je ne suis qu'un modeste responsable de sécurité, je ne peux pas répondre à des questions aussi complexes. Je ne suis pas payé pour ça. Si vous voulez savoir, demandez plutôt à l'intéressé. Il est ici depuis trois heures, et il n'a pas encore ouvert la bouche. On voit qu'il est d'un naturel taciturne, mais à ce point-là, ça force l'admiration. Voilà pourquoi je vous ai fait venir. Excusez-moi de vous déranger un jour de congé, mais…

» À propos, je l'ai remarqué tout à l'heure, vous êtes drôlement bronzé. Ça n'a pas de rapport direct avec notre affaire, mais vous ne seriez pas parti en voyage pendant les vacances ?

— Pas spécialement, répondis-je.

Il continua de scruter attentivement mon visage, comme si j'étais un élément crucial de l'affaire qui le préoccupait.

Je repris une des agrafeuses, la regardai sous tous les angles. C'était un petit modèle comme il y en a dans chaque maison, dans chaque bureau. Un article ordinaire, bon marché. Nakamura mit une Seven Star entre ses lèvres, l'alluma. Puis il se tourna de profil et rejeta la fumée.

M’adressant à l’enfant, je demandai calmement :

— Pourquoi as-tu volé des agrafeuses ?

Carotte, qui avait gardé les yeux rivés au sol jusque-là, leva lentement la tête et me regarda sans rien dire. À ce moment-là, je remarquai pour la première fois un changement sur son visage : il avait l’œil vague, l’air inexpressif.

— Est-ce que quelqu’un t’a menacé pour t’obliger à le faire ?

Carotte ne répondit pas davantage. Je ne savais même pas s’il avait compris mes paroles. Je ne pourrais rien tirer de lui en lui posant des questions maintenant. Il avait fermé sa porte, bloqué ses fenêtres.

— Bon, alors qu’est-ce que vous proposez, professeur ? me lança Nakamura. Mon travail consiste à effectuer des rondes dans le magasin, à surveiller l’écran de contrôle, et à amener les contrevenants dans ce bureau quand j’en découvre un. La suite n’est pas mon affaire. Surtout quand il s’agit d’un enfant, c’est délicat. Alors, avez-vous une idée de ce qu’on peut faire, monsieur le professeur ? En tant qu’enseignant, vous devez en savoir plus long que moi sur le sujet. Est-ce que je le livre à la police tout simplement ? Pour moi, c’est la solution la plus simple – au lieu de perdre une demi-journée en efforts inutiles.

À la vérité, pendant qu’il me parlait, mon esprit était complètement ailleurs. Le spectacle de cette misérable salle de sécurité de supermarché m’évoquait, que je le veuille ou non, le poste de police de l’île grecque. Et je ne pouvais m’empêcher de penser à Sumire. À son absence.

J’avais du mal à saisir ce que cet homme en face de moi essayait de me dire exactement.

— Écoutez, je vais informer son père de ce qu’il a fait, et nous allons surveiller cet enfant très strictement, déclara la mère de Carotte d’une voix monocorde. Nous lui ferons comprendre que voler est un grave délit. Nous ne vous causerons plus d’ennuis.

— Vous ne voulez pas qu’il y ait des poursuites légales, je sais, vous me l’avez déjà expliqué plusieurs fois, répliqua le chef de la sécurité d’un ton où perçait l’ennui.

Il tapota sa cigarette sur le bord du cendrier pour faire tomber la cendre. Puis il se tourna vers moi.

— De mon point de vue, commettre trois fois le même délit, c’est trop. Il faut trouver le moyen d’y mettre un terme. Qu’en pensez-vous, monsieur le professeur ?

J’inspirai profondément, ramenai ma conscience dans le monde de la réalité. À ce dimanche de septembre, et aux huit agrafeuses.

— Je ne peux rien dire tant que je n’ai pas parlé avec cet enfant. Il n’a jamais causé le moindre problème jusqu’ici ; il est intelligent, et pour l’instant, je n’ai pas la moindre idée de ce qui l’a poussé à commettre ce vol absurde. Il faut que je prenne le temps de discuter avec lui. Je pense que ça me permettra de découvrir un indice. Je suis vraiment désolé de tous les ennuis que ce garçon vous cause.

— Écoutez, je ne comprends pas très bien, rétorqua Nakamura en rétrécissant les yeux derrière ses lunettes. Cet enfant, Shin’ichi Nimura, il est bien dans votre classe ? Vous le voyez tous les jours ?

— Tout à fait.

— Il est en quatrième année de primaire, vous l’avez donc depuis un an et quatre mois ?

— Oui. Il est avec moi depuis la troisième année.

— Combien avez-vous d’élèves dans votre classe en tout ?

— Trente-cinq.

— Donc, vous les connaissez tous bien. Et vous me dites que vous n’avez jamais senti que cet enfant allait causer des problèmes ? Vraiment, pas le moindre petit pressentiment ? Pourtant, il a volé au moins trois fois dans ce magasin en l’espace de six mois. Il a agi seul chaque fois. Personne ne l’a poussé à le faire ni menacé.

» Il n’a pas agi par nécessité : d’après sa mère, il a plus d’argent de poche qu’il n’en faut. Donc, il est voleur par conviction. Il vole pour voler. Autrement dit, il a des problèmes. N’est-ce pas ? Et rien ne vous a jamais alerté à son sujet ?

— Écoutez, en tant qu’instituteur, tout ce que je peux vous répondre, c’est que lorsqu’un enfant est kleptomane, dans la plupart des cas, on peut y voir la manifestation d’un subtil déséquilibre mental. Bien sûr, en étant plus attentif, j’aurais sans doute noté quelque chose, je reconnais mon échec. Mais pareil déséquilibre est de toute façon difficile à remarquer de l’extérieur. Si vous prenez son acte sans tenir compte de ce contexte, et qu’en outre vous le punissez, il n’a aucune chance de guérir de sa kleptomanie. Il faut chercher les causes profondes, car tant qu’on n’aura pas redressé ce déséquilibre il continuera à se manifester sous des formes différentes. Un enfant qui vole a souvent un message à faire passer aux adultes, et la seule méthode efficace pour le guérir consiste à s’asseoir en face de lui et à prendre le temps de lui parler.

Nakamura écrasa son mégot et me fixa longuement, la bouche à demi ouverte, comme s’il observait un spécimen rare. Ses doigts posés sur la

table étaient étonnamment gros. On aurait cru dix petits animaux bien dodus couverts de fourrure noire. J'avais du mal à respirer en les regardant.

— Ce que vous venez de dire, on vous l'apprend à l'école normale d'instituteurs ?

— Pas seulement. C'est de la psychologie de base, vous trouvez ça dans tous les livres.

— Vous trouvez ça dans tous les livres, répéta Nakamura, le visage sans expression, avant d'attraper une serviette et d'essuyer son cou épais en sueur. La manifestation d'un subtil déséquilibre mental, hein ? Mais qu'est-ce que ça signifie, ce charabia ? Écoutez, monsieur le professeur, moi, quand j'étais agent de police, je passais mes journées à voir défiler des gens atteints de déséquilibres pas très subtils. Le monde en est plein. Il y en a à la pelle. Et si j'avais pris le temps de les écouter un par un attentivement et de réfléchir sérieusement au message qu'ils essayaient de faire passer, il m'aurait fallu une douzaine de cerveaux supplémentaires, et encore !

Il poussa un soupir, reposa la boîte d'agrafeuses sur la table.

— Vous dites des choses très sensées. Un enfant, ça a le cœur pur ; les châtiments corporels, ce n'est pas bien ; les hommes sont tous égaux ; il faut prendre le temps de parler pour trouver une solution. Tout ça ne me dérange pas, mais vous croyez que c'est de cette façon que le monde va s'améliorer ? Impossible ! Il va empirer, au contraire. Les gens sont tous égaux ? Je n'ai jamais entendu pareille sottise. Regardez, sur ce petit archipel qu'est le Japon, il y a cent dix millions de gens qui se bousculent. Essayez donc de les rendre tous égaux, et ça sera l'enfer, je vous le garantis.

» C'est facile de faire de belles phrases. On ferme les yeux, on fait semblant de ne pas voir, et passe le problème à ton voisin. Ne faites pas de vagues, chantez des chansons de patronage, donnez leurs diplômes de fin d'études aux élèves, et tout le monde est content. La kleptomanie, c'est un message de la part d'un enfant dérangé mentalement, mais la suite ne me concerne pas… Facile, hein ? Mais qui va réparer les dégâts ? Des gens comme moi. Et vous croyez qu'on fait ça pour le plaisir ? Vous prenez des mines dégoûtées, l'air de penser : « Tout ce raffut pour 6 800 yens, autant dire une broutille ? » Mais mettez-vous un peu à la place de la victime du vol. Il y a cent personnes qui travaillent dans ce magasin, et j'aime mieux vous dire que pour elles une différence de un yen ou deux ça compte. Quand elles ont fini de totaliser les reçus et qu'il manque 100 yens dans la

caisse en fin de journée, elles font des heures supplémentaires pour arriver à ce que tout retombe juste. Vous savez combien gagne une caissière ? Pourquoi vous n'enseignez pas plutôt ce genre de choses à l'école ?

Je restai coi. Ma « petite amie » aussi. Et Carotte également. Nakamura, épuisé par son long discours, sombra dans le silence ambiant. Un téléphone sonna dans la pièce voisine, quelqu'un répondit aussitôt.

— Alors dites-moi, qu'est-ce qu'on peut faire ? finit par demander le responsable de la sécurité.

— Voulez-vous que je le suspende par les pieds au plafond jusqu'à ce qu'il présente ses excuses ? proposai-je.

— Ça me plairait assez. Mais vous savez bien que, si on le faisait, je me ferais renvoyer.

— Dans ce cas, il ne reste qu'une solution : que je lui parle et le convainque de ne plus recommencer. C'est mon opinion finale.

Un collègue de Nakamura entra dans la pièce sans frapper en déclarant :

— Nakamura, j'ai besoin de la clé de l'entrepôt.

Nakamura fouilla un moment dans un tiroir de son bureau. En vain.

— Elle n'est pas là, constata-t-il. C'est bizarre, j'étais sûr de l'y avoir remise tout à l'heure.

— J'en ai besoin immédiatement, insista son interlocuteur.

D'après leur ton, il s'agissait d'une clé importante, qui déjà n'aurait pas dû être rangée négligemment dans un tiroir. Ils passèrent en revue les différents tiroirs du bureau, sans résultat.

Pendant ce temps, Carotte, sa mère et moi avions gardé le silence. De temps à autre, ma « petite amie » me jetait un coup d'œil interrogateur, alors que Carotte maintenait son regard absent fixé au sol. Des pensées diverses traversaient rapidement ma tête. Il continuait de faire très chaud.

L'employé qui avait besoin de la clé repartit en grommelant.

— Bon, ça suffit, déclara Nakamura d'un ton monocorde et administratif, en se tournant de mon côté. Merci d'être venu. On en reste là. Je vous confie la suite, à vous et à madame. Seulement, qu'une chose soit claire : si cet enfant recommence, il ne s'en tirera pas si facilement. Vous me comprenez bien ? Je n'aime pas les problèmes, mais je dois faire mon travail.

La mère de Carotte hocha la tête, moi de même. Carotte semblait ne rien avoir entendu. Je me levai, et ils me suivirent d'un air las.

— Une dernière chose, ajouta Nakamura, toujours assis, en levant la tête dans ma direction. Je vais être très direct, pardonnez mon impolitesse mais, depuis que je vous regarde, il y a quelque chose qui me gêne chez vous. Vous êtes jeune, grand, sympathique, bronzé, vous tenez un discours sensé, je suis sûr que les parents de vos élèves vous apprécient beaucoup. Mais je sens dans votre personne quelque chose qui cloche. Je n'ai rien contre vous, alors ne vous fâchez pas. Mais ça me tracasse. Je me demande bien ce que c'est.

— Puis-je vous poser une question personnelle à mon tour ? répliquai-je.

— Allez-y.

— Vous dites que tous les hommes ne sont pas égaux. Dans ce cas, à quel niveau vous situez-vous ?

Nakamura inspira une bouffée de sa cigarette jusqu'au fond de ses poumons, secoua la tête, rejeta lentement la fumée comme si quelqu'un le forçait à le faire.

— Je ne sais pas, répondit-il. Mais ne vous inquiétez pas, monsieur le professeur, je ne suis pas au même niveau que vous.

Ma « petite amie » avait garé sa Toyota rouge dans le parking du supermarché. La prenant à l'écart de son fils, je lui demandai si elle ne voulait pas rentrer seule chez elle, pour me laisser un moment avec lui.

— Il faut que je lui parle, lui expliquai-je. Je le raccompagnerai après.

Elle acquiesça de la tête, parut sur le point de dire quelque chose mais finalement se ravisa, monta dans sa voiture, et démarra après avoir chaussé ses lunettes de soleil.

J'emmenai Carotte dans un café bien éclairé que j'avais remarqué en arrivant. L'air conditionné m'arracha un soupir de soulagement. Je commandai un thé froid pour moi, une glace pour Carotte, puis défis les premiers boutons de ma chemise, enlevai ma cravate et la mis dans la poche de ma veste. Carotte restait dans un état d'absence prolongée. Ni son attitude ni son expression n'avaient changé depuis notre sortie du commissariat. Ses petites mains sagement posées sur ses genoux, il regardait par terre. Je bus mon thé, mais lui ne toucha pas à sa glace. Elle fondit lentement dans la coupe, sans qu'il paraisse s'en rendre compte. Nous étions assis face à face, dans un silence gauche, comme un couple qui vient de se quereller. Chaque fois que la serveuse s'approchait de notre table, une certaine tension envahissait ses traits.

— Il y a des choses comme ça, dans la vie, dis-je au bout d'un long

moment.

Je n’essayais pas vraiment d’engager la conversation, j’énonçai juste une pensée qui me traversait l’esprit.

Carotte leva lentement la tête et la tourna dans ma direction. Je fermai les yeux, soupirai, puis ajoutai après un nouveau silence :

— Je n’en ai encore parlé à personne, mais pendant les vacances d’été je suis allé en Grèce. Tu sais où est la Grèce, n’est-ce pas ? Tu te rappelles, on a regardé une vidéo en classe, une fois… C’est dans le sud de l’Europe, en Méditerranée. Il y a beaucoup d’îles, et on y cultive des olives. Une civilisation antique s’y est épanouie cinq cents ans avant Jésus-Christ. Athènes est le berceau de la démocratie, et c’est là que Socrate s’est empoisonné en buvant la ciguë… Voilà où je suis allé. La Grèce est un très beau pays, mais je n’étais pas en vacances : je suis parti chercher une amie qui avait disparu là-bas, sur une petite île. Malheureusement, je ne l’ai pas retrouvée. Elle a vraiment disparu. Comme de la fumée.

Carotte me regardait, la bouche entrouverte. Son expression était encore neutre, mais un peu de lumière était revenue dans ses yeux. Il m’écoutait.

— C’était une amie que j’aimais beaucoup. Énormément. Elle était même la personne la plus importante au monde pour moi. Alors j’ai pris l’avion pour me rendre sur cette île grecque. Mais ça n’a servi à rien, je ne l’ai pas trouvée. Et depuis, je ne suis plus ami avec personne. Personne.

Je m’adressais davantage à moi-même qu’à Carotte. Je pensais tout haut.

— Tu sais ce que j’aimerais faire le plus en ce moment ? Je voudrais grimper très haut, au sommet des pyramides d’Égypte par exemple. L’endroit le plus haut que je pourrais trouver. Avec le panorama le plus vaste possible. Je me tiendrais debout tout en haut, et je regarderais le monde autour de moi, je vérifierais de mes propres yeux ce qu’il reste comme paysages, et je verrais tout ce qui a été perdu. Enfin, je ne sais pas. Peut-être que je n’aurais pas envie de regarder ça. Peut-être que je n’aurais plus rien envie de voir…

La serveuse s’approcha, enleva la coupe de glace fondue, posa la note devant moi.

— Depuis tout petit, je me suis toujours senti seul. À la maison, il y avait mes parents et ma sœur aînée, mais je ne les aimais pas tellement. Je ne m’entendais avec aucun d’eux. Je m’imaginais souvent que j’avais

été adopté. Pour des raisons inconnues, des parents lointains m'avaient confié à cette famille, ou alors je venais d'un orphelinat. Maintenant, je sais bien que rien de tout cela n'est vrai. D'ailleurs, mes parents n'étaient pas du genre à adopter un orphelin solitaire… Quoi qu'il en soit, je n'arrivais pas à admettre que j'avais des liens de sang avec ces gens. C'était plus facile d'imaginer qu'ils étaient des étrangers pour moi.

»Je pensais souvent à une ville lointaine, quelque part dans le monde. Là, il y avait une maison où vivaient mes vrais parents – une petite maison modeste, mais accueillante. Et là, tout le monde arrivait à communiquer naturellement, à se dire les uns aux autres ce qu'ils ressentaient. Le soir, j'entendais ma mère préparer le dîner dans la cuisine, et il flottait dans l'air une bonne odeur tiède. Voilà le lieu auquel j'appartenais vraiment. Je me le représentais tout le temps en imagination, et je me fondais dans cette image.

» Dans la vraie vie, on avait un chien, le seul être que j'aimais vraiment. C'était un bâtard, mais très intelligent, et dès qu'on lui apprenait quelque chose il s'en rappelait pour toujours. Je l'emmenais en promenade chaque jour, je m'asseyais sur un banc et je lui parlais. On se comprenait, tous les deux C'est avec lui que j'ai vécu les moments les plus heureux de mon enfance. Mais au cours de ma cinquième année au primaire, il est mort, écrasé par un camion à côté de chez nous, et ensuite mes parents n'ont plus voulu de chien. Ça fait du bruit, c'est sale, et il faut s'en occuper, disaient-ils.

»Après la mort de mon chien, je me suis mis à passer beaucoup de temps enfermé dans ma chambre, à lire. Le monde des livres me paraissait bien plus vivant que celui qui m'entourait. Je voyais se déployer devant moi des paysages inconnus. Les livres et la musique étaient mes meilleurs amis en ce temps-là. J'avais bien quelques copains à l'école, mais aucun à qui je pouvais vraiment ouvrir mon cœur. Si nous bavardions et faisions du foot ensemble chaque jour, quand j'avais des soucis, je n'en parlais jamais à personne. Je réfléchissais dans mon coin, parvenais à une conclusion, et agissais en conséquence. Cependant, cette solitude ne me rendait pas particulièrement triste. Elle me paraissait normale. Je me disais que les humains, finalement, doivent vivre seuls.

»Une fois à l'université, pourtant, je me suis fait une amie, et ma conception des choses a commencé à changer. J'ai compris qu'à force de réfléchir en solitaire je ne prenais plus en compte que ma propre façon de penser. Et je me suis mis à trouver vraiment triste d'être seul tout le

temps.

» C'est comme être debout un soir de pluie à l'embouchure d'un fleuve, à regarder les eaux rejoindre la mer… Ça t'est déjà arrivé ?

Carotte ne répondit rien.

— Moi oui, déclarai-je.

Les yeux écarquillés, Carotte me fixait.

— Je ne sais pas pourquoi ça me rend aussi triste quand je vois les eaux d'un fleuve se mélanger à celles de la mer, mais devant cette énorme quantité d'eau je ressens plus fort la solitude. Tu devrais faire l'expérience, un jour, toi aussi.

Sur ces mots, je pris ma veste et la note, et me levai lentement. Je mis une main sur l'épaule de Carotte, qui se leva aussi, et nous sortîmes du café.

Carotte habitait à environ une demi-heure à pied. Tout le long du chemin, nous restâmes silencieux, avançant côte à côte.

Non loin de chez lui coulait une petite rivière, enjambée par un pont en béton. C'était un minuscule cours d'eau, en fait, qui ressemblait plutôt à un canal de sortie des eaux usées, un peu élargi. Les fermiers du coin devaient l'utiliser pour irriguer leurs champs, à l'époque où il y en avait encore. Maintenant, l'eau de cette rivière était sale et sentait vaguement le détergent. Des herbes folles poussaient dans son lit, où traînait un magazine de mangas ouvert que quelqu'un avait dû jeter là. Carotte s'arrêta au milieu du pont, se pencha par-dessus le parapet pour regarder en dessous. Debout à côté de lui, je m'arrêtai moi aussi et l'imitai. Nous restâmes un long moment ainsi, immobiles. Il ne devait pas avoir très envie de rentrer chez lui. Je le comprenais.

Il enfonça les mains dans les poches de son pantalon, sortit de l'une d'elles une clé qu'il me tendit. C'était une clé tout à fait ordinaire, suspendue à une large étiquette rouge, sur laquelle on pouvait lire : *Entrepôt N° 3*. La clé que Nakamura et son collègue avaient cherchée partout ! Carotte avait dû rester seul un instant dans ce bureau, et en avait profité pour la prendre dans le tiroir et la glisser au fond de sa poche. Il existait encore dans l'esprit de cet enfant tout un monde d'énigmes qui m'échappaient. Quel étrange petit garçon c'était !

Je pris la clé et, à travers elle, perçus le poids de tous les gens qui l'avaient manipulée. Sous la lumière aveuglante du soleil, cette clé me parut misérable, sale, mesquine. J'hésitai un peu, puis la lançai de toutes

mes forces dans la rivière en contrebas. Cela fit une petite éclaboussure. L'eau n'était pas très profonde, mais comme elle était trouble la clé disparut rapidement de ma vue. Carotte et moi contemplâmes encore un moment la surface de l'eau. Débarrassés de cette clé, nous nous sentions un peu plus légers.

— C'était un peu tard pour la rendre, de toute façon, dis-je comme si je parlais tout seul. Et puis, ils doivent bien avoir un double quelque part, si ce fameux entrepôt est tellement important.

Je tendis la main, et Carotte posa doucement la sienne dedans. Le contact de ses doigts d'enfant tout minces sur ma paume me rappela une expérience vécue il y a longtemps – mais où ? Main dans la main, nous marchâmes jusque chez lui.

Sa mère nous attendait. Elle s'était changée et portait un chemisier blanc sans manches, bien net, et une jupe plissée. Ses yeux étaient rouges et gonflés. Elle avait dû pleurer toute seule sans arrêt depuis qu'elle était rentrée. Son mari dirigeait une société immobilière, et le dimanche il n'était jamais à la maison. Soit il travaillait, soit il jouait au golf. Après avoir envoyé Carotte dans sa chambre au premier étage, elle me conduisit non pas au salon mais dans la cuisine. Elle doit trouver plus facile de me parler ici, pensai-je. Un énorme réfrigérateur vert trônait dans la pièce, très claire avec sa grande fenêtre donnant à l'est.

Il a l'air un peu plus normal que tout à l'heure, constata-t-elle d'une petite voix. Dans ce bureau où on m'a convoquée, je ne savais vraiment plus quoi faire. Je ne l'avais jamais vu ainsi, on aurait dit qu'il était dans un autre monde.

— Il n'y a pas de quoi t'inquiéter. Laisse-lui un peu de temps et il redeviendra comme avant. Il vaut mieux ne pas lui reparler de ça pour l'instant.

— Qu'est-ce que vous avez fait, tous les deux ?

— On a discuté.

— De quoi ?

— Rien d'important. C'est plutôt moi qui ai parlé, en fait. De tout et de rien.

— Tu veux boire quelque chose de frais ?

Je secouai la tête.

— Parfois, reprit-elle, je ne sais plus comment l'aborder, cet enfant. Et cette sensation ne cesse de grandir.

— Inutile de te forcer. Les enfants ont leur propre monde. C'est lui qui

viendra vers toi quand il en aura envie.

— Mais il ne dit jamais rien.

Nous étions assis face à face devant la table de la cuisine, attentifs à éviter tout contact physique, et parlions de manière contrainte, comme peuvent le faire une mère d'élève et un professeur concernant un enfant à problèmes. En s'exprimant, elle croisait et décroisait nerveusement les doigts sur la table, les étendait, les serrait à nouveau. Je ne pouvais m'empêcher de penser à tout ce que ces doigts me faisaient quand nous étions au lit ensemble.

— Je ne préviendrai pas l'école, déclarai-je. Je rediscuterai avec lui, et s'il y a de nouveau un problème je le résoudrai. Aussi, ne t'appesantis pas trop là-dessus. Ton fils est un bon garçon, intelligent ; avec le temps, la situation rentrera dans l'ordre. C'est juste une phase qu'il traverse. Il faut avant tout que tu gardes ton calme.

Je lui répétai ces paroles plusieurs fois, d'une voix lente et posée, jusqu'à ce qu'elle en soit bien imprégnée. À la fin, elle parut un peu rassérénée.

Elle proposa de me raccompagner en voiture chez moi.

— Tu crois qu'il se doute de quelque chose ? me demanda-t-elle pendant que nous attendions à un feu rouge.

Elle faisait référence à notre liaison, bien sûr. Je secouai la tête.

— Pourquoi penses-tu à ça ?

— Tout à l'heure, quand je vous attendais à la maison, cette idée m'a traversé l'esprit. Il est intuitif, et il se rend bien compte qu'entre son père et moi ça ne va pas fort.

Je ne répondis pas. Elle n'ajouta rien.

Elle se gara dans un parking, à deux rues de mon immeuble, éteignit le moteur. Lorsque l'air conditionné s'interrompit lui aussi, un silence gêné envahit la voiture. Elle avait envie que je la prenne dans mes bras, là, tout de suite, je le savais, et à la pensée de sa peau si douce ma bouche se desséchait.

— Je crois qu'il vaut mieux cesser de nous voir, lançai-je d'une traite.

Les mains posées sur le volant, elle regardait fixement la jauge d'essence, le visage impénétrable.

— J'y ai beaucoup réfléchi, ajoutai-je. Je ne veux pas avoir de responsabilité dans cette histoire. Ce sera mieux pour tout le monde. Je ne peux pas être à la fois une part du problème et une part de la solution,

tu comprends ?

— Ce sera mieux pour *tout le monde ?*

— Pour ton fils, surtout.

— Et pour toi aussi ?

— Oui, pour moi aussi, bien sûr.

— Et moi alors ? Je fais partie de ce que tu appelles « tout le monde » ?

Tu en fais partie, avais-je envie de répondre. Mais les mots ne venaient pas si facilement.

Elle enleva ses lunettes de soleil vert foncé, se ravisa, les remit.

— Écoute, déclara-t-elle, ce n'est pas facile de te dire ça, mais si on arrête de se voir, ce sera très dur pour moi.

— Pour moi aussi, ce sera dur, tu sais. J'aurais préféré que tout continue comme avant. Mais ce ne serait pas juste.

Elle poussa un profond soupir et répliqua :

— Mais qu'est-ce qui est juste ? Tu peux me le dire ? Moi, honnêtement, je l'ignore. Ce qui ne l'est pas, je sais. Mais *ce qui est juste*, c'est quoi ?

Moi non plus, je n'avais pas de réponse.

Elle semblait sur le point de fondre en larmes. Ou de se mettre à hurler, peut-être. Cependant, elle parvint à se maîtriser. Elle serrait seulement le volant de toutes ses forces, et le dos de ses mains avait un peu rougi.

— Quand j'étais plus jeune, reprit-elle, beaucoup de gens venaient me parler, et me racontaient des tas d'histoires. Des histoires agréables, belles, étranges. Mais, passé un temps, plus personne ne l'a fait. Ni mon mari, ni mon fils, ni mes amis… Personne ! Comme s'il n'y avait plus rien qui vaille la peine d'être raconté dans le monde. Parfois, il me semble que je suis devenue complètement transparente.

Ôtant ses mains du volant, elle les tendit devant elle.

— Mais ça ne sert à rien que je t'en parle, je suis sûre que tu ne comprends pas.

Je cherchai des mots à l'intérieur de moi, n'en trouvai aucun.

— Merci pour aujourd'hui, enchaîna-t-elle d'une voix soudain presque aussi calme que d'habitude. Ce qui s'est passé… je ne crois pas que j'aurais pu m'en sortir seule. C'était vraiment dur. Ta présence m'a beaucoup aidée et je te suis profondément reconnaissante. Tu as tout pour devenir un merveilleux instituteur, à l'évidence. Tu l'es déjà,

d’ailleurs.

J’essayai de discerner s’il y avait de l’ironie dans sa voix. Il y en avait, certainement.

— Non, je ne crois pas, pas encore, dis-je.

Son léger sourire marqua la fin de notre conversation.

J’ouvris ma portière et descendis du véhicule. La lumière du jour commençait à baisser. J’avais du mal à respirer, et quand je posai les pieds par terre j’eus l’impression d’avoir des jambes en coton. Le moteur de la Toyota se mit à ronronner. La mère de Carotte s’éloigna rapidement, quittant ma vie pour toujours, sans doute. Lorsqu’elle baissa sa vitre et agita la main, je levai la mienne en réponse.

Une fois dans mon appartement, je jetai ma veste et ma chemise poisseuses de sueur dans la machine à laver, pris une douche et me lavai les cheveux. Puis j’allai à la cuisine, finis de préparer le repas que j’avais commencé avant de sortir, mangeai. Ensuite, je m’enfonçai dans le canapé, avec l’intention de poursuivre la lecture d’un roman que j’avais commencé. Mais je fus incapable de lire plus de cinq pages. Je refermai le livre, songeai un moment à Sumire. Puis à la clé que j’avais jetée dans la rivière. Et aux mains de ma « petite amie » cramponnées au volant de sa Toyota. Cette journée était enfin achevée, ne laissant derrière elle que des pensées dont je ne savais que faire. Je m’étais attardé sous la douche, et pourtant une odeur de fumée imprégnait toujours mon corps. Et mes mains gardaient en elles la sensation aiguë d’avoir écrasé de toute leur force quelque chose de vivant.

M’étais-je comporté de façon juste ?

J’étais persuadé que non. J’avais fait ce qui était nécessaire pour moi, simplement. Grosse différence. « Ce sera mieux pour tout le monde ? avait-elle lancé. Et moi alors ? Je fais partie de ce « tout le monde » ? »

Pour être franc, à ce moment-là, je ne pensais pas à *tout le monde* mais à une seule personne : Sumire. Je ne pensais pas à ceux qui étaient présents physiquement, ou à nous, non : seulement à elle, Sumire, l’absente.

16

Depuis que nous nous étions dit au revoir dans le port de la petite île grecque, je n'avais plus eu de nouvelles de Miu. C'était étrange, car elle m'avait promis de me contacter une fois de retour au Japon, qu'elle ait des nouvelles de Sumire ou non. J'étais sûr qu'elle ne m'avait pas oublié, elle n'était pas du genre à faire des promesses et ne pas les tenir. Il avait dû se passer quelque chose qui l'avait empêchée de me contacter. Je songeai à l'appeler moi-même, mais me rendis compte alors que je ne connaissais même pas son nom de famille. Je ne savais pas non plus comment s'appelait son entreprise, ni à quelle adresse se trouvait son bureau. Sumire ne m'avait laissé aucune de ces informations pratiques.

Quant au téléphone de Sumire, il resta quelque temps branché sur le message d'absence qu'elle avait enregistré sur son répondeur avant son départ en voyage, puis la ligne fut coupée. Je voulus appeler son père et sa belle-mère. Mais j'ignorais également leur numéro. Bien sûr, en consultant l'annuaire professionnel de Yokohama, j'aurais pu trouver les coordonnées du cabinet dentaire de son père, mais je n'eus pas le courage de pousser mes investigations jusque-là. Je me rendis à la bibliothèque, consultai les journaux du mois d'août : plusieurs articles, dans les pages « Société », traitaient de la disparition de Sumire. UNE TOURISTE JAPONAISE DE VINGT-DEUX ANS DISPARAÎT SUR UNE ÎLE GRECQUE ! LA POLICE LOCALE LA RECHERCHE ACTIVEMENT. TOUJOURS AUCUNE TRACE DE LA JEUNE DISPARUE. LES RECHERCHES SONT RESTÉES VAINES Je ne découvris rien de plus que ce que je savais déjà. De nombreuses personnes se volatilisaient au cours de voyages à l'étranger. Sumire était l'une d'elles, voilà tout.

Je cessai de suivre les informations. Quelles que soient les causes de sa disparition, quelle que soit la suite des recherches, une seule chose comptait à mes yeux : si jamais Sumire réapparaissait, elle prendrait contact avec moi. C'était tout ce qui m'importait.

Septembre s'acheva, l'automne passa. Vint l'hiver. Le 7 novembre, c'était l'anniversaire de Sumire. Elle aurait eu vingt-deux ans. Le 9 décembre, je fêtai mon vingt-cinquième anniversaire. La nouvelle année commença, au printemps on entama une nouvelle année scolaire. Carotte passa dans la classe supérieure, il entrait en cinquième année de primaire, et n'avait plus causé le moindre problème après l'incident des agrafeuses. Je ne lui avais pas reparlé de cette histoire. Il suffisait de le

regarder pour se rendre compte que ce n'était plus nécessaire.

Carotte avait un autre instituteur désormais, et je n'avais plus l'occasion de voir mon ancienne « petite amie ». C'était mieux ainsi, pour moi comme pour elle. Tout ce qu'il avait pu y avoir entre nous appartenait désormais au passé. Il m'arrivait bien de repenser avec nostalgie à la douceur et à la chaleur de sa peau, et je fus à plusieurs reprises sur le point de composer son numéro de téléphone. Mais ce qui m'arrêta toujours, ce fut la sensation qu'avaient suscitée la clé de l'entrepôt du supermarché dans ma main, un certain après-midi d'été, et le contact de la petite main de Carotte dans la mienne.

Parfois il m'arrivait de songer à lui. Quel enfant étrange, me disais-je chaque fois que je le croisais dans la cour de l'école. Quelles idées se dissimulaient derrière son long visage placide ? Je n'en avais pas la moindre idée. Mais d'innombrables pensées tournoyaient dans sa tête, ça, je n'en doutais pas. Et je savais qu'il avait la force de les transformer en actes, s'il en était besoin. Je sentais de la profondeur en lui. Je me disais que j'avais sans doute bien fait de lui livrer toutes les réflexions que j'avais gardées en moi, dans le café où je l'avais emmené. Cela lui avait fait du bien, et à moi aussi. Surtout à moi, peut-être. C'était étrange, mais, ce jour-là, c'est lui qui m'avait compris, accepté. Il m'avait même pardonné. Jusqu'à un certain point.

Je me demandai quel genre d'adolescence (cette longue période qui semble devoir durer éternellement) traverserait un enfant comme Carotte, quel genre d'adulte il deviendrait. Il aurait des moments difficiles, sans aucun doute. Plus de moments difficiles que de jours tranquilles, certainement. D'après ma propre expérience, je pouvais prédire la forme que prendraient ces difficultés. Tomberait-il amoureux de quelqu'un ? Cette personne accepterait-elle son amour ? Mais bien sûr, mes réflexions actuelles sur le sujet importaient peu. Quand il quitterait l'école primaire, il s'en irait vers un vaste monde sans aucun lien avec moi. Et puis, si j'avais envie de réfléchir, j'avais déjà de quoi faire avec mes propres problèmes.

Je me rendis chez un disquaire, achetai un CD des chants de Mozart interprétés par Elisabeth Schwarzkopf, l'écoutai encore et encore. J'aimais la beauté paisible de cette musique. Si je fermais les yeux, elle me ramenait invariablement aux nuits passées sur l'île grecque.

Hormis certains souvenirs très vifs (incluant celui du violent désir que j'avais ressenti pour elle le jour de son déménagement), ce qui me restait de Sumire se limitait à quelques longues lettres et une disquette d'ordinateur. Je relisais sans cesse les phrases qu'elle avait écrites. Je pouvais presque les citer par cœur. C'était seulement en parcourant ces lettres et ces deux textes que j'avais l'impression de passer à nouveau du temps en sa compagnie, d'entrer à nouveau en communion avec elle. Cela me réchauffait le cœur plus intimement que n'importe quoi d'autre. Tout comme une minuscule lumière à la fenêtre d'une ferme au loin, quand vous traversez en train, la nuit, une vaste plaine désolée. En un instant, vous dépassez cette lumière et la laissez derrière vous. Mais quand vous fermez les paupières, ce petit point continue à briller sur vos rétines.

Chaque fois que je me réveillais en pleine nuit (j'avais du mal à dormir, en règle générale), j'allais m'installer sur le canapé du salon, mettais le disque de Schwarzkopf, et revivais mes souvenirs de l'île grecque. Je me remémorais un à un les paysages, comme si je feuilletais posément les pages d'un livre. La belle plage déserte, le café du port et sa terrasse, la chemise trempée de sueur du serveur. Je revoyais le profil régulier de Miu, l'éclat de la Méditerranée en contrebas de la véranda, la statue du malheureux héros empalé au milieu de la place. Et puis les sons de la musique grecque provenant du sommet de la colline, en pleine nuit. Je me rappelais la lumière ensorcelante de la lune, l'écho étrange de cette musique. Je me souvenais nettement de la sensation d'aliénation que j'avais éprouvée quand elle m'avait arraché au sommeil – de cette douleur sans forme, semblable à une pointe aiguisée, qui avait transpercé lentement, longuement, mon corps engourdi.

Je reste un long moment dans mon fauteuil, les yeux clos. Puis je les rouvre. J'inspire paisiblement, rejette l'air en douceur. Une pensée commence à s'élever dans mon esprit, mais finalement je ne pense à rien. Ça ne fait guère de différence. Je ne vois plus de différence nette entre ce qui existe et ce qui n'existe pas. Je regarde par la fenêtre. Jusqu'à ce que le ciel pâlisse, que les nuages disparaissent, que les oiseaux se mettent à pépier, qu'un nouveau jour se lève, secouant ensemble les consciences des habitants de cette planète.

Une seule fois, j'aperçus Miu à Tokyo. Par un chaud dimanche de la mi-mars, plus de six mois après la disparition de Sumire. Un plafond

nuageux bas et dense recouvrait le ciel, la pluie menaçait depuis le matin. Tout le monde était sorti de chez soi en emportant un parapluie. J'étais en route pour me rendre chez des parents gui habitaient dans le centre de la capitale quand, à Hiroo, près du carrefour où se trouve le magasin Meiji-ya, je remarquai une Jaguar bleu marine qui progressait lentement au milieu des embouteillages. J'étais dans un taxi, la Jaguar roulait sur la file de gauche à côté de nous. La splendide chevelure blanche de la conductrice attira tout de suite mon attention. Vue de loin, la carrosserie bleu marine rutilante et cette chevelure blanche formaient un contraste saisissant. Comme je ne connaissais Miu qu'avec ses cheveux teints en noir, il me fallut quelques secondes pour que son image se superpose à celle de cette femme, mais il n'y avait aucun doute, c'était bien Miu. Elle était toujours aussi belle, aussi raffinée. Il flottait autour d'elle, avec cette chevelure d'un blanc à vous couper le souffle, une atmosphère qui la rendait quasiment inabordable et une forme d'assurance qui lui donnait un air presque mythique.

Cependant, la Miu au volant de la Jaguar n'était plus celle qui avait agité le bras pour me dire au revoir sur la jetée d'une île grecque. Elle semblait métamorphosée. À cause de cette chevelure blanche, bien sûr. Mais pas seulement.

On dirait une coquille vide… Telle fut la première impression que sa vue suscita en moi. Elle m'évoquait une pièce occupée un instant plus tôt et soudain désertée. Désormais, il lui manquait quelque chose d'essentiel (ce quelque chose qui avait exercé sur Sumire une attraction fatale, avec la puissance dévastatrice d'une tornade ; ce quelque chose qui avait fait trembler mon cœur tandis que je la contemplais depuis le pont du ferry qui m'emportait). Ce qui restait n'était pas une présence, mais une absence. La chaleur de la vie avait disparu, laissant seulement le calme serein du souvenir. Ces cheveux d'un blanc si pur me faisaient irrésistiblement penser à des os humains blanchis par le temps. Pendant un instant, je fus incapable d'expirer l'air que je venais d'inhaler.

La Jaguar que conduisait Miu dépassait mon taxi par moments, puis se retrouvait à nouveau derrière, mais Miu ne se rendit pas compte que j'étais si près d'elle, ni que je la regardais. Je n'osai pas l'appeler pour attirer son attention. Que lui aurais-je dit ? De toute façon, les vitres de la Jaguar étaient relevées. Et Miu, les mains posées sur le volant, le dos bien droit, se concentrait sur la route devant elle. Ou peut-être qu'elle réfléchissait intensément. Ou encore qu'elle écoutait *L'Art de la fugue* sur

la stéréo de sa voiture. Elle ne se départit jamais de son expression sévère, froide comme la neige, et n'eut pas même un clignement de paupières. Finalement, le feu passa au vert, la Jaguar bleue fila tout droit en direction d'Aoyama, tandis que mon taxi demeurait sur place, attendant l'autorisation de tourner à droite.

C'est ainsi que nous poursuivons nos existences, chacun de notre côté. Si profondément fatale que soit la perte, si essentiel que soit ce que la vie nous arrache des mains, nous sommes capables de continuer à vivre, en silence – même lorsqu'il ne reste plus de notre être qu'une enveloppe de peau, tant nous avons changé intérieurement. Étendant la main pour tirer vers nous la quantité de temps qui nous est allouée, nous sommes capables de la laisser ensuite filer en arrière sans rien faire. Répétant simplement les mêmes tâches, les mêmes gestes quotidiens – parfois avec une grande habileté. À cette idée, je sentis en moi un vide incommensurable.

Sans doute Miu n'avait-elle pas pu se résoudre à me contacter, de retour au Japon. Étant donné les circonstances, elle avait préféré ne pas se manifester, et se laisser absorber, seule avec ses souvenirs, par un environnement anonyme. Je ne pouvais le lui reprocher. Et, bien sûr, je ne la détestais pas.

L'image qui me vint à l'esprit au moment où je la revis fut celle de la statue en bronze de son père, dans une petite ville de montagne au nord de la Corée. Je voyais la place miniature, les rangées de maisons basses, la statue couverte de poussière. Un vent violent soufflait sans cesse sur cette contrée, tordant les arbres jusqu'à leur donner des formes irréelles. J'ignore pourquoi, l'image de cette statue se superposait dans mon esprit à celle de Miu, les mains posées sur le volant de sa Jaguar.

Je me dis que peut-être, quelque part, dans un lieu lointain que je ne connais pas, tout est déjà perdu d'avance, depuis longtemps. Ou du moins que toutes les choses de nos vies possèdent un lieu de silence où elles se perdent, superposées les unes aux autres jusqu'à former une seule masse. En vivant, nous ne faisons rien de plus que les découvrir, les attirant à nous une à une comme on déroule un fil. Je ferme les yeux, essaie de me souvenir d'au moins une de ces belles formes, tentant de la retenir entre mes mains. Même si je sais son existence éphémère.

Je rêve. Il me semble parfois que c'est la seule chose juste à faire : rêver. Vivre dans le monde du rêve… comme l'avait écrit Sumire. Mais

cela ne dure jamais longtemps. À un moment ou à un autre vient le réveil.

Je sors de mon sommeil à 3 heures du matin, allume la lumière, me lève, regarde le téléphone au chevet de mon lit. J'imagine Sumire dans une cabine, allumant une cigarette et appuyant sur les touches pour composer mon numéro. Ses cheveux sont tout emmêlés, elle porte un manteau à chevrons trop grand pour elle, et ses chaussettes sont dépareillées. Elle grimace, sa cigarette la fait suffoquer par instants. Il lui faut du temps pour arriver à faire correctement mon numéro. Mais son esprit bouillonne d'idées dont elle veut absolument me parler. Sur la différence entre un signe et un symbole par exemple. Il me semble que le téléphone va bientôt se mettre à sonner. Mais il ne sonne jamais. Allongé sur mon lit, je contemple sans fin cet appareil qui persiste à se taire.

Cependant, un jour, le téléphone se mit à sonner. Oui, il sonna réellement, là, sous mes yeux. Faisant trembler l'air du monde réel. Je m'emparai aussitôt du combiné.

— Allô.

— Je suis de retour, déclara la voix de Sumire – très sereine, très réelle. Je suis passée par des périodes difficiles, mais j'ai fini par rentrer. On pourrait dire ça aussi pour résumer *L'Odyssée* d'Homère en moins de cinquante caractères.

— C'est bien, dis-je.

J'avais encore du mal à le croire. Que c'était vraiment sa voix. Que cette scène était réelle.

— *C'est bien ?* (J'étais sûr qu'elle grimaçait en répétant mes paroles.) Qu'est-ce que ça veut dire ? J'ai sué sang et eau, traversé des milliers d'épreuves – si je devais te les raconter une à une, ça prendrait des siècles – pour revenir jusqu'ici, et toi, tu ne trouves que ça à dire : *C'est bien* ? Pour un peu, j'en pleurerais ! Imagine dans quelle situation tu me mettrais, si tu me disais « C'est dommage », par exemple ? *C'est bien !* Incroyable ! Garde plutôt ce genre de réplique, pleine de présence d'esprit et qui réchauffe le cœur, pour tes élèves, quand ils sauront enfin leurs tables de multiplication !

— Tu es où, là, tout de suite ?

— *Où je suis ?* À ton avis ? Dans une de ces bonnes vieilles cabines téléphoniques d'antan, tiens ! Dans une minable petite cabine carrée où sont collées des tonnes de pubs pour des sociétés financières bidons et des téléphones roses. Un croissant de lune à l'air moisi est suspendu dans le ciel, le sol est jonché de mégots de cigarette. J'ai beau regarder autour

de moi, je ne vois rien qui soit susceptible de me remonter le moral. Une cabine téléphonique sémiotique, interchangeable avec n'importe quelle autre. Mais où elle se trouve exactement ? Ça, je l'ignore. Tout est trop sémiotique ici. Et puis tu te rappelles bien, non ? je n'ai aucun sens de l'orientation. Je ne parviens pas à expliquer les directions, ça met les chauffeurs de taxi en colère. Ils finissent toujours par me lancer d'un ton excédé : « Mais où voulez-vous aller, à la fin ? » En tout cas, je dois être pas très loin de chez toi. Très près, même, je pense.

— Je descends te chercher.

— Volontiers, merci. Je vais vérifier où je suis exactement et je te rappelle. De toute façon, je n'ai plus assez de monnaie, là. Attends un peu, hein ?

— J'avais vraiment envie de te voir, tu sais.

— Moi aussi, j'avais vraiment envie de te voir. C'est quand j'ai cessé de le faire que je l'ai compris. Aussi clairement que si toutes les étoiles du ciel s'étaient alignées et mises à clignoter sur une seule rangée. J'ai compris que j'avais besoin de toi. Tu fais partie de moi et moi de toi. Vois-tu, je crois que quelque part – dans un lieu très improbable –, j'ai tranché la gorge de je ne sais quel animal. J'ai aiguisé mon couteau, et je l'ai fait, avec un cœur de pierre. Symboliquement, comme pour bâtir une porte chinoise. Tu comprends ce que je dis ?

— Je crois que oui.

— Alors viens me chercher.

La communication est brusquement interrompue. Je garde le combiné dans la main, le fixe un long moment, comme s'il constituait en lui-même un quelconque message vital. Comme si sa couleur, sa forme, avait une signification particulière. Puis je reprends mes esprits, raccroche le téléphone. Assis sur mon lit, j'attends qu'il recommence à sonner. Adossé au mur, les yeux fixés sur un point dans l'espace, je respire avec régularité, sans bruit. Je vérifie que le temps succède au temps. L'appareil ne sonne toujours pas. Un silence dénué de toute promesse continue à emplir l'espace de ma chambre. Mais je ne suis pas pressé. Je n'ai plus de raison de me presser. Je suis prêt. Désormais, je peux aller n'importe où.

N'est-ce pas ?
Mais oui, exactement !

Je me lève. Je tire le vieux rideau aux couleurs fanées par le soleil.

J’ouvre la fenêtre. Je passe la tête au-dehors et je regarde le ciel sombre au-dessus de moi. Pas d’erreur : un croissant de lune à l’air moisi est suspendu là-haut. Bien. Nous sommes dans le même monde. Nous regardons la même lune. Nous sommes rattachés à la réalité par le même fil. Je n’ai qu’à le tirer lentement vers moi.

J’écarte les doigts, j’examine mes paumes. J’y cherche des traces de sang. Mais il n’y en a pas. Pas d’odeur de fer non plus, ni de tache coagulée. Sans doute ce sang est-il déjà absorbé, silencieusement, quelque part.

[1] *Le Vagabond solitaire,* traduction de J. Autret, éditions Gallimard

[2] En français dans le texte. *(N.d.T.)*

[3] En français dans le texte. *(N.d.T.)*